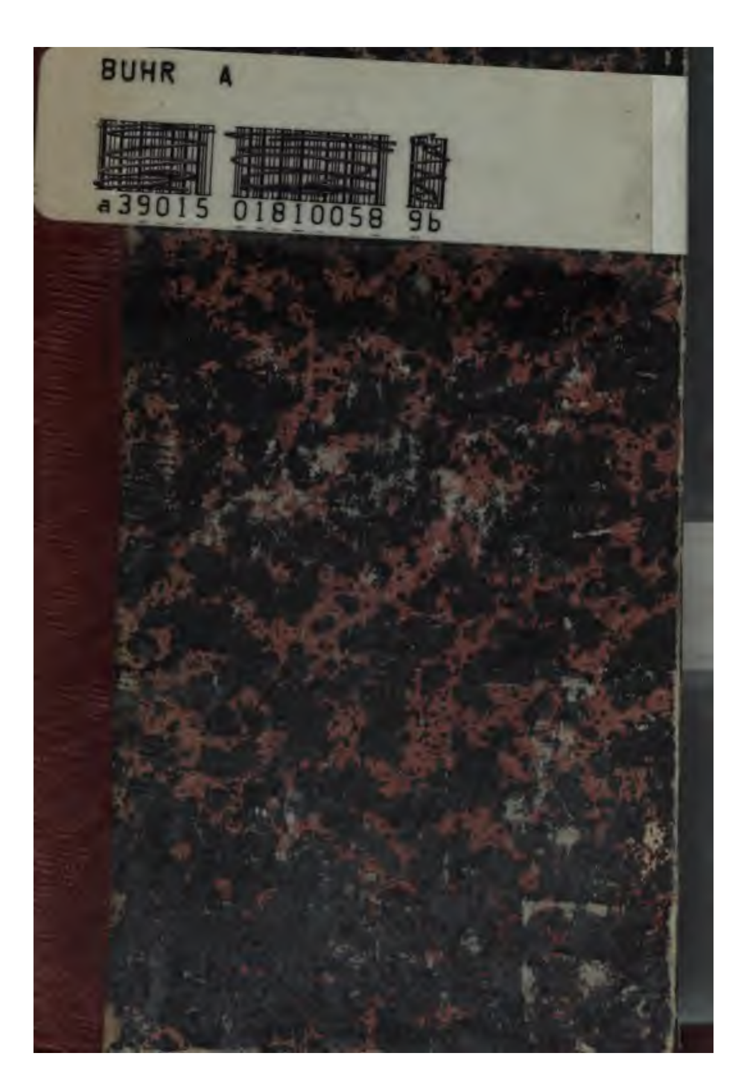
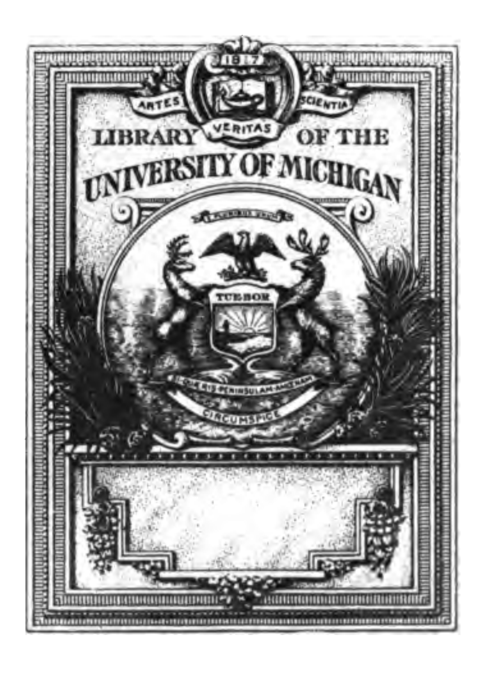

BUHR A
a39015 01810058 9b


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

[redacted]



LETTRES
SUR
L'ITALIE,
EN 1785,
PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME PREMIER.



PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE
Rue des Rats, no 14, près la place Maubert.
1815.

[redacted]

[illegible]

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

LETTRE PREMIÈRE.

A Avignon, Avril.

Je suis arrivé avant-hier à Avignon. Ne désespérez pas à Paris du printemps, je l'ai rencontré à l'entrée du Comtat.

Mes premiers empressemens ont été pour la fontaine de Vaucluse. J'ai été la voir hier. Je ne sais pourquoi je dis hier, car il me semble que je la vois encore aujourd'hui.

Je crois voir encore aujourd'hui s'échapper, du milieu d'une chaîne de montagnes, comme du fond d'un vaste entonnoir, une rivière qui monte, s'élève, et tout à coup se déborde avec une impétuosité, avec un tonnerre, avec un bouillonnement, avec une écume, avec

des chutes que le pinceau du poète ni celui du peintre ne rendront jamais : c'est la fontaine de Vaucluse. Un instant après, cette rivière se calme comme un heureux naturel que la vivacité emporte d'abord, et que soudain la bonté modère. Elle change alors ses flots d'argent en flots d'azur, et les verse, et les roule, et les abandonne sur un tapis d'émeraudes ; mais bientôt elle se divise en une multitude de petits ruisseaux, pour courir à travers un vallon charmant. En sortant du vallon, ces ruisseaux se réunissent et partent de nouveau tous ensemble par cent routes différentes, pour aller arroser, féconder, embellir, sous le nom de la Sorgue, le délicieux comtat d'Avignon.

La peinture que l'abbé Delille a tracée de ce beau séjour, est très-exacte. J'ai vérifié tous les vers : ils disent la vérité comme de la prose, ce qui n'est ordinaire ni aux voyageurs, ni aux poètes. Ces vers cependant ne peuvent donner l'idée de ce lieu, ils n'en donnent que le souvenir. Il en est de même des portraits et des descriptions à l'égard de tous les objets. Je n'ai trouvé dans les vers, ni tant d'écume, ni tant de fracas, ni tant de murmures, que m'en a offert la fontaine.

On n'y voit pas non plus ces rocs si noirs, qui forment un contraste admirable avec la neige des flots qui s'y brisent; enfin, le poète n'y a pas déployé ce brillant tapis d'émeraudes où la Naïade se repose.

Vaucluse offre à la fois le tableau le plus admirable et le phénomène le plus singulier; mais je dirai avec le poète :

Mais ces eaux, ce beau ciel, ce vallon enchanteur,
Moins que Pétrarque et Laure intéressaient mon cœur.

Ce souvenir de Pétrarque et de Laure anime tout le paysage : il l'embellit, il l'enchante. J'ai cherché des traces de ces amans sur tous les rochers. C'est donc ici, disais-je, qu'ils venaient s'asseoir ensemble, que Pétrarque a tant aimé, a répandu tant de larmes, qu'il a poussé tous ces soupirs immortels que nous entendons encore! Je me suis assis sur la pente d'un rocher; et là, je me suis enivré, pendant une heure, du bruit de ces eaux, de la verdure de ces gazons, de l'azur de ce beau ciel, de la jeunesse, du printemps et du souvenir de Laure. Là, j'ai appelé, j'ai rassemblé autour de mon cœur tous les objets qui lui sont chers. Je me suis figuré tous mes enfans sautant sur ces gazons, courant

sur ce rivage et frappant à l'envi les échos et mon cœur de mille cris de bonheur et de joie.

Avant que de partir, j'ai voulu savoir si, comme l'assure l'abbé Delille, « l'écho n'a« vait pas oublié le doux nom de Laure. » N'en déplaise au poète, l'ingrat en a oublié la moitié.

Adieu, charmante fontaine de Vaucluse. On connaît à peine les lieux où Alexandre a gagné ses batailles; on reconnaîtra éternellement les lieux où Laure et Pétrarque ont aimé : les murmures de ton onde, ô Vaucluse! et les vers des chantres des Jardins et des Mois les diront à tous les siècles. (*Voyez le troisième chant des Jardins, et le troisième des Mois*).

LETTRE II.

A Avignon.

J'ai encore peu de chose à vous dire sur Avignon. Je n'y suis que depuis trois jours; vous me répondrez peut-être que M*** a

fait un voyage d'Italie, et n'a pas quitté la France.

Voici quelques détails qui m'ont frappé.

Le vice-légat juge au criminel souverainement, et au civil en premier ressort. Cet usage est commun, dit-on, en Italie. Pourquoi donc? La justice civile menace principalement les riches; la justice criminelle, les misérables.

Le vice-légat a le droit de faire grâce : étrange aliénation de la souveraineté! Il est vrai que les tribunaux en France ont souvent le droit d'empêcher le roi de la faire : aliénation plus étrange!

Le pape est si content de son vice-légat, qu'il vient de le créer porte-chandelier de sa chapelle : c'est dans le gouvernement du pape une promotion.

J'ai vu hier un homme qui sort des galères, auxquelles ce porte-chandelier l'avait bien injustement et bien ridiculement condamné pour cinq ans, comme convaincu d'assassinat.

Cet infortuné, nommé Lorenzo, a subi sa condamnation, malgré les efforts de l'intendant de Toulon, et la réclamation générale.

Son innocence a éclaté d'une manière extraordinaire 1).

Un jour qu'il passait dans l'arsenal de Toulon, un autre galérien dit à un de ses camarades : « Voilà un malheureux dont je ne peux supporter la vue. — Pourquoi donc ? — Cet homme est ici pour avoir assassiné un tel, et c'est moi qui ai commis ce crime.... » Lorenzo entendit ce propos : quel moment ! Il va à ce galérien, il le presse, il le conjure de remettre au plus vîte en des mains sûres le secret de son innocence. Mais l'âme du misérable était déjà fermée à la pitié, et rouverte à la terreur. Lorenzo, de l'aveu de ses supérieurs, a la constance de s'attacher, pendant deux ans de suite, au dépositaire de son innocence. Il obtient d'être lié à la même chaîne. Il le suit à l'hôpital. Que ne lui dit-il pas pour le toucher, et le jour et la nuit, et tous les jours ! Il ne le touchait point. Enfin, au bout de deux ans, il parvint, à force de prières et de larmes, à amollir de nouveau l'âme du scélérat, à y réveiller

1) Je tiens ces détails de l'intendant de Toulon, homme très-éclairé et très-humain, M. M***.

le remords, à en faire sortir une seconde fois l'important secret. Des témoins étaient apostés. On dresse un procès verbal, on le porte à l'intendant. L'intendant fait jeter à l'instant le coupable dans les cachots. Sévérité imprudente! le coupable se rétracta.

Les cinq années de galères se sont écoulées, et Lorenzo en est sorti.

Sur quoi donc avait-il été condamné? Sur l'indice le plus léger; sur un indice! L'assassiné avait neuf louis dans sa poche; on arrête trois hommes, du nombre desquels était Lorenzo, on leur trouve à chacun trois louis dans la poche: voilà, dit-on, les neuf louis, et par conséquent les trois assassins: on condamne ces trois hommes aux galères. Deux y sont morts..... C'est l'histoire de Danglade, l'histoire des indices, l'histoire de tous les tribunaux criminels, hors ceux d'Angleterre. Les lois, en Angleterre, craignent de condamner; les lois, en France, craignent d'absoudre.

Notre infortuné va aller à Rome se jeter aux pieds du pape, pour obtenir la révision de son procès. On dit que le pape est humain.

J'ai fait une remarque: les hommes hu-

mains (les hommes) croient plus difficilement aux crimes, et se trompent moins. L'humanité est une lumière.

LETTRE III.

A Toulon.

Puisque ma route m'a conduit à Toulon, il faut bien que je vous en dise un mot.

C'est une ville assez jolie, elle est bâtie régulièrement, mille ruisseaux descendent des rochers et des montagnes auxquels elle est adossée, et de toutes parts y pénètrent. Une multitude de fontaines les recueillent et les répandent : on prendrait la ville de Toulon pour une fontaine. Cette quantité d'eau rend un peu plus froid l'hiver, mais elle rafraichit l'été.

Le port est admirable. J'ai vu le *Heros*, que montait M. de Suffren, ce vaisseau n'a pas usurpé son nom.

Je me suis occupé particulièrement du régime des galères.

Les galériens ne sont pas maltraités à Tou-

lon, ils travaillent et on les paie. Chose horrible! il y a peut-être deux millions d'hommes en France qui seraient heureux d'être aux galères, s'ils n'y étaient pas condamnés.

Autrefois, à peine le ban des galériens était fini, qu'ils revenaient; mais depuis peu, les tribunaux qui fournissent Toulon, au lieu de renvoyer aux galères les récidivans, les font pendre.

Le nombre des galériens est à peu près le même tous les ans, c'est-à-dire, il se commet tous les ans à peu près le même nombre de crimes. Ainsi, il entre à peu près la même quantité d'eau par jour dans un vaisseau, et le travail de la pompe est égal; mais si le vaisseau était meilleur, si les bois étaient mieux joints, si la surveillance était plus grande, il entrerait par jour dans le vaisseau beaucoup moins d'eau.

J'ai parcouru le registre des galères. Écoutez. Des enfans de treize ans, condamnés aux galères pour avoir été trouvés avec leurs pères convaincus de contrebande! Je l'ai lu. « Pour « avoir été trouvés avec leur père. » S'ils n'avaient pas été trouvés avec eux, on les eût mis à Bicêtre. Voilà le code du fisc; voilà l'indul-

gence pour le fisc : on lui a vendu le sang innocent ! et on se tait !

J'ai vu plusieurs de ces enfans, et des larmes ont roulé dans mes yeux, et l'indignation s'est allumée dans mon âme, et je ne me suis appaisé que dans l'espérance de ne pas mourir sans avoir dénoncé tous les crimes de notre législation criminelle. Ah ! si je peux contribuer à délivrer ces jeunes et innocentes mains de ces fers abominables..... Je l'espère.....

J'ai lu aussi sur les registres : « Pour crime « de filouterie, et véhémentement soupçonné « d'assassinat, aux galères perpétuelles. »

J'ai lu aussi sur le registre : « Pour four- « berie et avoir trompé une foule de gens « honnêtes (en propre termes); à cent ans « de galères C'est une sentence du Tribunal « des Deux-Ponts. » La France prête à plusieurs souverains d'Allemagne ses supplices.

J'ai lu encore sur le registre : « Véhémen- « tement soupçonné d'un assassinat et d'un « vol avec effraction, aux galères perpé- « tuelles. »

Je paierais cher un double des registres des galères. Que de lumières ils renferment ! Ils peuvent servir à apprécier la moisson san-

glante que fait chaque année en France, dans ses différens tribunaux, le glaive exterminateur de la justice criminelle.

Un événement singulier plongea, il y a quelque temps, les galériens dans le plus profond désespoir. L'intendant de la marine reçoit l'ordre de séparer en trois classes les déserteurs, les contrebandiers et les criminels. Il semble que les déserteurs et les contrebandiers auraient dû bénir cette séparation : leur désespoir fut extrême.

Tous les galériens, en effet, se voient absolument du même œil; car le malheur est comme la mort : il met de niveau tous les hommes. Les galériens ne sont entre eux que des malheureux, des faibles qui ont été vaincus par des forts. Loin de rougir ici de l'atrocité des forfaits, on s'en vante; on a fait plus de mal à l'ennemi, on a été plus adroit ou plus courageux. Ainsi les déserteurs et les contrebandiers ne méprisent point les criminels; et par la séparation ordonnée, ils perdraient plusieurs avantages : l'un, un compagnon robuste; l'autre, celui dont il avait coutume d'entendre la voix et de rencontrer le regard; celui-ci perdait l'homme

[redacted]

qui était malheureux avec lui. Il coula, aux approches de cette séparation, des larmes amères, des larmes du cœur. L'intendant de la marine a accordé à plusieurs galériens la grâce de vivre ensemble à la même chaîne.

Réfléchissez sur ceci. Fouillez ces nouvelles profondeurs du cœur humain.

LETTRE IV.

A Nice.

NICE est assis sur un amphithéâtre de rochers qui s'avancent un peu dans la mer; il est entouré de montagnes qui insensiblement descendent, et semblent offrir, à tous ceux qui passent, des maisons de campagne charmantes, couvertes d'oliviers, de mûriers, d'arbres fruitiers de toutes espèces, et surtout de citronniers, de limoniers et d'orangers. C'est une richesse, ou plutôt la plus grande richesse du pays. Il y a des particuliers qui cueillent tous les ans plus de trois mille oranges, plus de cent cinquante mille citrons. Enfin le pays est (comme on dit dans le pays même) très-abondant *en aigrure*.

En aigrure? Que veut dire ce mot aigre et barbare? Ce nom d'aigrure est celui que l'intérêt, pour lequel le beau n'est rien, l'habitude, pour laquelle tout cesse d'être beau, donnent, à Nice, à ces belles pommes du jardin des Hespérides, à l'aide desquelles vainquit Atalante.

Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français, d'Allemands: chacune d'elle est une colonie: c'est là que, de tous les pays du monde, l'on fuit l'hiver. Nice, pendant l'hiver, est une espèce de serre pour les santés délicates.

Cette saison ne règne guère ici que deux mois, et jamais n'y est trop sévère. A la vérité, dans le cours de l'année, un vent du nord souffle de temps en temps du haut des montagnes, et incommode le printemps et l'automne, et l'été même.

M. Thomas a gagné ici quatre à cinq heures de vie par jour, c'est-à-dire, de pensées et d'étude. Il s'occupe trop de la gloire, il travaille, depuis trente ans, nuit et jour, à sa statue.

J'ai vu des Anglaises touchantes, et même charmantes: à leur arrivée, elles mouraient; elles ont refleuri dans l'air de Nice. Winckel-

mann, si sévère, si injuste envers les figures des femmes anglaises, aurait sûrement quelque indulgence pour celle de mistriss B...; mais aussi mistriss B..., ce sont toutes les roses de la France, et tous les lis de l'Angleterre; tout l'intérêt des femmes de son pays, et tous les charmes des femmes du nôtre: elle fait oublier presque tout son sexe; elle m'a fait oublier Nice.

LETTRE V.

Nice.

On m'a mené hier dans la rue la plus obscure, on m'a fait rentrer dans la maison la plus pauvre; on m'a fait monter cinq étages: enfin j'ai trouvé un petit homme assez mal vêtu, habillé de gris, visage de cinquante ans, perruque en bourse, vif, léger, gesticulateur: c'était le premier président du sénat de Nice.

Ce premier président, qu'on appelle le comte de ***, ne manque ni d'esprit ni de connaissances: en voici une preuve: il admire Montesquieu, et croit réellement la légis-

lation de son pays mauvaise. Y a-t-il beaucoup de magistrats, dans certains pays de l'Europe, qui fussent en état de faire cet aveu?

La police est entre les mains du militaire, ce que le consul de France trouve fort bien, et le vice-consul fort mal : le premier est consul, le second vice-consul.

L'archevêque a la police de la librairie. Vous jugez comme elle est libre!

On ne vend pas publiquement les œuvres de Boileau.

A Nice, point de mœurs, peu de religion, mais beaucoup de dévotion, c'est-à-dire, d'hypocrisie.

Nous devions partir ce matin pour Gênes; mais dans la nuit il est tombé de la neige, le vent est devenu contraire : il a fallu rester. Nous en avons été bientôt consolés par le plaisir de dîner chez M. Thomas, et de passer la journée avec lui.

Notre dîner a fini trop vîte.

M. Thomas a été très-aimable. Nous avons d'abord analysé tous nos beaux esprits, toutes nos réputations, tous nos cerveaux qui pensent ou qui croient penser. Ensuite, au dessert, nous avons parlé Italie, femmes et printemps. M. Thomas avait oublié un mo-

ment la postérité. Il nous a fait ses excuses de la neige tombée le matin. C'était un accident arrivé au climat de Nice, et auquel il n'est pas sujet. On a ri, on a bu, on a conté, et nous nous sommes quittés avec peine.

Nous avons diné avec un certain M. de R... qui passe tous ses hivers à Nice, et le reste de l'année dans le reste de l'Europe. Il est tourmenté d'un asthme épouvantable que Nice pourtant a adouci. J'ai eu vraiment mal *à sa poitrine* (comme dit madame de Sévigné). On n'a pas assez réfléchi sur ces affections sympathiques ou antipathiques, qui approchent ou repoussent les êtres sensibles, leur communiquent le plaisir et la douleur. Smith a ouvert la mine, mais ne l'a pas creusée : c'est qu'il n'a pas senti comme moi l'asthme de M. R... Il ne me parut pas d'abord un homme d'esprit ; mais dans le cours de la conversation il s'échauffa, et son âme s'éleva : il eut alors de l'esprit. C'est ainsi que très-souvent en mer, lorsqu'il n'y a point de vent à la côte, à une certaine hauteur on en trouve.

LETTRE VI.

A Monaco.

Nous voilà sur la mer, et nous suivons la côte, c'est-à-dire, ces monts et ces rocs qui bordent, ou plutôt qui hérissent si tristement la magnifique Italie.

Voilà la principauté de Monaco. Comme il ne faut mépriser personne, il faut lui faire une visite. Nous abordons dans le port, il était rempli de trois barques de pêcheurs et d'un bâtiment hollandais.

Deux ou trois rues sur des rochers à pics, huit cents misérables qui meurent de faim, un château délabré, un bataillon de troupes françaises, quelques orangers, quelques oliviers, quelques mûriers épars sur quelques arpens de terre épars eux-mêmes sur des rochers, voilà à peu près Monaco.

La misère y est extrême. Le commandant du bataillon français, qui est là depuis vingt mois, a pensé pleurer de joie en nous voyant; il nous a dit que s'il avait eu un poulet à nous

offrir, il se serait mis à genoux pour nous inviter à le manger avec lui.

Le souverain de Monaco a une cour; il a des gardes au nombre de vingt, ce sont vingt paysans; quatre gentilshommes de la chambre, ce sont quatre bourgeois. Chaque fois qu'il vient à Monaco, avant de mettre le pied au château, il va, suivi de sa cour et de ses sujets, à une petite chapelle, rendre grâces à Dieu de son heureuse arrivée.

Il y a des inscriptions dans le château. En voici un échantillon : on lit au-dessus d'une porte qui ressemble à la porte cochère d'une auberge.

CRYPTO PORTICUM HUNC ETSI TOT REGUM, IMPERATORUM ET SUMMORUM PONTIFICUM INGRESSU DECORATUM, TAMEN TANTÆ MOLIS VASTITATE ANGUSTUM, AMPLIAVIT, ILLUSTRAVIT, EXORNAVIT anno salutis 1263.

C'est tout ce qu'on pourrait inscrire sur la porte du Capitole.

En entrant à Monaco, il a fallu donner nos noms à un homme que nous avons trouvé dans une boutique, achevant de ressemeler un soulier : c'était le commandant du port.

Au demeurant, le prince de M.... est

bon ; il est aimé. Si son État est petit, ce n'est pas sa faute.

LETTRE VII.

A Gênes.

Je sors des palais *Brignolet*, *Sera* et *Kiagera*. Je suis ébloui, étourdi, ravi : je ne sais ce que je suis. Mes yeux sont remplis d'or, de marbre, de cristal, de porphyre, de basalte, d'albâtre en colonnes, en pilastres, en chapitaux, en ornemens de toutes les espèces, de toutes les formes, de tous les genres, ionique, dorique, corinthien. Mille tableaux sont épars en lambeaux dans mon imagination! Je vois des têtes, des pieds, des mains, des corps et des cadavres, des vieillards et des jeunes filles, des Vénus et des vierges. Voici des larmes douloureuses qui roulent dans les yeux d'un vénérable vieillard. Voilà un souris charmant qui éclate sur les lèvres d'une fille de quinze ans, qui est charmante : c'est, je crois, son premier sourire.

Cependant, au milieu de tant de débris

de tableaux, il en est quelques-uns qui sont entiers.

D'abord un tableau de Paul Véronèse. Judith vient de couper la tête à Holopherne. La suivante est une négresse. Elle forme, avec Judith, un admirable contraste. La nature lutte avec le fanatisme sur le visage de Judith et dans toute son attitude : elle n'ose regarder la tête que sa main tient en tremblant. La suivante, que le fanatisme ne soutient pas, en voyant la tête et le crime, frémit d'horreur. La mort enveloppe Holopherne.

Il vaut mieux fixer ses regards sur l'assomption de Guido Réni. C'est là une vierge! ce sont là des anges! c'est là monter vers le ciel! Au milieu des airs, en chœurs, des anges, plus beaux, plus charmans les uns que les autres, se donnent la main : sans aucune peine, sans aucun effort, ils suivent vers les cieux la Vierge, comme nous autres mortels nous nous précipiterions vers la terre! Quelle pureté sur ce front divin! Déjà ses regards ont percé le ciel, et se reposent dans le sein du Dieu qui l'attend : ils sont humides d'un bonheur céleste. Parmi ces anges, de tous les âges de la jeunesse, il y

en a qui sont si petits, que les autres leur tendent la main pour les aider à les suivre. Ceux-ci sourient à la Vierge, et ceux-là les uns aux autres. Quelle conquête en effet pour eux ! Ils aimeront encore davantage. Elle était angélique l'imagination qui a conçu ce tableau !

Mais quelle est cette femme étendue sur un lit ? Elle n'est voilée que de la mort. La mort est déjà dans les pieds, dans les jambes ; elle gagne le long des bras. Un reste de beauté, d'amour et de douleur s'évanouit sur ce front pâle. C'est Cléopâtre. Ainsi ces charmes célèbres qui avaient si long-temps captivé Antoine et séduit un moment César, qui avaient fait presque autant de bruit et de ravages dans l'univers que les armes romaines en avaient fait, les voilà morts ; et tout à l'heure on ne les appellera plus Cléopâtre, mais un cadavre.

Je me rappelle encore plusieurs autres tableaux. Un Christ, faisant toucher sa plaie à saint Thomas. Un Lazare qui ressuscite. Un Jacob à qui on apporte la chemise de Joseph ensanglantée. Il n'y a de termes dans aucune langue pour les copier.

J'ai besoin que le sommeil vienne fermer mes yeux : ils sont fatignés d'admirer.

LETTRE VIII.

A Gênes.

Il est six heures du matin. Mon imagination se réveille dans le salon du palais de *Sera*, ou plutôt du palais du Soleil. Je baisse encore les paupières. On ne peut donner une idée de la magnificence de ce salon. Ce qu'est la Nature quand on la regarde à travers un prisme, tel est le salon du palais *Sera*. Quelles glaces ! quel pavé ! quelles colonnes ! que d'or ! que d'azur ! que de porphyre ! que de marbre ! Le nom qui convient ici, c'est la magnificence.

Si l'on veut voir la plus belle rue qui soit dans le monde entier, il faut voir à Gênes la rue Neuve. Sur deux lignes très-prolongées, et sur un pavé de lave, une foule de palais disputant ensemble de richesse, d'élévation et de masse, étalent à l'envi leurs portiques, leurs façades, leurs péristyles brillans d'un stuc

blanc, noir, de mille couleurs. Ces palais en dehors sont des tableaux.

Les maisons de Gênes sont très-hautes, et les rues très-étroites. Le soleil n'y descend jamais. On serait tenté de croire que Gênes n'a été bâti que pour une saison, que Gênes est une ville d'été.

Les propriétaires de ces beaux palais, la plupart nobles et sénateurs, ignorent les beautés qu'ils possèdent, ou ne l'apprennent que de l'admiration des étrangers, et de la renommée qui les vante. A côté de ces salons, dans ces salons mêmes où les pinceaux des Titien, des Vandick, des Rubens, des Véronèse, se sont joués, les nobles Génois admettent tous les jours les productions les plus grossières des pinceaux les plus ignorans. Au lieu d'habiter ces superbes appartemens, ils logent dans des galetas; ils ne paraissent que les gardiens de leurs palais. Enfin ces portiques de marbre, ces péristyles de marbre, ces portes de marbre sont inondés tout le jour d'une foule de mendians qui viennent sur des pavés de granit et de porphyre, travaillés par tous les arts, et polis comme des miroirs, écraser la vermine qui les dévore.

Je viens de voir le palais du doge, où le

[redacted]

sénat tient ses séances, d'où il souffle, sur cinq cent mille sujets, l'esprit de son gouvernement, de ses lois, de sa politique, c'est-à-dire, de son avarice. L'œil, quand on entre dans la cour, est étonné. La façade, ornée de colonnes et de statues de marbre, ravit d'abord. On monte dans la salle du petit conseil : c'est l'architecture la plus élégante ; on passe dans la salle du grand conseil : c'est l'architecture la plus magnifique.

De distance en distance, entre une multitude de colonnes, les statuts des grands hommes de la république reçoivent de tous ceux qui passent, pour prix de leur mérite ou de leur fortune, la dette de la postérité, un souvenir et un regard. Le maréchal de Richelieu est au milieu de tous ces grands hommes.

Un incendie dévora ces monumens en 1773, avec une foule de tableaux des plus grands maîtres. On a bien rétabli les édifices, mais non pas les tableaux. Il s'est encore trouvé des architectes et des statuaires ; on n'a pu trouver des peintres.

En sortant du palais du doge, je suis entré dans un superbe palais ; j'ai traversé une longue colonnade ; j'ai foulé des marbres de

toutes les couleurs ; une porte immense s'est ouverte : j'étais dans un hôpital.

Il contient douze cents malades, distribués par salles : là, les hommes ; ici, les femmes ; là, les blessures ; ici, les fièvres. J'ai cru voir la mort errant au milieu de ces douze cents malades, et frappant de tous côtés au hasard, avec sa faux invisible. Un malheureux a expiré devant moi. Les lits des malades sont environnés de leurs parens attendris, qui les consolent, qui les soulagent : c'est une mère auprès de sa fille ; c'est un mari auprès de sa femme. Du moins, dans cet hôpital, des mains sensibles et chères peuvent fermer les yeux des mourans.

Il y règne un ordre admirable, une propreté parfaite, un soin extrême. On y guérit.

Les statues de tous les bienfaiteurs de l'hôpital sont répandues dans les salles. Les êtres reconnaissans peuvent, dès que leurs forces le leur permettent, aller arroser de larmes, sans doute bien douces, les images de leurs dieux tutélaires.

Je ne sais quel plaisir me retenait dans ce séjour de la douleur.

LETTRE IX.

A Gênes.

J'ai été voir ce qu'on appelle à Gênes le *Port-Franc.* C'est un entrepôt où l'on décharge toutes les marchandises qui, par mer, arrivent à Gênes. Vous en voyez là de toutes sortes, à côté les unes des autres : des masses de vert-de-gris et des barriques de sucre ; du marbre et du café ; des bois et des toiles ; des productions de l'Asie et des productions du Nord. C'est un mouvement, une activité, une affluence qu'on ne saurait imaginer. Deux grandes pompes du revenu public sont appliquées successivement à chaque denrée, à chaque ballot : elles puisent, l'une dix pour cent dans les marchandises qui restent à Gênes ; l'autre trois pour cent dans celles qui passent. Le service de l'apport et du mouvement de toutes les marchandises est fait par des Bergamasques, qui viennent faire parmi les Génois le métier lucratif de vigueur et de probité.

En sortant du Port-Franc, j'ai été visiter la

Banque de Saint-George. C'est là qu'est renfermé, sous cent clefs, le mot de cette grande et terrible énigme : « Si la banque a des milliards, ou si elle doit des milliards. » Cette énigme est le salut de l'État et en partie sa richesse.

Quoi! il n'y a à Gênes qu'une boulangerie et un cabaret publics, administrés et régis sous l'autorité du sénat! Oui, la république ne souffre point que d'autres qu'elle vendent le pain, le vin, le bois, l'huile. Mais, sans doute, elle vend ces denrées au plus bas prix et de la meilléure qualité, afin de prévenir les murmures? — La république vend au plus haut prix et de la plus mauvaise qualité, sans s'embarrasser des murmures? — Comment donc les sujets peuvent-ils tolérer un tel monopole? — Ils mendient, ils volent, ils ont des hôpitaux, ils assassinent, ils souffrent. — Mais, comment enfin supportent-ils cette oppression? — La mesure de l'oppression qu'on peut supporter n'est pas encore à son comble. Le peuple ne se révolte pas quand il veut; l'eau qui remplit un vase ne se répand point encore; il faut une *goutte de trop*. Il s'agit uniquement, pour les nobles, d'empêcher *cette goutte de trop*. Ils sacri-

tient, en conséquence, une partie de leur
torité à leur avarice : ils laissent la plupa
réglemens sans exécution, les trois quart
crimes impunis; ils achètent le silen
ceux qui crient. On croit cependant la g
de trop inévitable : la patience du peup
lasse. Mais peu importe aux nobles Géno
grand point pour eux c'est d'être riches :
en voit-on beaucoup refuser une place
le sénat, quand le sort la leur présent
briguer, au contraire, le moindre poste
l'administration de la banque ou des hôpi
quand le sort le leur dispute. Les n
manquent de l'intérêt le plus puissant
bien gouverner un pays; ils n'ont poi
pays. Ils sont en effet négocians.

J'ai été voir la panneterie publique : l
fice est immense. Voici le pain des rich
voilà le pain des pauvres; et les pauvre
les plus nombreux! Les pauvres sont p
une espèce mitoyenne entre les riches
animaux : ils sont bien près des dernier

J'ai voulu goûter de ce pain des pa
Les animaux sont heureux.

En sortant de ce lieu, j'ai remporté
mon âme je ne sais quelle impression s
quelle se sont émoussées, un moment a

toutes les beautés et toutes les richesses du palais de Durazzo.

Ah ! comme le luxe et la magnificence font mal aux yeux, quand on vient de regarder la misère!

LETTRE X.

A Gênes.

Je suis retourné au palais Durazzo. De la foule des tableaux qu'on y admire, quatre seulement sont restés dans mon imagination.

L'un est un vieillard de Rembrand. Il est admirable pour la vérité, pour l'intelligence du clair-obscur. J'ai été tenté de lui adresser la parole.

Paul Véronèse avait-il vu la Madeleine se jeter aux pieds de Jésus ? Jésus dut avoir cette attitude, cet air noble, cet air indulgent, cet air tout près d'être ému. La Madeleine est si jeune ! elle est surtout si touchante ! elle est en effet si touchée! Quelle expression dans tous les traits des personnages ! comme la lumière vient bien tomber toute dans un point, d'où ensuite elle distribue ses rayons à

chaque partie qui en demande! Sur la superficie de cette toile il y a de l'air.

La plupart des peintres sont des versificateurs, et non des poètes.

Le Tasse était poète lorsqu'il nous a montré Olinde et Sophronie attachés au même poteau, et attendant que le bûcher prît flamme. Mais ce peintre qui a voulu copier le Tasse? Je n'entends point les plaintes d'Olinde, je ne vois pas la résignation de Sophronie; ce peuple n'est point attendri; ce tyran n'est pas en fureur. Je viens de relire le Tasse. Les voilà! voilà la véritable Sophronie! C'est elle qui dit à Olinde : « Pourquoi te plains-tu, ô mon ami! vois le ciel, comme il est beau! regarde le soleil : il semble qu'il nous appelle à lui; il nous console. »

Je n'entends rien de tout cela en regardant le tableau. Il est muet.

LETTRE XI.

A Gênes.

Je peux dire que j'ai assisté à la mort de Sénèque, en voyant un tableau où il meurt. Sénèque est au milieu du tableau, il est à moitié nu, tel qu'un homme qui n'a plus besoin de défendre son corps contre les élémens, auxquels il est prêt à le rendre. Ses pieds sont dans le bain, et le sang coule. A quelque distance du philosophe, et plus bas, on voit à droite un secrétaire qui écrivait, et qui n'écrit plus; à gauche, deux secrétaires qui écrivaient, et qui n'écrivent plus. Sur la même ligne, et à la hauteur de Sénèque, dans un coin et dans l'ombre, cet homme que j'entrevois est un soldat. Dans le coin opposé, mais au jour, cet autre homme que je vois est un vieux sénateur. Regardez à présent la scène. Le vieillard est occupé à dicter, en attendant la mort, les idées qui passent dans son imagination. La mort les arrête. Le bras est glacé, les pieds ne rendent plus de sang; le corps se roidit, la tête chancelle, et ce re-

gard, qui fixait une pensée, s'efforce en vain de la saisir : il s'éteint. Les trois secrétaires, avec des nuances différentes d'intérêt, d'attention et d'inquiétude, chacun la plume à la main, tiennent les yeux attachés sur les lèvres du philosophe, qui essaient encore une parole. Ils espèrent qu'un mouvement de plus va l'achever; mais la mort y a mis son sceau. Cependant le centurion, tout près de la porte, le pied déjà levé, compte impatiemment les derniers soupirs du philosophe; car Néron attend. Et le vieux sénateur, que fait-il? Il pense à Néron, et il étudie la mort de Sénèque.

LETTRE XII.

A Gênes.

J'AI été visiter ce matin les galères.

Cinq sortes de malheureux sont attachés, pêle-mêle, à la chaîne : les criminels, les contrebandiers, les déserteurs, les Turcs pris par les corsaires, et les galériens volontaires.

Des galériens volontaires! — Ce sont des pauvres que le gouvernement va chercher

entre la faim et la mort. C'est dans cet étroit passage qu'il les attend, qu'il les épie. Ces misérables, en voyant briller un peu d'argent, n'aperçoivent plus les galères, on les enrôle. La misère et le crime attachés à côté l'un de l'autre à la même chaîne! Celui qui sert la république, partageant le même supplice que celui qui l'a trahie!

Les Génois poussent la barbarie encore plus loin : dès qu'ils voient approcher le terme où finit l'enrôlement de ces misérables, ils proposent de leur prêter quelque argent. Des malheureux sont avides de jouir; le moment seul existe pour eux : ils acceptent; mais il ne leur reste, au bout de huit jours, que des regrets et des fers : de sorte qu'au bout de huit jours, ils sont contraints, pour s'acquitter, de s'enrôler de nouveau, de vendre huit autres années de leur existence. Voilà comme ils consument la plupart, d'enrôlemens en emprunts et d'emprunts en enrôlemens, leur vie entière aux galères sur le dernier degré de la misère et de l'infamie : ils y expirent.

Nous avons vu parmi eux un Français, un jeune homme. En nous racontant son infortune, il versa quelques larmes. Nous lui donnâmes un peu d'argent; il pleura davantage.

Sortons de ces tristes lieux ou l'on ne peut soulager les maux que l'on plaint. Quels lieux que ceux où la pitié est inutile!

« Mais quel est dans ce coin, dis-je à l'homme qui me conduisait, cette espèce de prison? Qu'elle est basse, obscure et humide! une soupente encore la partage. Quels sont, je vous prie, ces animaux couchés sur la terre et sur la soupente? A peine peuvent ils ramper. De longs poils couvrent les têtes hideuses qui sortent de dessous ces couvertures. Leur regard est stupide et féroce. Ne mangent-ils que de ce pain si dur et si noir? — Sans doute. — Ne boivent-ils que de cette eau bourbeuse? — Sans doute. — Restent-ils toujours couchés? Oui. — Depuis quand sont-ils ici? — Depuis vingt ans. — Quel âge ont-ils? — Soixante et dix ans. — Comment les nommez-vous? — Des Turcs. »

Ces misérables Turcs sont dégradés entièrement de l'humanité; ils ne connaissent plus que les besoins du corps. Ils ont usé, dans cette espèce de tombeau, le petit nombre d'idées et de souvenirs qu'ils y avaient apportées de la nature et de leurs pays.

Les autres Turcs, qui n'ont pas encore soixante ans, sont enchaînés sous de petites

niches ouvertes de six pieds en six pieds dans une longue muraille, où ils peuvent à peine tenir assis ou couchés. C'est là qu'ils respirent le peu d'air qu'on leur accorde, ou plutôt qu'ils peuvent dérober.

Cependant les Génois ont donné un exemple de tolérance, qu'on ne devait guère attendre d'eux. Ils ont accordé à ces Turcs une mosquée. Les Protestans, en France, n'ont point de temple.

Ajoutons un trait à la peinture des galères. J'y ai vu vendre de banc en banc, convoiter, disputer, dérober même des restes d'alimens que les chiens avaient abandonnés dans les rues, au coin des bornes.

Gênes, tes palais ne sont encore ni assez élevés, ni assez étendus, ni assez nombreux, ni assez brillans : on aperçoit tes galères.

LETTRE XIII.

A Gênes.

Je veux vous parler de l'ex-doge L...

M. L... est un aimable et respectable vieillard. Il a tant parcouru de pays et de livres ;

il a si souvent traité, dans les différens postes de sa république, avec les intérêts, les passions et les faiblesses, avec le cœur humain tout entier, qu'il n'est plus ni noble, ni ex-doge, ni sénateur, ni Génois : il est un homme.

Tous les momens que M. L... peut dérober à la gloire, il les donne à la nature, dans ses charmans jardins du Poggi. Sa vie y coule doucement sur ses gazons, comme l'eau qui les arrose, qui tombe nuit et jour de ses belles fontaines.

M. L... accueille parfaitement les étrangers qui viennent le visiter au Poggi, ceux mêmes qui ne viennent visiter que le Poggi. Son ame, son esprit, ses jardins, tout est ouvert. Ses manières sont simples et nobles, ce sont les habitudes d'un homme qui a toujours été élevé, et qui ne s'est jamais élevé. Rien de plus facile que son accueil : il met d'abord à l'aise avec sa réputation, on est tout de suite avec lui.

La conversation de M. L... est souvent celle que l'on desire, et toujours celle que l'on sait faire, car personne dans la conversation ne sait autant s'oublier soi-même, et se souvenir plus des autres. Cependant M. L... préfère de

causer des arts, des sciences et des lettres qu'il a cultivés toute sa vie; et qui, après avoir contribué à sa gloire, l'en ont souvent consolé. Son oreille et son imagination sont pleines encore des plus beaux tableaux et des plus beaux airs que la poésie a composés dans toutes les langues. Des citations, mais qui naissent; des traits, mais qui échappent; des réflexions qui paraissent fines, et qui sont profondes, étincellent incessamment dans ses discours, parmi les pensées de la vieillesse.

On peut contredire M. L..., on court risque de choquer son opinion, mais jamais son amour-propre. M. L... ne méprise point; car lorsqu'il ne doute plus de son esprit, il doute encore de l'esprit humain. On peut hardiment l'interroger. Tout ce qu'il sait, il n'a pas oublié qu'il l'a appris; il répond, il donne libéralement, mais sans faste, la vérité à tout le monde.

M. L... est toujours le même à la ville ou à la campagne, dans le sénat, lorsqu'il y fait une loi, et dans ses bosquets, lorsqu'il y plante un arbuste.

Les jardins du Poggi sont délicieux. Ils sont bien loin de ressembler à ces jardins symétriques que l'orgueil a commandés, et que l'ar-

chitecture a construits ; à ces jardins où, sous l'empire monotone et sévère du ciseau, du rateau et de la ligne droite, chaque plate-bande n'offre qu'une fleur, chaque allée n'offre qu'un arbre, chaque espace qu'un grand chemin, et où le tout ne présente qu'une masse; à ces jardins, dont les eaux captives dans des bassins sont condamnées à dormir et à se taire éternellement; à ces jardins, en un mot, qui, quels que vastes qu'ils soient, semblent pourtant n'avoir été faits que pour un coup d'œil, une centaine de pas et une heure.

Au contraire, tout ce que la connaissance et l'amour de la belle nature peuvent exécuter, pour charmer à la fois l'œil, l'imagination et le cœur, avec du gazon, de la terre, de l'eau, des fleurs, avec toutes les ombres de la verdure, et les différens rayons du soleil, M. L... l'a exécuté.

Ces beaux jardins présentent, ou plutôt ils recèlent un enclos assez borné, qui fournit à vos pas toujours de l'espace, à vos yeux toujours des objets, toujours de la rêverie à votre âme. Il n'y a pas, dans cet enclos, une fleur qui ne brille, pas une goutte d'eau qui ne murmure et qui ne coule, pas un arbre qui ne

paraisse, et pas un seul qui se montre. Là une cabane, ici une grotte, plus loin un troupeau, mille objets qu'on y a placés à dessein, vous les rencontrez par hasard. On croit toujours être à la campagne, et on est toujours dans un jardin : on s'y promène toujours.

Il est vrai que la verdure de ces jardins est composée en grande partie de ces arbres sérieux et sombres, dont il semble que les autres saisons n'ont pas voulu, et qu'elles ont laissés à l'hiver : des pins, des cyprès, des mélèses, des chênes verts; mais ces arbres d'hiver sont si bien mariés aux plus rians arbrisseaux du printemps, aux arbres les plus riches de l'automne, aux arbustes les plus brillans de l'été, aux lilas, aux tilleuls, aux platanes, que leur verdure mélancolique, égayée par le voisinage et l'alliance de ces végétaux plus aimables, cesse d'attrister la pensée et de repousser les regards. La verdure de ces jardins ressemble à la conversation de M. L.... Les pensées et les sentimens de la vieillesse y dominent; mais les souvenirs choisis des autres âges y brillent par intervalles, et la rendent encore très-aimable.

C'est M. L... qui a créé ses jardins.
là, c'est dans cette charmante retrait
M. L... se possède enfin lui-même.

Il a eu le courage rare, en arrivant
vieillesse, de congédier toutes les pas
même l'amour de la gloire : il n'a gard
l'amour de l'humanité.

Tantôt il est environné, dans son p
des habitans de la campagne, qui vie
d'y entrer infortunés et qui en sortent
reux ; tantôt, errant sur ces gazons,
les concerts de ses oiseaux, à travers
lence de ses bois, au murmure de se
taines, il jouit d'une belle matinée du
temps, d'une calme soirée d'été, il
une des belles heures de l'hiver.

Souvent encore, au milieu d'un bo
assis seul, et retiré dans un petit tem
marbre, il aime à contempler dans le
tain, à travers le feuillage et les colo
la mer tourmentée par la tempête,
sénat de Gênes par l'ambition. C'est
de la vie d'un sage.

LETTRE XIV.

A Gênes.

Quel spectacle offre au philosophe et à l'homme sensible le magnifique hôpital des Incurables.

Quoi! aucun de ces neuf cents malheureux, étendus, ou plutôt enchaînés dans ces lits de douleur, ne recouvrera jamais la santé!

Ces vieillards vivront encore, et ces enfans souffriront toujours!

Je n'ai pu, sans frissonner, traverser l'étendue et le silence de ce palais de la douleur.

Du bout d'une salle à l'autre, j'entendais un mouvement et je distinguais un soupir.

Il est bien impossible que le regard parcoure cette foule d'incurables de tous maux, de tout âge et de tout sexe, sans laisser tomber quelques larmes sur ces malheureuses victimes de la vie.

A côté de ces infortunés qui ont perdu la santé, on voit, dans une salle voisine, les infortunés qui ont perdu la raison. Ainsi voilà

dans le même lieu toutes les pièces de rebut de l'espèce humaine.

On prétend que cet hôpital est plus mal administré que les autres : c'est que les maux qui sont ici sont éternels, et que la pitié est inconstante. La pitié aime aussi ce qui est nouveau, tout le cœur humain est volage.

Que viens-je d'entendre et de voir? Le doge et le sénat doivent visiter dimanche prochain cet hôpital ; et déjà on s'occupe de parer tous ces lits, de parfumer toutes ces salles, de décorer tous les murs! Quel horrible mensonge on prépare! Voilà comment on montre aux rois qui voyagent, leurs propres États.

LETTRE XV.

A Gênes.

Le charmant tableau!

Dans le milieu d'un vallon, couronné de rochers couverts d'arbustes, on voit assis au bord d'une fontaine, au pied d'un saule (c'est en été et le soir) un berger et deux bergères. Le berger joue de la flûte ; une des

bergères, tenant à la main une rose, regarde le berger et l'écoute : elle tend déjà la main pour lui présenter la fleur. L'impatience que le berger finisse, afin de lui donner la rose, et le désir qu'il continue, pour entendre encore la flûte, se combattent dans ses regards. Pendant ce temps-là, sa compagne, un peu plus jeune, ne regarde point, n'écoute point le berger; mais l'œil fixé sur la fontaine, elle rêve... A cent pas une troupe de petits enfans joue avec des agneaux, et les enlace avec des fleurs.

N'est-ce pas là une idylle de Gessner!

C'est dans le temple de Gnide, et non dans un palais de Gênes, qu'on devrait voir ce tableau. C'est Montesquieu qui aurait dû vous le copier. Il est de l'Albane.

LETTRE XVI.

A Gênes.

On peut ranger les habitans de Gênes en trois classes : les nobles, qui sont environ deux mille ; les bourgeois, commerçans, artisans, avocats, prêtres, qui composent la

masse de la population; et enfin les pau
de toute espèce qui en sont la lie.

On distinguait autrefois à Gênes di
rens ordres de nobles, mais cette distinct
s'efface.

On peut acheter la noblesse, c'est-à-
ses priviléges. On fait inscrire son nom
un registre qu'on appelle le livre d'or, moy
nant environ dix mille livres. Les anci
nobles ont été obligés de faire ce sacrific
leur sûreté. Ils aiment mieux attirer dan
noblesse, où ils peuvent continuer à les 1
priser et cesser de les craindre, les bourg
parvenus à la fortune, que de les laisser
long-temps dans le peuple, où il n'est
possible de les mépriser, et où il faut co
mencer à les craindre.

Les Génois aiment, estiment et craign
tant l'or, qu'ils n'accordent la nobless
leurs secrétaires d'état, en récompense
leurs services, que lorsqu'ils ont fait fortu

On a vu à Gênes des secrétaires d'état
avaient été assez vertueux pour se ret
pauvres : la vertu est de tous les états.

Les nobles possèdent des richesses én
mes; on en compte qui ont un million
rente. Des valets, des chevaux, des moin

voilà leur faste. Quelques-uns donnent beaucoup aux pauvres : mais aux mendians. Ils savent si mal donner, que l'Etat s'appauvrit de leurs dons. Ils font fleurir la mendicité.

Il n'y a point à Gênes de mendiant qui ne soit sûr de boire et de manger tous les jours : l'artisan n'en est point sûr.

La souveraineté est presque impuissante. La force pécuniaire ou les impôts ne passent point 2,800,000 livres. Ce qui reste de cette somme applicable aux besoins de l'Etat, après avoir passé par une foule de mains, et être tombé de chute en chute dans le trésor de la république, est peu de chose.

La force militaire n'a pas deux mille bras. On ne peut compter ni les fortifications, ni les galères.

L'opinion publique, cette force invisible, qui souvent supplée aux autres, et qui tôt ou tard en triomphe, est nulle ici. Le cœur a cessé d'obéir.

Quelle législation ! les nobles ont fait la plupart des lois.

Le code n'est partout, en grande partie, qu'une liste de priviléges.

Toutes les forces, dont nous venons de

parler, sont aussi mal administrées qu'elles sont faibles.

Le pouvoir militaire ne reste que trois mois dans les mains du même général, qui commande en cheveux longs, en manteau court et en habit noir.

Le pouvoir législatif est trop divisé ; il reste trop peu de temps dans les mêmes mains ; il faut le concours de trop de volontés pour l'exercer. L'état a trop de têtes pour en avoir une.

Les lois, dans le sénat, naissent presque toujours avant le temps ; presque jamais elles ne sont le fruit d'une lente délibération qui les mûrisse : on les jette à peine ébauchées dans une urne ; c'est la main du hasard qui les en tire : le hasard est législateur.

Le doge n'a de pouvoir distinctif que celui de mettre en débat les propositions qu'il juge à propos : pouvoir assez grand quand il a de l'esprit, trop grand quand il n'est pas honnête homme ; car le doge a pour lui tous les momens où le sénat dort, et ce vieillard dort presque toujours.

Le doge reste en place deux ans, pendant lesquels il ne peut sortir du palais que par

un décret. Le chef de cette république en est traité comme le prisonnier.

Dès que les deux ans sont expirés, il est obligé de se retirer dans sa maison, et d'y rester dix jours, gardé à vue; durant ce temps, tout citoyen a le droit de l'accuser, et le conseil des suprêmes examine sa conduite : le dixième jour, on l'acquitte : institution assez sage, mais qui n'est plus qu'une formalité.

J'oubliais de remarquer la perte de temps qu'entraînent les formalités par lesquelles on ouvre chaque séance du sénat. Un secrétaire d'état commence par lire un serment, ensuite, pendant plus de deux heures, un greffier ne cesse de crier *veniant jurare :* qu'on vienne jurer.

Les nobles sont si insoucians pour les affaires publiques, que souvent, afin d'en obtenir le nombre nécessaire pour la validité d'une délibération, on est obligé de les conraindre par des amendes : on commande la orvée.

LETTRE XVII.

A Gênes.

Le pouvoir judiciaire est aussi mal administré que tous les autres pouvoirs. Les appels sont multipliés à l'infini.

La composition des tribunaux est bizarre. Les premiers juges sont étrangers, les juges souverains, nationaux.

Les jugemens du sénat sont portés à un tribunal appelé des *suprêmes*.

La salle où siége le petit conseil, dont les audiences sont publiques, ne peut contenir deux cents personnes; la salle où siége l grand conseil, dont les audiences sont se crètes, en tient deux mille.

Les avocats de la cause font porter, à l'a dience, dans des paniers, tous les livres d ils croient avoir besoin; ils lisent les te à mesure. Cet étalage est ridicule; il favt la longueur des plaidoieries : elles finir ici moins qu'ailleurs, dans une profe qui nécessairement parle beaucoup, et une langue où les mots coulent.

Les avocats plaident assis; situation très-défavorable aux mouvemens de l'éloquence. Aussi ces messieurs ne s'en piquent-ils pas. L'un des avocats que j'ai entendus parlait assez bon italien : l'autre, *patois*.

Cinq juges sont autour d'une table; le président est au milieu. A midi, ils se sont levés; l'auditoire s'est mis à genoux; les avocats même se sont tus : on a dit l'*angelus*. Ensuite, quelques juges sont sortis un moment; les avocats ont continué : on ne les arrête pas plus qu'on n'arrête l'heure.

On opine avec des boules noires et blanches. Cette forme allonge singulièrement les jugemens, et couvre bien des injustices.

J'ai dit que les lois civiles sont très-imparfaites : en voici un exemple. Ni les parties, ni les témoins ne signent les actes qu'ils passent devant notaires; de sorte que les notaires sont les maîtres de toutes les conventions. Les courtiers de change sont encore plus maîtres; ils n'ont pas même besoin de témoins : leur parole est un contrat.

LETTRE XVIII.

A Gênes.

Les jugemens criminels sont motivés. Le sénat a le droit de faire grâce, et il ne manque presque pas de l'accorder, pour plaire au peuple, qui appelle liberté l'impunité comme les nobles appellent liberté l'oppression. Moyennant ces deux manières d'être libres, le peuple et les nobles sont assez quittes.

On plaide *la grâce*; et en général toutes les affaires criminelles.

Les jugemens à mort sont fort rares. Depuis six ans, on n'en a vu que deux; encore a-t-il fallu que le second eût été sollicité par le peuple. Le sénat se fit forcer la main; il fut accablé de libelles et de placards pendant deux mois. Peu s'en fallut que le coupable n'échappât; ceux qui le conduisaient au supplice le laissèrent évader; mais le peuple le poursuivit, et obligea les gens de justice de le reprendre : il avait commis dix meurtres.

On voit à l'entrée de la ville, dans la muraille, des pierres diffamatoires. Ces pierres contiennent la condamnation de certains coupables, et les vouent à l'exécration publique. Avec des pierres diffamatoires et des statues, on pourrait créer bien des vertus et anéantir bien des vices. On aurait une morale publique.

Les Génois sont vindicatifs; mais cet esprit de *vendetta* tient à la difficulté d'obtenir justice, soit contre les nobles, à raison de leur pouvoir; soit contre les égaux, à raison de la protection des nobles. Par-là, le nombre des assassinats s'explique, et leur motif se justifie, ainsi que l'impunité générale. La plupart des assassinats ne sont pas des crimes, mais une justice; il faut bien qu'elle se fasse de manière ou d'autre.

Toutes les nations ont commencé par cette justice criminelle. Le duel en est un débris et une preuve.

LETTRE XIX.

A Génes.

Le pouvoir de l'administration passe p tant de mains et si vite, qu'on ne sait à q s'adresser : tous les ordres se croisent, contrarient, se détruisent ; et quelle adm nistration ! Il est d'usage que le sénat d mande pour l'état au pouvoir ecclésiastiq la permission de faire gras pendant le c rême. Cette année, comme les nobles, qui cette demande dépendait, avaient bea coup de morue à vendre, le sénat n'a p demandé la permission, et l'état a fait ma gre. Mais les nobles ont vendu leur morue.

Une foule de traits semblables ont inspi au peuple une si grande horreur pour l nobles, que récemment on a fait publiqu ment des imprécations contre la républiqu c'est-à-dire contre les nobles.

La décadence des mœurs, des arts des lumières n'est pas douteuse. Il n'y a pl d'académie ; nul sculpteur, nul peintre

12,000 métiers au lieu de 30,000. Tout s'éteint.

Cependant il y a encore dans le peuple des hommes très-instruits. J'ai vu dans beaucoup de mains l'*Administration des Finances*. Tout ce qui lit a lu cet ouvrage; tout ce qui pense l'apprécie; tout ce qui sent en est enthousiaste. En effet, quelle importance dans les principes! quelle profondeur dans les réflexions! quelle précision dans les idées et le style! C'est celui des grands écrivains. Il respire d'ailleurs un amour religieux pour le bonheur des hommes, qui est comme l'âme de tout l'ouvrage : j'ai presque dit la divinité. Cet écrit administrera l'Europe. L'envie aura beau mordre la statue de M. de Necker : elle est de bronze.

LETTRE XX.

A Gênes.

Le *sigisbéisme* mérite une attention particulière.

Il n'est, dit-on, nulle part plus en vogue qu'à Gênes.

Qu'est-ce en apparence qu'un sigisbé ? qu'est-il dans la réalité ? comment une femme en prend-elle ? comment un homme veut-il l'être ? comment les maris en souffrent-ils ? est-ce le lieutenant d'un mari ? jusqu'à quel point le représente-t-il ? quelle est l'origine de cet usage ? quelle cause l'entretient ou l'altère ? quelle influence a-t-il sur les mœurs ? en trouve-t-on des traces ou des approximations dans les mœurs des autres peuples ? Questions difficiles à résoudre. En deux mots, le *sygisbé* représente à peu près, à Gênes, l'ami de la maison à Paris.

Les femmes n'ont ici nulle autorité domestique : le mari ordonne et paie. Chez beaucoup de nobles et de riches, un prêtre est l'économe. J'en ai vu un contrôler le déjeûner qu'on portait à une dame.

Les Génoises sont très-mal mises ; elles confondent la richesse et les ornemens, les ornemens et la parure ; nulle intelligence des convenances de la coiffure avec les traits, des couleurs avec le teint, des étoffes avec la taille ; pas une ne sait pallier un défaut, ni faire valoir une beauté, ni dissimuler des années. Elles se fardent toutes, même les

plus blanches. Le blanc est à la mode à Gênes, comme le rouge l'est à Paris; le rouge est déshonoré à Gênes, ainsi que le blanc parmi nous : contraste qui paraît bizarre, mais quand on n'a pas voyagé.

Les femmes ont adopté un certain voile que l'on appelle *mezzaro*. Elles peuvent sortir et aller seules partout avec ce voile, sans qu'on puisse le trouver mauvais. Ce voile cependant ne les cache point; il ne cache que beaucoup d'intrigues.

Les mœurs, à Gênes, sont dépouillées de toutes ces affections naturelles qui ailleurs en font l'ornement, le bonheur et la vertu. On n'y est pas mère, on n'y est pas enfant, on n'y est pas frère; on a des héritiers et des collatéraux. On n'est pas même amant : on est un homme ou une femme.

Les jeux de hasard sont permis publiquement à Gênes. Il n'est pas étonnant que des souverains, qui jouent à la bourse aux effets publics toute la matinée, jouent, tout le soir, aux cartes dans leurs assemblées. Malgré le jeu, ils s'ennuient beaucoup. Ils ne se rassemblent jamais pour dîner ni pour souper ensemble; dans les assemblées, on sert des rafraîchissemens, on illumine, on gagne

ou l'on perd, et le sygisbéisme va son train.

La superstition est excessive à Gênes : les pavés sont noirs de prêtres et de moines ; les rues sont éclairées par des *madones*, suffisamment.

Cette ville offre les contrastes les plus singuliers. Il y a tant de libertinage à Gênes, qu'il n'y a pas de filles publiques ; tant de prêtres, qu'il n'y a point de religion ; tant de gens qui gouvernent, qu'il n'y a pas de gouvernement ; tant d'aumônes, que les pauvres y fourmillent.

LETTRE XXI.

A Gênes.

QUEL est ce superbe monument ? Sa masse, son élévation, son étendue, sa magnificence m'étonnent. C'est un hôpital ! on l'appelle *albergo di poveri* : l'asile des pauvres. Il fallait l'appeler le palais des pauvres. Mais que ces colonnes de marbre, que tous ces pilastres de marbre, que tous ces monumens de marbre me blessent ! chacune de ces colonnes

tient la place de plusieurs hommes. A-t-on voulu rendre aux pauvres, dans un seul palais, la part qui leur appartient dans tous les palais.

Les pauvres sont recueillis ici dans un asile, et non renfermés dans une prison. Ils sortiront tous après-demain s'ils le veulent, les filles avec une dot, les hommes avec un métier. Ces bienfaits-ci ne sont pas des chaînes.

On a pris soin de répandre dans l'immensité de cet édifice les statues de tous les bienfaiteurs qui l'ont fondé ou qui l'entretiennent. Les premiers sont représentés assis; les seconds, debout. Heureux et attendrissant emblême! distinction ingénieuse!

Je suis bien aise pour les âmes sensibles qui sont cachées ici sous la misère, qu'elles puissent attacher leur reconnaissance à quelque chose qui offre plus de prise que n'en offre un nom; à des images, à du marbre.

On doit cet hôpital et ses revenus à plusieurs causes : à la vanité, à la religion, à la pitié.

Les revenus de cet hôpital sont immenses : ils suffiraient pour nourrir quatre fois

autant de pauvres; mais il a des administrateurs.

J'ai vu dans la chapelle un médaillon de marbre. Il représente *Jésus mort dans les bras de sa mère :* c'est Jésus, c'est la mort, c'est une mère; et c'est Michel-Ange.

Voici des statues qui figurent une Assomption : on les doit au ciseau du *Puget*, qui, en représentant un miracle, en a fait un.

LETTRE XXII.

A Gênes.

Les églises ressemblent ici à des salles de spectacles.

Il est difficile d'entasser plus de dorure, plus de peinture, plus de marbre; mais que ce faste et ce luxe sont déplacés!

Il faut que le cœur, dans un temple, ne trouve que Dieu pour se prendre; tous ces tableaux, toutes ces statues, tous ces ornemens le retiennent. On ne doit mettre entre l'homme et Dieu, que ce qui les rapproche, l'immensité qui les sépare.

Le milieu d'une forêt vaste et profonde,

tel serait à mon gré le plus beau des temples; le seul ornement que je lui voudrais, c'est un jour sombre. C'est là que les Gaulois croyaient Dieu; c'est là que les imaginations vives le sentent.

C'est donc bien mal entendre l'architecture des églises, que d'en faire, comme à Gênes, des salons de palais ou des salles de spectacles.

On doit excepter la cathédrale, qui a quelque majesté; et il faut faire grâce à l'église de Carignan, en faveur de la statue de Saint-Sébastien, créée par le ciseau du *Puget*.

L'expression du visage est admirable. La douleur y combat avec la foi. Que ce marbre souffre! Ils ont eu la barbarie de percer de flèches un si beau corps, de tourmenter si cruellement une si belle âme! elle semble n'attendre que le moment d'échapper à la douleur, et de retourner au ciel.

Voici une autre statue du *Puget*, représentant je ne sais plus quel évêque: elle est belle aussi; mais elle est près de Saint-Sébastien: on l'admire; mais on vient d'être touché.

LETTRE XXIII.

A Lucques.

Je m'éveillè dans une ville où, il y a environ deux mille ans, Pompée, César et Crassus déchirèrent l'univers romain, et le partagèrent entre eux.

Sûrement, après y avoir passé ce contrat devant quatre cent mille hommes, ils n'y dormirent pas aussi bien que moi.

Au lieu du sénat de Rome, j'ai trouvé le sénat de Lucques !

Tout l'empire de Lucques a huit lieues carrées. Une population de cent vingt mille habitans s'efforce tous les ans, en ne mangeant pas la moitié de l'année, de vivre pendant toute l'année.

Cet arbre, planté dans un sol fertile, mais peu étendu, a encore le malheur d'avoir deux cents branches gourmandes, ou deux cents familles nobles.

D'un côté, le privilége d'opprimer ; de l'autre, la nécessité de souffrir l'oppression: voilà ce qui s'appelle ici, comme dans toutes

les aristocraties ou tyrannies à cent têtes, *la liberté*.

Le mot *libertas* est écrit en lettres d'or sur les portes de la ville et à tous les coins des rues; et à force de lire le nom, le peuple a cru posséder la chose.

Les nobles ont soin de célébrer tous les ans une grande fête en mémoire de *la liberté*. Mais comment est-il possible que le peuple croie à la liberté? — Comment? Ils croient bien que ce crucifix de bois qu'on appelle *Volto Santo*, à qui l'on met des pantoufles de velours cramoisi les jours ouvrables, et des pantoufles de drap d'or tous les dimanches, un beau jour a pris sa volée de l'église Saint-Ferdina, où apparemment il s'ennuyait, pour venir s'établir dans une chapelle au milieu de la cathédrale.

J'ai obligation de plusieurs détails imporportans sur Lucques au comte de R..., un des principaux tyrans de cette petite ville.

Le comte de R... a vécu beaucoup en France. Il parle très-bien français, surtout à *Thérèza M*..., qui pense en anglais, et parle en français. Elle m'a dit que quand on a ouvert la littérature française, on ne pouvait plus supporter la littérature italienne. « Ah!

madame, le Tasse, l'Arioste. — L'Arioste le Tasse, m'a-t-elle répondu, sont des poè de tous les pays, et leur langue n'a été q la leur. — Et Métastase, ai-je ajouté, (sûrement vous êtes sensible? » (je voul dire qu'elle était jolie.) Elle a très-bien e tendu : elle a souri. « Métastase, à la bon heure; encore n'a-t-il que le trait: Racin au contraire, peint et finit; Métastase effle le cœur; Racine le blesse. » Théréza M... (de ces choses-là, et Théréza M... est joli

Le comte m'a introduit le même soir d la principale conversation des nobles Lu quoises : c'est l'ennui qui y préside.

Les femmes m'en ont fait confidence, et e était inutile. Une loi barbare qui a osé att ter à leurs charmes, qui leur a ôté la paru les condamne à porter le deuil pendant t le cours de l'année. Dans le carnaval, il vrai, elles portent des robes de couleur, et changent alors tous les jours. Etranges l somptuaires!

J'ai eu beaucoup de peine à me procurer lois criminelles de l'État de Lucques; on les trouve pas chez les libraires : un avo m'en a vendu un exemplaire, et prétend l'avoir cédé.

J'ai représenté aux nobles Lucquois combien il était extraordinaire que dans une république on ne pût se procurer la connaissance des lois criminelles. « On est sensé les savoir, m'a-t-on répondu. — Dans une république, Messieurs, on ne doit pas être sensé savoir les lois; on doit réellement les savoir : passe dans certaines monarchies, où les lois sont incertaines et impuissantes.

« Expliquez-moi, monsieur le comte, comment la loi interdit aux citoyens la judicature, et la confie à des étrangers? — C'est afin que les juges, n'ayant aucun rapport intime avec les concitoyens, soient plus impartiaux.

« — Mais, monsieur le comte, je veux que les étrangers n'apportent aucune relation intime avec les citoyens, pouvez-vous les empêcher d'en contracter tôt ou tard? D'ailleurs, le meilleur gardien de l'intégrité d'un juge, n'est-ce pas l'opinion publique? Or l'opinion publique a bien moins de prise sur des étrangers qui passent, que sur des citoyens qui demeurent. L'honneur de tout homme est dans sa patrie. — Que voulez-vous? c'est l'usage dans l'Italie. — Cet usage médit de l'Italie.

« Monsieur le comte, pourquoi les jugemens

civils sont-ils soumis à l'appel, et non pas les jugemens criminels ? — Cet usage est ancien. Il a été établi dans des temps de troubles, à la suite des guerres civiles. Il fallait alors en imposer au peuple ; il fallait suspendre le glaive immédiatement sur sa tête. — Je me doute bien que cette loi, comme tant d'autres, a été faite non pour le peuple, mais contre le peuple. Les trois quarts des lois ne sont que des armes; les lois les plus douces sont des chaînes. Mais ce temps de troubles est passé. Pourquoi donc maintenez-vous l'usage ? — On y est fait. Il est dangereux d'innover dans les républiques. — Vous avez raison; dans un Etat où le sommet écrase la base, le moindre mouvement dans la base est toujours fatal au sommet.

« Permettez-moi encore une question. Par l'effet de vos substitutions indéfinies, de votre droit d'aînesse, qui interdit aux cadets tout établissement convenable, le nombre des individus nobles, et même des familles nobles s'éteint insensiblement. — Cela est vrai. — Cet inconvénient vous oblige, pour remplir les différens départemens du souverain, d'y appeler les jeunes nobles, dès qu'ils sont devenus majeurs. — Cela est vrai. — Mais pour-

quoi ne corrigez-vous pas un abus si dangereux ? Pour cet abus-ci, vous êtes sans excuse, il n'y va que de votre intérêt. — L'intérêt présent, vous le savez, prévaut presque toujours sur l'intérêt à venir. On est homme avant tout; on n'est citoyen qu'après. Vos réflexions sont justes; on les a faites. Il est certain que l'ordre des nobles est fort réduit; qu'à peine pouvons-nous former le nombre de cent-vingt, nécessaire pour exercer en entier la souveraineté. — Mais comment les cadets, qui opinent au sénat, souffrent-ils des lois si oppressives ? — Les frères n'ont entre eux qu'une seule voix au sénat, et les aînés y viennent toujours. Je conçois maintenant pourquoi vous avez tant divisé l'exercice de la souveraineté, et l'avez en même temps abrégé au point que, dans la révolution de deux mois, il n'en reste plus dans aucune main; et que, dans la révolution de deux ans, il en a passé par toutes. Vous vous êtes craints vous-mêmes, mais peut-être trop; et pas assez, au contraire, les étrangers et le peuple. Vous avez organisé votre gouvernement, comme si vous deviez toujours être en guerre entre vous, et toujours en paix avec vos voisins. — Cela peut être; cependant nous ne craignons rien.

— Tant pis. Une république n'a jamais tant à craindre, que lorsqu'elle ne craint plus rien. Mais d'où vient votre sécurité? — Le grand-duc a confirmé tous nos priviléges. — Et vous ne craignez pas un homme qui peut confirmer tous vos priviléges?.... Du côté du peuple, j'en conviens, je vous crois plus en sûreté. Il est pauvre, vous lui vendez le pain; vous lui donnez des fêtes. Il croit au *Volto Santo*, et même à la liberté, et vous autres nobles, croyez peu de chose. — Il est vrai qu'en général les nobles ont beaucoup de philosophie. — Oui, de la philosophie de Machiavel. Vous crevez donc aussi les yeux à vos esclaves? Le trône s'appuie donc aussi chez vous sur l'autel? Pourvu qu'il se soutienne, n'importe comment, sur le sable ou sur le roc.

« Monsieur le comte, vous pourriez me taxer, non pas d'indiscrétion, mais d'impertinence, si je creusais davantage votre constitution: parlons à présent de tableaux. — Volontiers, me dit-il; nous serons peut-être plus d'accord sur ce chapitre. Voulez-vous venir voir les miens? Nous irons voir ensuite ceux du comte de B... »

Le comte de R... a plusieurs beaux tableaux; mais ceux du comte de B... sont su-

périeurs. Il possède l'esquisse de la belle cène de *Paul Véronèse*, dont l'original est à Gênes.

Ah! voilà le Corrège; car voilà la grâce. C'est un petit enfant qui caresse un agneau. Il le touche à peine : on dirait que ses petites mains le baisent.

Parler d'autres tableaux, après avoir parlé d'un tableau du Corrège! Les Grâces ne me le pardonneraient jamais.

Que reste-t-il donc à dire sur Lucques?

A Lucques, il faut entrer dans le palais du sénat; mais seulement pour avoir vu le palais du sénat de Lucques.

A Lucques, j'ai vu sur la boutique d'un libraire, un livre intitulé : *Des avantages et de la sainteté de la Virginité, prouvée par l'écriture et la vie des enfans*; et sur la table du sénat, un livre intitulé : *De la richesse des Nations*, par Smith.

A Lucques, on peut visiter la bibliothèque les Jacobins, pour voir des livres qu'on ne ra jamais.

A Lucques, quoi qu'en dise M. de..., on assailli de pauvres, et le peuple n'est pas oce.

e peuple est-il heureux à Lucques? Car

voilà par où il faut finir toutes les recherche et toutes les questions sur un peuple.

Mais que cette question est difficile à ré soudre; qu'il est difficile de définir le bon heur et le malheur d'un peuple, et surtou de les mesurer! « Avec le poids de la popula tion, m'a dit le comte de R.... » Or, d'aprè ce poids, a-t-il ajouté, le peuple de Lucque est heureux. La population, en effet, est tell ici, que le pays ne peut la nourrir.

« Vous croyez, M. le comte, au bonheu de pères qui ne peuvent nourrir leurs enfans d'enfans qui sont obligés de fuir leurs mères de citoyens que leur patrie expose? — Mai vous savez pourtant bien que la populatio est le thermomètre de la prospérité d'un pay — Je sais, M. le comte, qu'on le prétend qu'on le dit, qu'on l'écrit; mais peut-être e est-il de cela comme de presque tout; le bie est au milieu. Je crois qu'en-deçà et au-del d'une certaine masse de population, le ma heur d'un peuple commence. Il faudrait con sidérer la population sous différens points d vue, comme cause en effet de la prospéri publique, dans les grands et petits État dans certaines situations politiques, à diff

rentes époques de la civilisation; et c'est ce qui est encore à faire. »

Ce qu'il y a de sûr, c'est que le peuple lucquois n'est pas content. « Que dis-tu, mon ami, de la liberté? disais-je à un homme du peuple. — Bonne pour les nobles, Monsieur, mais non pour nous. — Et un autre : *timor* fait plus ici qu'*amor*. — Et un autre : les nobles ne paient aucun droit d'entrée; on n'ose pas fouiller leurs voitures. »

Les nobles s'occupent beaucoup plus ici, qu'à Gênes, du gouvernement. Ils ont à la vérité beaucoup moins d'autres intérêts; ils n'ont pas celui de commerce : d'ailleurs la petitesse de leur État est à la fois, pour eux, une sauve-garde, et une menace continuelle. Hier, le sénat de Lucques est resté assemblé depuis cinq heures du soir, jusqu'à quatre heures du matin. De quoi était-il question? De donner une retraite à un sergent.

Il n'y a pas six cents hommes de garnison à Lucques, et M. de*** en compte six mille.

Les paysans lucquois se tuent pour la moindre querelle; pour une injure, un coup de couteau. Les disputes ne sont pas longues avec de pareils argumens. Le voisinage des montagnes, la proximité des États voisins, et

le défaut de bonne justice, entretiennent dans ce peuple cet esprit de *vendetta*.

Adieu, Lucques; adieu M. R....; adieu, *libertas*; mais, adieu, surtout, *Thérésa M.....*; car il n'y a vraiment que vous, *Thérésa M....*, que l'on quitte en partant de Lucques.

LETTRE XXIV.

A Pise.

Avant d'arriver à Pise, on rencontre des eaux minérales.

Le grand-duc y est depuis trois semaines avec la grande-duchesse et quelques-uns de leurs enfans qu'on inocule.

J'ai visité les bains. C'est la plus belle eau qui coule dans le plus beau marbre, et avec elle, dit-on, la santé.

Pise est bâti sur les deux bords de l'Arno. Il est désert. Une population de cent vingt mille citoyens, sous les consuls et les premiers Médicis, s'est réduite insensiblement à quinze mille habitans sous les rois. Il est vrai

que le commerce de l'Inde ne passe plus par l'Italie.

La cathédrale de Pise, qu'on appelle le *Dôme*, mérite l'attention du voyageur. Sa tour fixe d'abord les regards : elle les effraie. Elle est tellement inclinée, qu'on croit qu'elle tombe; mais ce qui rassure, c'est que, depuis plusieurs siècles, elle tombe comme l'Empire romain sous les Césars.

Ce phénomène est la matière d'un grand problême. Est-ce un accident du sol, ou la volonté de l'architecte qui a incliné cette tour? Discuter ici cette question, serait une belle occasion pour être ridicule ou ennuyeux; il faut tâcher de la manquer.

Il vaut mieux considérer les portes d'airain de la cathédrale, qui ont servi, sans doute, de modèle à ce demi-vers de Virgile : *Spirantia mollius æra.* Cet airain respire en effet.

La cathédrale est grande et majestueuse; deux rangs de colonnes antiques de granit, au nombre de soixante-dix, et qui sont les débris d'anciens temples, n'ont pu être défigurés par le goût gothique qui les a rassemblées là.

Le baptistère, ou la rotonde, a aussi son mérite.

Mais on est saisi, on est frappé, en entrant

dans le *Campo santo*, autrefois le cimetière des Pisans, superbe et immense cloître, rempli de tombes et de mausolées de marbres, dont plusieurs sont admirables. Un de ces mausolées a été érigé à Algarotti par le roi de Prusse. *Ovidii æmulo, Newtonii discipulo, Fredericus magnus.* Les noms d'Ovide, d'Algarotti, de Newton, de Frédéric, sur un tombeau!

Le milieu de ce cloître est un jardin, dont le sol est de la terre sainte, que les Pisans apportèrent, du temps des croisades, pour y enterrer leurs morts. Cette terre a, dit-on, une propriété remarquable ; elle dévore un cadavre en une heure. Mon imagination retournera plus d'une fois au *Campo santo*. Tous ces marbres, toutes ces épitaphes, ce long cloître, ce silence, cette solitude, cette terre, ces grands murs, ces siècles : que le cœur est ému et pressé parmi tout cela!

LETTRE XXV 1).

À Florence.

La plus belle galerie du monde, mon cher ami, est à Florence : mais je ne vous parlerai point aujourd'hui de tableaux, de statues, d'images : j'ai vu Léopold et son peuple.

Léopold aime son peuple, et il a supprimé les impôts qui n'étaient pas nécessaires ; il a licencié presque toutes ses troupes ; il n'en a gardé que ce qu'il fallait pour en conserver un modèle.

Il a détruit les fortifications de Pise, dont l'entretien était fort coûteux ; il a renversé les pierres qui dévoraient les hommes.

Il a trouvé que sa cour lui cachait son peuple ; il n'a plus de cour. Il a établi des manufactures ; il a fait ouvrir partout des chemins superbes, et à ses frais ; il a fondé des

---

1) Cette lettre, adressée à M. le marquis de Marnésia, a été insérée dans son intéressant poëme sur *la Nature champêtre.*

hôpitaux : on dirait que les hôpitaux, dans la Toscane, sont les palais du grand-duc. Je les ai visités, et j'ai rencontré partout la propreté, l'ordre, les soins délicats et attentifs. J'ai vu des vieillards malades : ils avaient l'air d'être servis par leurs enfans. J'ai vu des enfans malades : ils avaient l'air d'être servis par leurs mères. Je n'ai pu voir, sans verser des larmes, ce luxe de la miséricorde et de l'humanité. Sur les façades de ces hôpitaux, on a donné à Léopold le titre de *père des pauvres*. Les hôpitaux seuls lui donnaient ce titre. Il est des monumens qui n'ont pas besoin d'inscriptions. Le grand-duc vient souvent visiter ses pauvres et ses malades ; il ne néglige pas le bien qu'il a fait ; il n'a pas seulement des mouvemens d'humanité, il a une âme humaine. Il ne paraît jamais dans ce séjour des angoisses et des douleurs sans faire verser des larmes de joie ; il n'en sort jamais sans être couvert de bénédictions. On croit entendre la reconnaissance d'un peuple heureux, et ces cantiques s'élèvent d'un hôpital.

On peut être présenté au grand-duc, sans avoir quatre cents ans de noblesse, sans descendre de ceux qui ont disputé la couronne à

ses ancêtres. Son palais est ouvert à tous ses sujets sans exception, comme les temples. Il y a seulement trois jours dans la semaine consacrés plus particulièrement à une certaine classe d'hommes : ce n'est ni aux grands, ni aux riches, ni aux peintres, ni aux musiciens, ni aux poètes ; c'est aux malheureux.

Ailleurs, le commerce et l'industrie sont devenus, comme les terres, le patrimoine d'un petit nombre d'hommes : chez Léopold, tout ce qu'on sait faire, on peut le faire ; on a un état, dès qu'on a un talent ; et il n'y a qu'un seul privilége exclusif ; c'est le génie.

Les prières qu'on fait à Dieu pour lui demander des moissons, ne font plus descendre la famine dans les campagnes. Ce prince a enrichi l'année d'un grand nombre de jours de travail, qu'il a repris à la superstition, pour les rendre à l'agriculture, aux arts et aux bonnes mœurs. Il est occupé d'une réforme entière de sa législation. Il a vu une lumière nouvelle dans quelques livres de France ; il se hâte de la faire passer dans les lois de Florence. Il a commencé par simplifier les lois civiles, et par adoucir les lois crimi-

nelles. Il y a dix ans que le sang n'a eco
en Toscane sur un échafaud. La liberté se
est bannie des prisons : le grand-duc les
remplies de justice et d'humanité.

Cet adoucissement des lois a adouci
mœurs publiques, les crimes graves devie
nent rares, depuis que les peines atroces so
abolies : les prisons de la Toscane ont
vides pendant trois mois.

Le grand-duc a porté deux lois somptuai
admirables, l'accueil qu'il a fait à la simp
cité, de son exemple.

Quand le soleil se lève sur les États de
prince, déjà le prince les gouverne. A
heures du matin, il a essuyé bien des larm
Ses secrétaires d'État sont des commis.

Les nobles trouvent qu'il ne les disting
pas assez ; les prêtres, qu'il ne les craint
assez ; les moines, qu'il ne les enrichit
assez ; les gens en place, qu'il les surve
trop. Dans ses États, le magistrat juge
militaire sert ; le prélat réside ; l'hom
en place fait sa place : c'est que le pri
règne.

Ses enfans ne sont pas élevés dans un
lais, mais dans une maison : il cherche à
faire des hommes, non pas des princes ;

ils le sont. L'éducation qu'on leur donne les rapproche sans cesse des malheurs dont leur condition les éloigne. On expose leurs cœurs à tout ce qui peut les ouvrir à la pitié et à la bienfaisance. — J'ai vu dans leurs mains les ouvrages de Locke.

« Je ne connais, disait un jour le grand-« duc, que deux sortes d'hommes dans mes « Etats : les gens de bien et les méchans. »

Il est question, dans ce moment, de donner des fêtes au roi et à la reine de Naples : on lui a proposé, pour subvenir aux frais, une imposition fort modique. « Ma femme, a-t-il « répondu, a encore pour trois millions de « bijoux. »

Le grand-duc est heureux, car ses peuples sont heureux, et il croit en Dieu. Quelles doivent être les jouissances de ce prince lorsque tous les soirs, avant que de fermer les yeux sur son peuple, avant de se permettre le sommeil, il rend compte au souverain Être du bonheur d'un million d'hommes pendant le cours de la journée! Figurez-vous un tel prince dans une telle confidence avec Dieu.

J'oubliais une parole de Titus. On regrettait un jour, devant le grand-duc, que ses

Etats ne fussent pas plus étendus. « Ah! s'é
« cria-t-il, il y a encore des malheureu
« dans mes Etats! »

LETTRE XXVI.

A Pise.

Hier, en vous parlant du grand-duc, j
ne vous ai montré que les rayons du soleil
je veux vous montrer aujourd'hui ses taches
du moins celles qu'on lui reproche, celle
que l'envie prétend avoir découvertes, mai
avec son œil louche, qui faisait lui-mêm
ces taches.

On dit contre le grand-duc :

« Depuis qu'il a établi la liberté absolu
« du commerce et de l'industrie, les arti
« sans sont sans pain. »

« Depuis qu'il a défendu d'emprisonn
« les débiteurs, on ne prête plus aux ma
« heureux. »

« Le grand-duc protége la mendicité. »

On dit enfin contre le grand-duc :

« Il hait le fisc et la noblesse, et il le
« vexe. »

Écoutez ma conversation, sur les trois premiers chefs d'accusation, avec une personne très-instruite : nous discuterons une autre fois le quatrième.

J'ai visité, lui ai-je dit, l'hôpital de Pise ; je n'ai jamais vu d'hôpitaux où l'humanité eût moins à se plaindre des palais. L'inscription qu'on lit sur la porte ne flatte pas : la providence de Léopold, père des pauvres : *Providentia Leopoldi, patris pauperum.* Je l'ai vu cette providence, je l'ai vu de mes yeux.

« — On pourrait encore mieux faire, m'a répondu la personne avec qui je parlais. — Ces hôpitaux ont du moins un grand avantage, c'est qu'ils sont très-aérés : l'air est pour la santé le premier des alimens, et le premier des remèdes pour la maladie. — Vous avez vu nos hôpitaux ? Vous ne voyagez pas comme *la foule* des Anglais. Sur cent, il n'y en a pas deux qui cherchent à s'instruire. Faire des lieues par terre ou par eau, prendre du punch ou du thé dans des auberges ; dire du mal de toutes les autres nations, et vanter sans cesse la leur : voilà ce que *la foule* des Anglais appelle voyager :

le livre de poste est le seul où ils s'instruisent.

Mais, dites-moi, je vous supplie, quel effet la liberté indéfinie du commerce a-t-elle produit? — Un si bon effet, que je ne conseillerais à qui que ce fût de tenter de rétablir le régime réglementaire : il serait lapidé par le peuple. J'ai lu tout ce qui a été fait et écrit dans votre pays pour ou contre la liberté. L'expérience a résolu la question en faveur de la liberté. Avant elle, il y eut en Toscane deux années pauvres ; il fallut que l'Etat achetât du blé ; il en coûta à l'Etat cent mille écus : il y eut beaucoup de troubles, et l'on aperçut la famine. Depuis la liberté, il est survenu trois années plus fâcheuses ; on n'a pas acheté du blé ; on n'a pas contracté de dettes, il n'y a pas eu de troubles, et la Toscane a vécu. Je crois, à la vérité, qu'il faut, pour que la liberté du commerce soit salutaire, qu'elle soit indéfinie : quand on gêne le cours des rivières, il y a toujours des stagnations et des débordemens. La liberté du commerce a augmenté singulièrement la culture et l'industrie ; les laboureurs sont riches, les artisans à leur aise. Les premières années ont été pénibles ;

mais c'est le sort des commencemens : lorsque la liberté commence à marcher toute seule, elle fait toujours quelque chute, mais chaque chute l'instruit, et chaque pas la fortifie. — Sans doute, ai-je répondu, toutes les lois qui prohibent autre chose que des délits, sont oppressives. »

J'ai demandé ensuite si le grand-duc s'occupait d'extirper la mendicité dans ses Etats; car la mendicité est une des grandes plaies, un des grands crimes des sociétés actuelles. La mendicité est une exposition des hommes.

« Le gouvernement s'en occupe, me répondit mon interlocuteur : mais il ne peut aller vîte : la mendicité est favorisée par des préjugés religieux et des intérêts particuliers. On emploie ici les mendians à savoir ce qui se passe dans les églises ; combien on a brûlé de cierges au salut ; quel prêtre a officié : et d'ailleurs on fait faire à ces mendians beaucoup de petites commissions à peu de frais. Si le gouvernement gênait la mendicité, la superstition crierait à l'impiété, et l'avarice au despotisme : la mendicité a donc en Toscane des racines plus fortes et plus profondes que partout ailleurs : elle en a sous les autels.

« — Est-il vrai, ai-je demandé ensuite que la défense faite aux créanciers d'emprisonner les débiteurs, ait été cause qu'o a moins prêté aux malheureux, et qu'ils on moins de ressources dans leurs besoins ?

« — On le craignait; l'événement a ras suré. Ce n'était jamais la caution de la libert qui déterminait à prêter, puisque cette cau tion était toujours inutile ou onéreuse. L loi a laisse aux créanciers la saisie des bien Tout homme malheureux trouvera toujours emprunter sur sa probité ; celui qui n'en point ne trouvera pas : mais c'est un bien on ne saurait rendre la probité trop néces saire. »

Satisfait de ces réponses si lumineuses quoique si simples, je demandai si on avai supprimé en Toscane la question et la pein de mort. « Elles le sont, non par une loi mais par des ordres, on attend l'expérienc pour faire une loi. — En effet, l'expérienc seule révèle tous les biens secrets et tous le maux cachés ; et une bonne législation es comme la bonne physique, elle doit être ex périmentale. Il faut essayer les lois. »

Il fut question encore des asiles supprimé en Toscane, et maintenus à Rome, des abu

et du scandale de cet usage, de l'impossibilité que l'État ecclésiastique fût bien gouverné; d'une bulle qui excommunie tous ceux qui, des États du pape, importent en Toscane certaines marchandises. « Un paysan, me dit mon interlocuteur, répondit un jour assez plaisamment, « que cette excommu-« nication ne lui faisait rien; qu'elle ne pou-« vait tomber que sur son âne, qui seul por-« tait la denrée, et qui heureusement avait « bon dos. » Nous parlâmes encore de la convention, entre tous les États d'Italie, de se rendre les criminels, excepté entre Gênes et la Toscane; enfin de beaucoup d'autres objets d'économie politique.

Avec qui ai-je eu cette conversation? à qui ai-je fait ces objections? qui les a ainsi résolues? Un écrivain? un magistrat? un particulier? C'est le grand-duc. C'est lui qui m'a donné une heure d'audience, qui a permis que je le questionnasse, que je le pressasse, que je le critiquasse; c'est le grand-duc qui a dit toujours: « On a fait, le gouvernement a fait; » qui n'a jamais parlé de lui: c'est le grand-duc qui a cette raison, cette simplicité, cette facilité; c'est le grand-duc qui repoussait tous mes éloges, qui les

parait avec une adresse que je n'ai pu tromper que deux ou trois fois; c'est le grand-duc qui m'a parlé pendant une heure, debout, dans un cabinet, où une simple table est un bureau, des planches de sapin sans couleur, un secrétaire, un bougeoir de fer blanc, un flambeau; car le grand-duc n'a d'autre luxe que le bonheur de son peuple. — Et le grand-duc ne règne que sur la Toscane!

En sortant de cette audience, j'ai été admis à celle des trois aînés de ses enfans, dont le premier a seize ans. Le comte de Manfrédini, leür gouverneur, et digne de l'être, m'a introduit dans leur chambre; car leur appartement (je l'ai déjà dit, mais il est bon de le répéter), car leur appartement est une chambre, et leur palais une maison.

J'ai trouvé l'aîné lisant le livre *de la grandeur et de la décadence des Romains.* « Monseigneur, vous apprenez donc l'histoire? — Oui, Monsieur, c'est ma principale étude, avec L'*Essai de Locke sur l'entendement humain.* — Monseigneur, vous étudiez Locke! Il vous sera bien utile, lorsqu'un jour il vous faudra régler des cerveaux humains dans vos Etats, d'avoir décomposé le cerveau humain

dans votre cabinet. Mais permettez-moi de vous inviter à joindre à la lecture de Locke, celle de l'*Art de penser*, et de la *Logique* de l'abbé de Condillac. « — Nous savons que ces ouvrages existent, nous les lirons. » Nous avons causé ensuite sur Locke et sur Condillac, sur les avantages de l'esprit métaphysique qui seul conduit à la vérité, et de l'esprit analytique qui seul la trouve, sur le système de la liaison des idées, si fécond en vérités importantes, dont Condillac s'est prétendu l'inventeur, et qui tout entier est dans Locke. J'étais ravi, j'étais attendri de voir un prince s'essayer à l'art de rendre les hommes heureux, en apprenant l'art de connaître l'homme. Ce prince pourra gouverner par lui-même, car il connaîtra; il pourra vouloir.

Ce matin, en me promenant dans le jardin botanique, j'ai rencontré un petit enfant à qui un démonstrateur faisait connaître les plantes : c'était un enfant du grand-duc. On aime à voir les enfans des rois avec la Nature.

Il faut maintenant quitter le grand-duc à Pise; et l'aller chercher à Livourne. Le grand-

duc est en effet dans tous ses États, et o
sait: c'est sa police.

Quelqu'un me disait: « Il ne faut pas
voir tant de gré au grand-duc d'aime
peuple; le prince de.... l'aime aussi.—
grand-duc, ai-je répondu, aime le peu
et le prince de.... aime la populace. »

LETTRE XXVII.

A Florence.

Je vais vous entretenir de la célèbre
lerie.

On a réuni dans son vestibule les portr
de tous les Médicis qui ont rassemblé, d
la galerie, cette foule de chefs-d'œuv
C'est un trait d'esprit et de justice tout
fois. Les Médicis semblent se tenir tous
semble dans ce vestibule, pour faire,
ensemble, aux étrangers les honneurs de
palais et des restes de leur puissance.

Je me suis plu à considérer ces huit
dicis, entre les mains desquels, pend
plusieurs siècles, au milieu des guerres
viles et étrangères, et des paix qui les sé

rèrent, l'autorité souveraine, qui régit aujourd'hui la Toscane, a crû insensiblement, a crû, depuis cette dernière influence de l'esprit, des vertus et des richesses, qui commencent la monarchie, jusqu'à la puissance énorme du nom de prince, de l'habitude et des cordons qui achèvent le despotisme.

On compte dans la galerie cinquante-huit statues antiques, quatre-vingt-neuf bustes antiques, et trois groupes, qui le sont également; une foule d'ailleurs de grands tableaux.

Je vous parlerai d'abord des statues.

La première qui m'a frappé, c'est un superbe cheval qui s'élance, impatient, du marbre; et qui, du pied, des narines, de la criniére et de l'œil, semble, se sentant enfin créé, demander la terre et dévorer l'étendue.

Approchons de ce Romain qui harangue; c'est César: tout son corps parle. C'est donc à cette bouche éloquente d'où sont sorties ant de chaînes.

Cet Apollon est admirable! Quelles belles rmes! Cette ligne qui le dessine en entier, mme elle coule, comme elle fuit, comme

[redacted]

elle revient, comme elle lie invisiblement tous les membres les uns aux autres ! Le souffle le plus doux et le plus pur de la vie enfle, soutient et anime tous ces beaux membres. Cette tête est bien inspirée ! Il y a de l'avenir dans ce regard !

Au commencement du printemps, dans un bocage, parmi les lilas et les roses, au bord d'un ruisseau qui murmure, au roucoulement des colombes, et au chant du rossignol, votre imagination aura beau rêver, elle ne rêvera jamais rien de si délicieux que cette Flore. Tous ces charmes viennent d'éclore à l'instant, comme les fleurs qu'elle tient à la main.

Quel est ce Dieu si charmant ? C'est Mercure. Comment donc était fait l'Amour ? Ce corps est vraiment divin : il n'a jamais ressenti les besoins du corps : il n'en a éprouvé que les plaisirs, quand ils ne sont encore que des plaisirs. Quelle harmonie dans ces formes ! quelle mélodie ! Oui, elles composent sous l'œil (qu'on me passe cette expression) un air charmant. Il y a une musique de la couleur et de la forme, comme il y a une musique du son.

A côté de ce Mercure, on voit un Bac-

chus. A côté de ce Mercure, ce Bacchus est encore beau : Michel-Ange a rapproché ce dieu de l'humanité. Une femme tendre préférera Mercure : une femme passionnée choisira Bacchus.

Mais voici un autre Bacchus qui surpasse encore le premier. Il est appuyé sur un Faune. Quelle délicatesse admirable dans ces membres et dans ces formes! Ce Bacchus échappe au regard : c'est, pour ainsi dire, tout ce qui reste d'un objet aimé, dans une imagination tendre, après quelque temps d'absence. « Quoi! c'est là le fameux Bacchus de Michel-Ange! me disait un amateur, où est donc l'ivresse qui doit caractériser Bacchus? son regard n'est point troublé, il ne chancelle également pas. — Est-ce que Bacchus, lui répondis-je, était un homme? »

Je ne peux m'arrêter à chacune de ces statues : elles ont toutes des beautés qui leur sont propres, et d'autres qui leur sont communes. Dans toutes, le nu est de la chair, les draperies sont des étoffes; dans toutes, on ôte ou l'on pose, de la pensée, les vêtemens qui les voilent; leurs vêtemens les plus épais ne sont que des voiles.

Cette ligne unique, avec laquelle la na-

[redacted]

ture dessine le corps humain, a pris ici, sous le ciseau et le génie des différens artistes, les formes les plus agréables, les mouvemens les plus souples, les ondulations les plus molles : cette ligne ne trace aucun angle; c'est par des contours qu'elle fuit, c'est par des contours qu'elle revient : jamais elle ne s'arrête, et jamais elle n'arrête l'œil; chaque forme est toujours le commencement d'une autre forme. C'est ainsi qu'écrivent Racine, Virgile et Fénélon. Les Grecs avaient-ils donc appris de l'art toutes les propriétés de cette ligne créatrice, étudié tout ce qu'elle pouvait produire pour le plus grand plaisir de l'œil; ou la Nature la leur avait-elle présentée elle-même sur les corps humains qu'elle faisait éclore sous son climat favori? En un mot, les artistes grecs n'ont-ils fait que traduire une nature plus heureuse, ou bien l'ont-ils inventée?

Je ne m'arrêterai point devant ce Laocoon, traduit par Bandinelli; l'original est à Rome.

Revenons à présent sur nos pas, et parcourons à la hâte cette collection de bustes des empereurs et des impératrices de Rome. Baissons les yeux, voilà l'Antinoüs; détour-

nons-les, voilà Néron; arrêtons-les, voilà Marc-Aurèle; laissons-les errer un moment au hasard, voilà cette foule d'empereurs d'un jour et de nom. Toutes ces têtes du despotisme que l'univers a vues successivement dans l'espace de trois cents ans, les voilà !

C'était par ces yeux, ces bouches, ces sourcils, ces fronts, que pendant tant de siècles le genre humain a tremblé! qu'au gré de leurs moindres mouvemens, d'un bout du monde à l'autre, coulaient le sang et les larmes!

Trajan, Titus, Marc-Aurèle, je souris à votre aspect, comme l'univers à votre nom.

LETTRE XXVIII.

A Florence.

Non, je n'oublierai point ce tableau.

Jésus est sur la croix: sa mère est aux pieds, et regarde, mais d'un air si indifférent, qu'il semble que ce n'est ni son fils, ni un homme crucifié qu'elle regarde. Indifférence

sublime! elle est dans le secret de cette m
Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'a
besques ? Pourquoi des ornemens si m
quins ? Pourquoi au plafond de la gale
de Florence, des ornemens ? — Ils sont
Michel-Ange. — Eh bien, ôtez-les de là
portez-les à Paris dans des boudoirs. Les a
besques de Michel-Ange me rappellent
pièces fugitives de Corneille.

Quoi! une collection de portraits à c
de la collection de ces beaux antiques !
tistes, la belle nature en repos, ou la nat
commune en mouvement! Tout le reste
peut intéresser et qu'un pays et qu'un sièc
le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souf
qu'on plaçât parmi tant de beaux tableau
cette Vénus qui *peigne* l'Amour ? Est-ce c
l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherc
dans la chevelure de l'Amour une feu
de rose tombée de sa couronne, lorsq
aura tendu son arc. Il faut repasser dev
ce charmant Mercure pour effacer c
Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

CETTE célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe ; qui a été couronnée, il y a quelques années au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait l'être le Tasse ; Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier ; mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre ; ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens : c'est comme nous, à nos jolies femmes et à nos opéras comiques.

De là ce luxe de mots, et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs dis-

cours, au lieu de ne mettre sur la
que le moins de mots qu'il est possi
se plaisent à l'en surcharger: aussi,
en dépouille la plupart des phrases
sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'impro
italien, dans une langue où chaque
peut être en vers, chaque mot peut ê
rime; dans une langue qui a tant
On n'exige pas d'ailleurs d'un improvi
qu'il pense, ni qu'il fasse penser. U
taine mesure de lieux communs, d
textes à des paroles, voilà tout ce q
attend.

On improvise souvent en chantant,
est d'un grand secours; pendant que
file les sons, les idées ont le temps d'a
d'ailleurs, le mouvement du chant les
L'âme et le corps se meuvent réciproqu
comme le cavalier et le cheval. Le m
bruit autour d'un clavecin et d'un cerv
fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconv
de la multitude des voyelles dont le
gage est remplie.

J'ai fait observer à un poète, qui v
beaucoup ce luxe, que les bons écr

italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer* en quelque sorte la phrase, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poète seul a tenu bon.

« Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerais une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerais aucune : j'aurais également besoin de l'une et de l'autre. »

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille qui n'avaient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument !

Avec quel art, en un mot, il épure et trava
le son!

LETTRE XXX.

A Florence.

Voila la quatrième fois que je viens d
voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il
deux heures que je la regarde, et je ne p
me lasser de la regarder. — Je voudrais p
voir la peindre, et je ne peux seulement
la décrire. — Elle échappera toujours au p
ceau, au ciseau et à la parole : il n'existe
cune langue au monde qui puisse moc
tant de charmes. — Vous voyez que c'e
la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume
main. Figurez-vous quelque chose de m
fois plus beau que tout ce que vous ave
mais vu de plus beau; de mille fois plus
chant que tout ce qui a pu vous touche
mille fois plus ravissant que tout ce qui
vous ravir : c'est la Vénus de Médicis. :
cette Vénus, en effet, tout est Vénus.

Tout ce que vous distinguez en elle est une grâce.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ?

Dans quel dédale de beauté l'œil se perd et s'égare ! il descend, ou plutôt il se glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ses doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur !

Vous dites : quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe, elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne v
donc pas sa pudeur?

Quelle pensée occupe Vénus? Elle ne p
point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclination de ce corp
plaît! avec quelle grâce se dérobe ce
timide sous le plus charmant genou? V
est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas

A force de contempler cette Vénus, je
quelquefois que c'est elle : j'éprouve j
sais quel embarras.

On a dit qu'il y a de la femme dans to
qu'on aime; on peut dire qu'il y a que
chose de la Vénus de Médicis dans tou
qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, d
famille infortunée des Stuart, de ce pré
dant, d'abord soutenu, ensuite aband
par la France, que Rome avait accueilli
que Rome a négligé; destinée commune à
les malheurs; (car la pitié, cette pas

pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgrâces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte.... et qui finit, à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis long-temps à Rome; il y avait une cour, une garde, mais on lui refusait le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appelé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père malheureux, et même un roi détrôné! Il a appelé sa fille, la duchesse.... S'il ne fallait que des cœurs pour remonter sur le trône de ses pères, elle y remonterait avant peu. Elle est la bonté même, mais cette bonté que la raison ne commande point, qui coule du cœur, qui a de la grâce, qui charme, qui se

fait adorer, qui suppose tant de vertus ; qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse! Pu son père oublier que le nom de *Stuart* fut nom de roi! Puissent, en voyant sa fille, t les hommes s'en ressouvenir!

La duchesse m'a montré les présens Louis XIV à Jacques II, à son arrivée France, lorsque le sort eut réduit ce r recevoir des présens, à la vérité de Louis X

Elle m'a montré la toilette d'or que la r trouva, le soir de son arrivée, dans son partement. Les temps sont bien changés, t-elle dit : elle n'en a pas dit davantage. Je trompe; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touch Quand ce vieillard se rappelle que son a régné, ses larmes alors ne sont pas seul la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'h neur, et le comte, un écuyer; c'est un l — Voilà toute leur cour, avec le res qu'inspirent aux cœurs bien nés le malhe la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser d mon âme cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*Hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout à la fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes, ils n'ont représenté que le présent : celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On

sublime! elle est dans le secret de cette mort. Ainsi pensait Michel-Ange.

Pourquoi ce plafond est-il chargé d'arabesques ? Pourquoi des ornemens si mesquins ? Pourquoi au plafond de la galerie de Florence, des ornemens ? — Ils sont de Michel-Ange. — Eh bien, ôtez-les de là, et portez-les à Paris dans des boudoirs. Les arabesques de Michel-Ange me rappellent les pièces fugitives de Corneille.

Quoi! une collection de portraits à côté de la collection de ces beaux antiques ! Artistes, la belle nature en repos, ou la nature commune en mouvement ! Tout le reste ne peut intéresser et qu'un pays et qu'un siècle : le reste meurt.

Mais comment le goût a-t-il pu souffrir qu'on plaçât parmi tant de beaux tableaux, cette Vénus qui *peigne* l'Amour ? Est-ce que l'Amour a besoin d'être peigné ? Cherchez dans la chevelure de l'Amour une feuille de rose tombée de sa couronne, lorsqu'il aura tendu son arc. Il faut repasser devant ce charmant Mercure pour effacer cette Vénus.

LETTRE XXIX.

A Florence.

Cette célèbre improvisatrice, qui a fait tant de bruit en Europe ; qui a été couronnée, il y a quelques années au Capitole, où l'avait été Pétrarque, où devait l'être le Tasse ; Corilla, la célèbre Corilla, je l'ai vue hier ; mais je suis arrivé trop tard.

Cette imagination volcanique est éteinte. Cependant elle lance encore, de temps en temps, des étincelles.

Elle m'a lu plusieurs de ses sonnets. Je n'ai pu en saisir toutes les beautés, ou plutôt j'y en ai vu trop peu, c'est-à-dire, trop peu d'idées, de sentimens et d'images.

Cette langue italienne les amuse et les trompe par sa douceur et sa mélodie. Charmés de la musique qu'elle fait entendre ; ils ne lui demandent ni pensées, ni sentimens : c'est comme nous, à nos jolies femmes et à nos opéras comiques.

De là ce luxe de mots, et cette misère d'idées qu'on remarque dans tous leurs dis-

cours, au lieu de ne mettre sur la pensée que le moins de mots qu'il est possible, ils se plaisent à l'en surcharger : aussi, quand on dépouille la plupart des phrases, il en sort à peine une idée.

Rien n'est plus facile que d'improviser en italien, dans une langue où chaque phrase peut être en vers, chaque mot peut être une rime; dans une langue qui a tant d'échos. On n'exige pas d'ailleurs d'un improvisateur, qu'il pense, ni qu'il fasse penser. Une certaine mesure de lieux communs, des prétextes à des paroles, voilà tout ce qu'on en attend.

On improvise souvent en chantant, ce qui est d'un grand secours; pendant que la voix file les sons, les idées ont le temps d'arriver; d'ailleurs, le mouvement du chant les excite. L'âme et le corps se meuvent réciproquement, comme le cavalier et le cheval. Le moindre bruit autour d'un clavecin et d'un cerveau les fait résonner.

Quelques Italiens sentent l'inconvénient de la multitude des voyelles dont leur langage est remplie.

J'ai fait observer à un poète, qui vantait beaucoup ce luxe, que les bons écrivains

italiens supprimaient la voyelle à la fin de beaucoup de mots, et multipliaient les consonnes ; et cela, pour faire des ombres, pour briser l'uniformité, pour *enrayer* en quelque sorte la phrase, que les voyelles précipitent.

Des Italiens qui étaient là, tous gens de lettres, en sont convenus. Le poète seul a tenu bon.

« Mais, me disait-il, si on vous donnait le choix d'écrire dans une langue composée de voyelles, ou dans une langue composée de consonnes, ne choisiriez-vous pas la première ? — C'est comme si vous me demandiez si, pour peindre, je préférerais une palette uniquement chargée de couleur de suie, à une palette chargée uniquement de couleur de rose. Je n'en préférerais aucune : j'aurais également besoin de l'une et de l'autre. »

Corilla a prié M. *Nardini*, le plus fameux musicien d'Italie, de nous charmer avec son violon. Ce violon est une voix, ou en a une. Il a touché des fibres de mon oreille qui n'avaient jamais frémi. Avec quelle ténuité Nardini divise l'air ! avec quelle adresse il exprime le son de toutes les cordes de son instrument !

Avec quel art, en un mot, il épure et travaille le son!

LETTRE XXX.

A Florence.

VOILA la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. — Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. — Je voudrais pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. — Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole : il n'existe aucune langue au monde qui puisse modele tant de charmes. — Vous voyez que c'est la Vénus de Médicis que je parle.

Je suis assis devant elle, la plume main. Figurez-vous quelque chose de fois plus beau que tout ce que vous av mais vu de plus beau ; de mille fois pl chant que tout ce qui a pu vous touc mille fois plus ravissant que tout ce vous ravir : c'est la Vénus de Médic cette Vénus, en effet, tout est Vénu

Tout ce que vous distinguez en elle est une grâce.

Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité.

Ne croyez pas que j'exagère; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête! Chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose?

Dans quel dédale de beauté l'œil se perd et s'égare! il descend, ou plutôt il se glisse de beauté en beauté, de grâce en grâce, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive, du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter : il n'ose reposer sur ses doigts, tant ces doigts sont délicats; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur!

Vous dites : quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis? Ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe, elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse, pure encore de tout désir, dont le cœur est si doucement animé, lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour.

Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne vo donc pas sa pudeur?

Quelle pensée occupe Vénus? Elle ne pe point : Vénus ne fait que sentir.

Que la molle inclination de ce corps plaît! avec quelle grâce se dérobe ce p timide sous le plus charmant genou? Vé est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas.

A force de contempler cette Vénus, je c quelquefois que c'est elle : j'éprouve je sais quel embarras.

On a dit qu'il y a de la femme dans tou qu'on aime; on peut dire qu'il y a quel chose de la Vénus de Médicis dans tout qui charme.

LETTRE XXXI.

A Florence.

Vous vous souvenez de Jacques II, d famille infortunée des Stuart, de ce prét dant, d'abord soutenu, ensuite abando par la France, que Rome avait accueilli, que Rome a négligé; destinée commune à t les malheurs; (car la pitié, cette pass

pourtant divine, n'est pas plus fidèle que toutes les autres) : eh bien, ce prétendant, c'est le vieillard accablé d'années, d'infirmités, de disgrâces, et surtout du nom de Stuart, qu'on appelle aujourd'hui le comte.... et qui finit, à Florence, dans toutes les afflictions d'une vieillesse pénible, la destinée d'un homme dont le sang a régné jadis, et qui n'a pu l'oublier.

Il mourra, le regard attaché sur cette couronne, qu'il n'a jamais pu placer que sur son cachet et dans les panneaux de sa voiture.

Ce vieillard était depuis long-temps à Rome; il y avait une cour, une garde, mais on lui refusait le nom de majesté. Un jour il quitte Rome pour venir à Florence, où il n'a ni garde, ni cour, et où on ne lui donne pas le nom de majesté : mais, en revanche, il a appelé auprès de lui toutes les vertus qui peuvent consoler un vieillard infirme, un père nalheureux, et même un roi détrôné! Il a ppelé sa fille, la duchesse.... S'il ne fallait ue des cœurs pour remonter sur le trône de s pères, elle y remonterait avant peu. Elle : la bonté même, mais cette bonté que la son ne commande point, qui coule du ır, qui a de la grâce, qui charme, qui se

fait adorer, qui suppose tant de vertus, et qui n'en paraît pas une.

Puisse la duchesse.... être heureuse! Puisse son père oublier que le nom de *Stuart* fut un nom de roi! Puissent, en voyant sa fille, tous les hommes s'en ressouvenir!

La duchesse m'a montré les présens de Louis XIV à Jacques II, à son arrivée en France, lorsque le sort eut réduit ce roi à recevoir des présens, à la vérité de Louis XIV.

Elle m'a montré la toilette d'or que la reine trouva, le soir de son arrivée, dans son appartement. Les temps sont bien changés, m'a-t-elle dit : elle n'en a pas dit davantage. Je me trompe; elle a souri.

Ses soins pour son père sont touchans. Quand ce vieillard se rappelle que son nom a régné, ses larmes alors ne sont pas seules; la duchesse pleure avec lui.

La duchesse a auprès d'elle une dame d'honneur, et le comte, un écuyer; c'est un lord. — Voilà toute leur cour, avec le respect qu'inspirent aux cœurs bien nés le malheur, la vieillesse et la vertu.

Je finirai ici ma lettre : je veux laisser dans mon âme cette douce tristesse.

LETTRE XXXII.

A Florence.

N'ENTREZ jamais dans le cabinet de l'*Hermaphrodite*, si vous ne voulez pas rougir de plaisir et de honte tout à la fois : je n'ose même pas dire qu'il est trop beau. Aimable pudeur, doublez votre voile, dans ce cabinet trop célèbre.

Que ceux qui veulent voir le Mercure de bronze, par Jean de Bologne, se hâtent : le voilà déjà qui s'envole. Quelle légèreté! L'artiste l'a ingénieusement suspendu sur un petit morceau de bronze qui imite, qui rend le souffle de Borée. Le dieu est vraiment en l'air ; cependant on ne craint rien pour lui : on sent qu'il monte.

Quelle suavité dans les formes! quelle finesse dans l'expression! Je ne puis quitter ce Mercure, que pour considérer Hercule enfant.

Loin, bien loin tous les autres artistes, ils n'ont représenté que le présent : celui qui a fait Hercule enfant, a représenté l'avenir. On

ressent dans cet Hercule, qui n'a pa...
..ns, Hercule qui en aura trente.

Je passe tous les tableaux de l'école fla-
mande, toutes ces statues, tous ces bronzes :
je laisse le peuple.

Quelle blessure profonde a causé la pro-
fonde douleur qui voile, sur ce buste, la
physionomie d'Alexandre! Tu as ravagé le
monde, Alexandre; mais le monde me paraît
vengé.

Voici Brutus : il n'est encore qu'ébauché. J...
lis au bas de son buste : « Si Michel-Ange n'...
« fait qu'ébaucher ce buste, c'est qu'il lui e...
« revenu tout à coup en mémoire le cri...
« que Brutus avait commis, et le ciseau...
« tombé de ses mains. » Quel est l'escl...
qui a fait une telle inscription? Léopold...
n'est pas à toi à laisser outrager Brutus...
tu n'as pas à le craindre.

...l dommage que ce buste ne soit...
...pendant déjà quell...
...ébauch...

Toute la famille de Niobé, au nombre de quatorze, est rassemblée dans une salle. Déjà un de ses fils a été percé d'un trait parti de la main d'Apollon : il est là, au milieu de la salle, étendu, nageant dans son sang, mort: le reste, éperdu, ou fuit, ou se cache, ou demeure : sur ce front est l'épouvante, sur celui-ci, la menace; sur cet autre, déjà la mort; et sur le visage de Niobé, toute l'âme d'une mère qui voit périr à la fois tous ses enfans. Qu'elle est belle et sublime cette douleur, cette mère! Elle tâche de cacher entre ses bras la plus jeune de ses filles; la plus jeune de ses filles est charmante! et on ne voit cependant que ses épaules. On dirait que l'artiste a employé tout son art à les faire belles afin d'attendrir Apollon.

C'est le grand-duc qui a rassemblé dans cette salle toutes ces statues. Peut-être aurait-on pu les réunir d'une manière plus pittoresque : elles ne devraient pas être rangées symétriquement en cercle; elles devraient être séparées, les unes sur le haut d'un rocher; d'autres, sur le penchant; les autres, au bas : il faudrait qu'on les vît fuir.

Jetons maintenant un regard sur quelques-uns des tableaux. Je ne trouve pas les tableaux

dignes des statues : la toile, dans cette ga-
lerie, est bien vaincue par le marbre.

Cependant, il faut rendre justice à ce Josep
les autres ne font que s'en aller; celui-ci fui
il triomphe, car il résiste. Le combat de de
affections intéressantes, sur un beau visag
est un spectacle touchant!

Il y a de véritables larmes dans les ye
de ce Saint-François : elles vont couler.

Ce Pilate, qui renvoie Jésus, est d'u
composition admirable. Il est sur son siè
(c'est un vieux juge) ; il se lave les mai
dans un bassin qu'on lui présente : tout en
lavant les mains, il lève tant soit peu les ye
et il s'en échappe obliquement un regard q
tombe à moitié sur Jésus, et qui dit : « C
« homme-là, je crois, n'est pas si coupab
« ma foi, qu'ils le fassent mourir; je m'en la
« les mains. »

Le peintre aurait peut-être voulu que
m'écriasse : « Cette Madeleine me touche
Alors il n'eût pas dû la faire jolie, mais bel
Cependant elle l'emporte sur toutes les aut
Madeleines. Que de componction, en ef
sur ce doux visage! que ces belles larmes
pénitentes! Elle est à moitié assise dans l
bre, contre un rocher, toute nue, voilée

quement de ses cheveux et de sa douleur : cette chevelure est divine ; elle coule sur tout son corps.

LETTRE XXXIII.

A Florence.

JE voudrais pouvoir décrire le cabinet d'histoire naturelle, que depuis dix ans le grand-duc s'occupe d'enrichir, et M. Fontana d'arranger.

Cinquante chambres sont déjà pleines des trésors de cette collection. On en remplira cinquante autres.

Il est impossible de rendre l'élégance des appartemens, l'ordre, la distribution ; non-seulement tout paraît, mais tout se montre, tout vous appelle.

Les armoires de ce cabinet représentent les cases de la mémoire de M. Fontana, remplies d'histoire naturelle.

Je ne pouvais me lasser de parcourir ces chambres, d'errer de règne en règne, de visiter tous ces différens empires de la nature, d'en examiner tous les trésors, de suivre la

distribuant le mouvement dans tous
ividus organisés, en donnant davan-
ceux-ci, en donnant un peu moins à
res : mouvement que tous ces individus
endent ensuite dans la proportion où ils
t reçu, plus vite ou plus lentement, sous
tes les formes possibles, en exécutant tous
jeux du brillant phénomène de la vie.
Mais ce qui a arrêté mes regards, c'e
'homme. Une cire savante, et peut-être pl
durable que l'airain, en offre, dans ce ca
net, une image complète. Vous voyez to
les pièces les plus secrètes de cette mac
si compliquée, d'abord isolées, éparses
suite rassemblées, réunies ; et toutes p
remplir dans le concert de l'économie
rale du corps humain, à leur tour e
place, la partie qui les concerne
prêtes à vivre.

Ces détails remplissent une do
chambres ; il n'y a, pour ainsi di
point de cette copie de l'homme
exigé le sacrifice d'un exemplai
l'original.

Ce type en cire a consommé m
Quel travail, quelle patience ! M
beau monument !

L'empereur en a été tellement satisfait, qu'il en a commandé un pareil. Il faut trois ans pour le faire. J'y ai vu travailler.

Je regrette bien de n'avoir pu étudier ce type universel de l'homme.

Quelques regards que j'ai jetés dans le système névrologique, y ont entretenu plusieurs secrets. La philosophie a eu tort de ne pas descendre plus avant dans l'homme physique; c'est là que l'homme moral est caché. L'homme intérieur n'est que la saillie de l'homme extérieur.

Que ne puis-je laisser reposer ma pensée sur un si beau sujet!

Je voudrais encore qu'elle pût s'arrêter sur ces échantillons de tous les métaux, sur leurs destinées différentes, sur la forme singulière du fer et de l'or.

Je voudrais étudier aussi ces êtres singuliers que l'on trouve dans l'ergot du blé, qui, réduits au dernier degré de dessiccation, offrant tous les signes apparens de la matière morte, sont organisés, vivent, ou plutôt sont aptes à recevoir la vie.

M. Fontana a proposé de faire, devant moi, cette expérience; il ne lui faut qu'une goutte d'eau, il se donne bien de garde de

la laisser tomber sur ces animaux-poussière : elle les briserait en tombant : il approche peu à peu la goutte d'eau au bout d'une aiguille, et peu à peu le petit animal se pénètre de fraîcheur ; tous les atômes qui le composent se rapprochent, se lient, font un tout ; déjà le mouvement existe ; il gagne, il s'avance, il circule et l'animal a la vie.

Les conséquences qui résultent de cette expérience sont de la dernière importance ; elles jettent un grand jour sur la vie et la mort de la matière.

M. Fontana n'ose point écrire sur ce sujet, il craint d'être excommunié. Tout le pouvoir du grand-duc ne le sauverait pas des suites de l'excommunication, qui a encore beaucoup de pouvoir, même en Toscane.

Ce n'est pourtant pas que le système de M. Fontana attaque quelque dogme de la religion : mais le mot seul *raison* fait peur à Rome.

Avant de sortir de ce beau cabinet d'histoire naturelle, je veux jeter un regard sur cette pierre singulière qui a été de l'eau. L'eau qui coule de cette fontaine dans un vase, au bout d'une heure est une pierre.

M. Fontana a ouvert des routes, ou nou-

velles, ou plus sûres, dans le labyrinthe de la nature. Malheureusement, ses grandes occupations, et surtout la proximité de Rome, l'empêchent d'écrire, le découragent quelquefois de penser.

M. Fontana a un esprit net, lumineux, méthodique; point d'*iris* dans les verres à travers lesquels il regarde et étudie la nature : il ne voit jamais que ce qui est.

M. Fontana ne jouit d'aucune considération à Florence, et surtout parmi les nobles. C'est, de la part de la noblesse, mépris pour les philosophes : elle n'est pas assez éclairée pour les haïr.

LETTRE XXXIV.

A Florence.

Quelle masse! quelle élévation, quelle circonférence! Est-ce une montagne de marbre qu'on a taillée? C'est la cathédrale.

On entre, et du premier regard, l'imagination touche au ciel; mais au second, elle tombe : car ces colonnes gothiques sont trop faibles pour la soutenir.

Les Goths croyaient que le grand était le beau, et que l'énorme était le grand.

Que nous avons d'écrits en prose et en vers dans le genre gothique !

La proportion ! Ce n'est pas la proportion seule qui fait le beau ; mais, sans elle, il n'y a point de beau.

On dit que la nature ne fait rien par *sauts* : l'art doit imiter la nature.

On a bien suivi cette règle dans *le Baptistère* ou *Eglise de Saint Jean*, qu'on a construite à vingt pas de la cathédrale. Chaque face est portée sur deux superbes colonnes ; l'édifice entier s'élève et s'appuie sur seize, ce qui forme au centre un espace immense, où, du milieu de la voûte, une seule ouverture verse une lumière religieuse et solennelle, qui se répand dans le temple.

Ce beau temple est fermé par des portes d'airain, sculptées avec un art admirable, telles que Michel-Ange disait qu'elles auraient dû ouvrir et fermer le ciel.

J'en demande pardon à Horace ; mais ses vers dureront moins que ces portes d'airain ; il sera impossible au temps de les dévorer ; plusieurs siècles déjà ont passé dessus, et n'y ont pas laissé la trace d'un jour.

LETTRE XXXV.

A Florence.

Il ne faut pas manquer de voir le *Poggio impériale*.

C'est une maison de plaisance où le grand-duc passe quelquefois une partie de l'été.

Elle n'est pas magnifique à l'extérieur ; les jardins n'en sont pas brillans ; mais elle est entourée de campagnes bien cultivées, véritables jardins d'un bon roi.

Quand le grand-duc est au *Poggio*, il n'a pas une sentinelle à sa porte : il a l'air d'être chez son peuple.

Tous les dimanches, le peuple de la ville et de la campagne y accourt ; il y vient boire, chanter, rire sous les yeux de son souverain : il n'y vient pas, comme ailleurs, oublier seulement ses maux, mais mieux goûter son bonheur.

Le grand-duc se promène souvent au milieu de son peuple. Il anime la joie en la partageant ; il ne dédaigne pas de goûter à ses

plaisirs, qui ne sont pas raffinés, mais vrais, et, en partie, son ouvrage.

Le grand-duc a imaginé un moyen, sûr et simple, pour qu'on n'ait pas à se plaindre des gens en place : on peut s'en plaindre. Il a fait faire dans les murs de ses palais, des ouvertures par où les plaintes les plus timides peuvent arriver jusqu'à lui. Ce sont des passages pratiqués pour la vérité.

Le grand-duc ne règne ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les ministres, mais pour son peuple ; il est vraiment souverain.

LETTRE XXXVI.

A Florence.

J'ai été voir la bibliothèque impériale.

Elle n'est composée que de manuscrits. Rien de plus chimérique que le cas qu'on en fait ; car ils sont imprimés.

Qu'importe, en effet, que ce manuscrit ait mille ans, s'il est devenu inutile ? Le grand-duc juge ainsi la noblesse.

Le respect pour l'antiquité, soit des monumens, soit des usages, soit des opinions,

soit des hommes, en un mot, pour l'antiquité, est une maladie de l'esprit humain.

On m'a montré avec beaucoup d'appareil un manuscrit du code de Justinien, qu'on prétend, non pas le premier, mais le plus ancien. Pour savoir à quoi m'en tenir sur cette prétention, il ne m'aurait fallu lire que deux petites dissertations à l'italienne, en un gros volume *in*-folio : j'étais malheureusement un peu pressé.

Le bâtiment de la bibliothèque est très-beau. Il était digne des manuscrits, quand ils n'étaient pas imprimés. Michel-Ange, qui en est l'architecte, est mort avant de le finir. Il ne sera jamais fini. Qui oserait achever un monument commencé par Michel-Ange, ou un poëme commencé par Virgile.

Florence est le berceau de Michel-Ange. Il y a passé une partie de sa vie. La main patriotique de Michel-Ange a touché la moitié de ces palais, de ces temples, de ces monumens : elle est imprimée partout. Celle du temps n'a pu l'effacer.

J'ai été frappé d'un respect presque religieux, en entrant dans la maison de ce grand homme; j'allais dire dans son sanctuaire : les plus fameux peintres se sont plu à la consa-

crer des plus belles actions de sa vie ; car il mérita ses talens. Malheureusement pour leurs tableaux, le souvenir de ceux de Michel-Ange en est tout prêt.

LETTRE XXXVII.

A Florence.

Le palais de Corsini est d'une grande magnificence.

Il est très-riche en tableaux. En voici trois :

Le premier c'est la *Poésie*. Elle est couronnée de lauriers : on dirait que c'est celle de Virgile, tant elle est noble, simple, belle, tant elle ressemble à Didon. Elle est née du cœur tendre, de l'imagination délicate et du patient pinceau du Dolcé.

A côté de ce tableau, on voit un saint Sébastien : il est aussi du Dolcé. On court pour arracher les flèches.

Le troisième est d'un genre et d'un pinceau bien différent : il est de l'Albane. Vous croyez déjà voir les Amours et les Grâces ; vous ne

vous trompez point. Les Amours et les Grâces ne quittaient jamais l'Albane.

Il a conduit vers le soir les Amours dans un vallon, sur le bord d'un ruisseau, parmi les gazons et les fleurs; ils rient, ils chantent, ils dansent à l'envi, au son de la flûte: c'est le vieux Silène qui leur joue de la flûte: un des Amours est resté couché sur le gazon, et regarde: les autres lui font signe de venir: il ne veut pas.

Cette scène n'est-elle pas charmante? Les Amours sont jolis comme les Amours. Le vieux Silène contraste à merveille. Comme il est grave.

J'ai passé une heure avec les Amours et Silène dans cette prairie.

LETTRE XXXVIII.

A Florence.

Comment expliquer ce phénomène politique? En Toscane, de la noblesse, point de troupes, et un despote.

Le peuple, en Toscane, est heureux.

Les souverains ont un moyen sûr de sou-

mettre l'aristocratie dans leurs États; d'armer contre elle le peuple, de faire qu'il soit heureux.

Vainement les grands frémissent quand le peuple ne gémit pas : vainement les grands remuent, quand le peuple reste tranquille. Les princes veulent être absolus, les nobles veulent être indépendans, le peuple veut être heureux.

Il n'y a que la misère ou le fanatisme qui puissent soulever le peuple. Le bonheur du peuple de Rome explique les jours de Néron.

Mais comment le grand-duc a-t-il rendu ses sujets heureux? avec du pain, des spectacles et de la justice; en établissant des manufactures, où le peuple emploie le temps des théâtres où il l'oublie; des hôpitaux où il trouve la santé; des tribunaux qui paraissent justes.

Armé du bonheur public, le grand-duc a attaqué tous les priviléges de la noblesse; il les a vaincus. Il a détruit les dernières racines de la démocratie, en supprimant les confréries; les dernières racines de l'aristocratie, en laissant mourir l'ordre des sénateurs.

Il n'y a plus qu'une classe de sujets en Toscane; et un seul maître.

Le grand-duc est contraint de bien gouverner : il ne peut pas faire une seule faute; car ayant réuni en sa main tout le pouvoir politique, la république est toute prête : il ne manque plus au peuple de Toscane, pour être libre, qu'un tyran; il a déjà un despote.

Il est de la nature de la force politique, de tendre, alternativement, à se réunir sur la tête d'un seul, et à se diviser dans les mains de plusieurs. L'histoire entière n'est que ce phénomène.

Cependant le grand-duc ne se borne pas à opposer à l'aristocratie le bonheur du peuple; il la surveille.

Il voit passer, pour ainsi dire, une pensée mécontente au fond de l'âme, et l'arrête tout court par un seul mot. On lui reproche d'avoir des espions; il répond : « Je n'ai pas de troupes. »

Au reste, la noblesse, en Toscane, n'est pas remuante. L'oisiveté des nobles, principe de toute inquiétude séditieuse, y est occupée par l'opéra, la dévotion et le sygisbéisme.

Cependant, s'ils ont perdu toutes leurs es-

pérances, ils ont pu conserver quelque souvenir : il reste, parmi eux, des noms qui ont régné, ou qui ont été libres, ou qui ont conspiré jadis. Ces noms-là sont toujours à craindre. Comment enflammait-on Brutus ? On l'appelait par son nom : « Brutus, tu dors. »

LETTRE XXXIX.

A Florence.

Je viens de voir un tableau du Corrège. Il passe tous les tableaux du Corrège. Il est vrai que c'est le portrait de son maître, de l'Amour.

C'est l'Amour, non plus avec son enfance et son innocence, mais avec sa jeunesse et ses grâces. Il ne touche pas, mais il charme. Il n'a pas, je crois, seize ans : vous vous doutez bien qu'il en a plus de quatorze.

Le dos tourné (il est nu, et c'est l'Amour), le pied appuyé sur un tas de livres, qui ne sont sûrement pas des poètes, il tend un arc et regarde ; cependant entre ses jambes sont deux petits enfans, ce sont les siens : ils s'em-

brassent; l'un d'eux rit, l'autre pleure, l'Amour sourit. Allégorie délicieuse!

Quelle heureuse idée, tendre Corrège, t'est venue au bout de ton pinceau! Car, « c'est « au bout de ton pinceau, disais-tu, que tes « idées venaient. » Ton pinceau prenait, pour ainsi dire, du sentiment dans ton cœur, comme il prenait de la couleur dans la nature.

Adieu, charmant Amour, fils de Vénus et du Corrège.

LETTRE XL.

A Florence.

Je sors du palais Pitti. C'est la demeure du grand-duc.

Quelle masse! quelle élévation! quelle étendue de bâtimens! Cependant cette élévation, cette étendue et cette masse ne peuvent intéresser qu'un regard: le regard glisse sur cette prodigieuse surface, sans rencontrer un seul ornement, sans trouver un seul point d'appui: le palais entier ne paraît qu'une pierre.

Sans doute il faut que, dans tout o
vrage des arts, l'idée principale brille; m
il faut du moins que les idées accessoires p
raissent.

Quoi qu'il en soit, l'imagination, erra
dans l'immensité du palais Pitti, se se
partout dans l'habitation des rois.

On y voit tant de tableaux qu'on y a
qu'un seul tableau. Il faudrait un mois po
les démêler et les apprendre : on les parco
en une heure.

Quelle terrible et sublime composition q
la mort du riche et celle du pauvre, rep
sentées à côté l'une de l'autre, dans le sal
des quatre fins de l'homme!

Au milieu d'un appartement superbe,
un lit éclatant d'or, entouré de prêtres c
prient, de médecins qui méditent, de ser
teurs qui s'empressent, d'enfans qui sangl
tent, d'une femme qui se désespère, par
le trouble, la consternation et les larm
un homme exhale, sur la soie et la pourp
le dernier soupir de la vie; c'est là le rich
tandis que, dans le coin d'une masure, da
l'ombre, sur un grabat, sur la paille, so
des haillons mêlés avec la paille, quelq
chose de livide, de sanglant, d'inform

pend jusqu'à terre en lambeaux, à moitié rongé par des chiens qui l'abandonnent et s'enfuient : c'est là le pauvre.

Quelle distance la société a jetée entre le pauvre et le riche! et si le pauvre a l'audace de vouloir la franchir, de vouloir se rapprocher du riche, toute la foule des lois est là, qui le repousse dans la misère, ou le précipite à la mort.

La mort seule est juste envers le riche et le pauvre : elle les confond sous sa faux : la mort ne connaît qu'une espèce humaine.

Je réfléchissais sur la société, sur ce qu'on appelle la justice, qui n'est plus aujourd'hui, en grande partie, qu'une injustice consacrée : mon imagination avait passé en revue tous les maux de la civilisation ! elle entrait dans les forêts du Canada, pour interroger, sur le bonheur, la vie sauvage : dans ce moment, je me suis trouvé dans les beaux jardins du palais Pitti, au milieu des premières fleurs du printemps, des premières haleines du zéphir, sur des gazons qui naissaient, à l'heure où la voix du rossignol, plus tendre et plus amoureuse, exhale ses derniers accens. Le beau soir! Il semblait que le jour quittait à regret la nature! Je ne puis vous

exprimer avec quel plaisir j'abandonnai mon âme, obsédée par tant d'images funestes, à tous les charmes de la saison et du lieu. Je me mis à respirer le printemps, la nature et la vie : la vie que je voyais éclore partout avec l'amour, à toutes les branches des arbres, à toutes les feuilles des arbustes, à toutes les herbes des gazons, dans tous les accens des oiseaux. Oh ! que les beautés de la nature sont supérieures aux beautés de l'art !

LETTRE XLI.

A Florence.

Il y avait, il y a quelques années, quatre académies à Florence. Elles ne faisaient rien : c'était quatre académies.

Le grand-duc les a réunies en une seule, sous le nom d'Académie florentine; mais il a eu beau créer deux cents places, il aurait fallu créer, en même temps, deux cents talens.

La constitution de l'académie n'est pas propre à les faire naître, encore moins à les

›duire; elle est en effet monarchique:
n président perpétuel nommé par le
leux secrétaires nommés par le prince,
nseurs nommés par le prince. Il n'y a
lémocratie qui puisse convenir à une
e, parce que la liberté seule peut être
e aux talens.
ci a deux séances par semaine: elles
bliques. Les membres ouvrent tour à
séance par un discours à leur choix.
taire invite ensuite, à lire, les autres
iciens et même les étrangers.
ssisté à une de ces séances: elle com-
›ar un recueil de lieux communs sur
t les ouvrages de Galilée. Il fut psal-
l'un bout à l'autre.
psalmodie des Italiens est bien odieuse.
monotonie insupportable! Ces débris
ngue, chantés dans la langue parlée,
effet malheureux. Les Italiens et les
ıs de leur langage ignorent, sans
que c'est à l'âme seule, suivant les
ns qu'elle veut exprimer, à moduler
le, à la noter. Toutes ces inflexions
lles repoussent celles de la nature,
ıent surtout de les reconnaître; elles
r laissent aucune place; la parole,

alors, ne naît que sur les lèvres, et ne part plus que de là.

Après les lieux communs sur Galilée, un petit jeune homme profita de l'invitation du secrétaire, pour psalmodier un sonnet sur l'âme.

C'était un juif : voilà la seule chose de remarquable dans son sonnet.

Ensuite une improvisatrice se leva, et chanta des vers sur la mort d'une de ses amies. On riait.

La séance fut terminée par le comte de ***, qui, très-modestement, lut une idylle qu'il avait fait imprimer. Il n'eut pas tant de torts, car l'idylle parut nouvelle.

Il ne se borna pas à lire son idylle, il la joua. Que de mines pour une bergère!

Les académiciens n'ont aucune place marquée dans l'assemblée, excepté le président, les secrétaires et les censeurs, ce qui fait peut-être qu'ils n'en ont pas non plus dans les lettres.

Tout ce qui pense, dans cette académie, a honte et gémit.

Le grand-duc voudrait qu'elle continuât le dictionnaire de la langue italienne, commencé par l'académie de la Crusca. Elle s'y

refuse; elle a raison : il est téméraire de chercher à fixer une langue, quand elle n'est pas encore formée, peut-être même quand elle est formée.

La formation d'une langue est l'œuvre des grands écrivains; l'Italie en compte trop peu : plus de la moitié de l'esprit et du cœur humain n'a pas encore passé sous la plume des Italiens, et par conséquent dans leur langue.

C'est un dictum vide de sens, que celui qui fixe à Sienne la patrie du bon langage italien.

Cette langue n'a point encore de patrie, de domicile; elle est errante : elle mendie encore de tous les côtés, surtout en France.

Les divers langages des grands écrivains sont autant de domaines différens, que la langue générale réunit à sa couronne, et qui composent son empire.

Il existe, en Italie, une langue de l'Arioste, une langue du Tasse, une langue de Boccace, une langue de Machiavel; mais il n'existe pas encore en Italie de langue italienne.

Le comte Alfiéri, dans des tragédies admirables, où respire souvent le génie de Sophocle, a tenté récemment de ressusciter le

langage italien du siècle de Léon X; mais cette tentative n'a réussi ni à Naples, ni a Rome. On ne peut plus souffrir, dans ces deux villes, que de l'italien *franeisé*, c'est-à-dire, dégénéré.

Les Italiens conviennent qu'en général ils ne savent pas faire un livre, qu'on ne sait en faire qu'en France. Aussi ne lisent-ils, par choix, que nos écrits; mais la moitié de nos écrits leur échappe : tout ce qui est grâce, tout ce qui est finesse, tout ce qui est délicat, en un mot, tout ce qui échappe.

LETTRE XLII.

A Florence.

J'AI été voir l'académie des arts, que le grand-duc a remise en vigueur.

J'ai visité la salle du dessin, celle du nu, celle des plâtres, colle du burin, celle du pinceau.

La salle des plâtres est immense : sur deux lignes parallèles, sont rangés tous les plâtres des plus belles statues que possède aujourd'hui l'Italie.

C'est au milieu des plus belles formes humaines, écloses dans les plus heureux climats, choisies par le goût le plus pur, exprimées par le ciseau du génie, qu'on voit incessamment errantes les imaginations de cent jeunes artistes, qui essaient, à l'envi, ou de les comprendre, ou de les sentir, ou de les imiter.

Le grand-duc leur fournit tout, excepté le génie que la nature seule peut fournir.

J'ai été indigné, dans l'école de la peinture.

En Italie, à Florence, le maître faisait copier un de ses tableaux!

On recommence à Florence, comme dans le reste de l'Italie, tous les beaux-arts : on y fait des ébauches devant des chefs-d'œuvres.

C'est un peu la faute du grand-duc : le grand-duc appelle les arts, et il a banni le luxe.

Il veut de l'architecture et plus de palais ; des mœurs et des statues!

Les arts ne produisent, comme la nature, qu'autant qu'on consomme leurs productions.

Léopold, on ne peut réunir Athènes et Sparte : on ne peut être Lycurgue et Périclès tout à la fois.

LETTRE XLIII.

A Florence.

Le palais *Richardi* mérite d'être vu : il fut la demeure du premier Médicis.

C'est dans ce palais que mourut la liberté de Florence, et que les beaux arts naquirent. Ce tombeau de la liberté est le berceau des beaux arts.

La galerie du palais Richardi est admirable.

Le pinceau de Jordano, aussi fécond et brillant que celui d'Ovide, conseillé par les plus belles imaginations de son siècle, par des philosophes et des poètes, en a peint et peuplé la voûte. Il en a fait un poëme : le sujet, c'est le destin de l'homme.

On voit d'abord la naissance de l'homme. Le Destin, le Temps, les Parques et la Nature sont dans l'attente ; le Destin fait signe au Temps, le Temps fait signe aux Parques ; à l'instant leur fuseau tourne, et, dans les bras de la Nature, on aperçoit un enfant ; Prométhée s'approche de cet enfant, et se-

coue sur lui son flambeau : cette étincelle est la vie. Déjà l'enfant rampe aux pieds de la Nature ; il se lève, il marche, il veut la quitter. En vain la Nature tâche de le retenir ; en vain elle pleure : il est bien loin : bientôt il s'est égaré. Après que ce jeune homme a erré quelque temps, deux chemins s'ouvrent devant lui : l'un est hérissé de cailloux et d'épines, il est partout escarpé : l'autre, au contraire, est uni, il est tapissé de fleurs. Au bord de chacun de ces deux chemins, on aperçoit une troupe d'hommes et de femmes. Les hommes et les femmes de la première troupe ont un air doux, mais grave : point de fard, nul ornement, nulle parure, seulement quelques feuilles de laurier dans leurs cheveux. Cette troupe est restée au bord du chemin : c'est là que, sans chercher à séduire le voyageur, elle lui parle, et lui dit simplement : « Jeune homme, voici le chemin du bonheur. » Ce sont les talens et les vertus. — La troupe qui borde le chemin uni, beaucoup plus nombreuse que l'autre, offre les figures les plus piquantes ; leur contenance est animée ; elles rient, elles chantent, elles folâtrent. Quel luxe dans leurs vêtemens ! Elles ont des fleurs dans leurs che-

veux, des fleurs sur leurs fronts, des fleurs encore à la main. A la manière dont elles sourient, vous les prendriez pour les Amours et les Grâces; cependant, en les regardant par derrière, un léger ruban qui serre leurs têtes, décèle que ces charmans visages ne sont que des masques, et quelques ouvertures dans ces masques laissent entrevoir des figures hideuses. Cette troupe s'est empressée au-devant du voyageur : elle lui sourit, le caresse, le prend par la main : « Charmant voyageur, lui dit-elle, voici le chemin du plaisir : suivez-nous donc. » Il les suit.... l'infortuné suit les vices!

Ingénieuse allégorie! Jamais la vérité n'a mis sur son visage de voile ni plus brillant ni plus diaphane.

Que n'ai-je le pinceau de Jordano! Que n'ai-je le talent qu'avait ce peintre, d'imprimer, en un moment, son imagination sur la toile!

LETTRE XLIV.

A Rome.

Que la route de Florence à Rome est différente de celle de Livourne à Florence!

Après qu'on a quitté Livourne, d'où autrefois la Toscane embrassait, avec les bras du commerce, tout l'univers, vous suivez un chemin magnifique, à travers des champs, des bois, des vallons, et vous arrivez à Pise, où l'Arno vous attendait.

On coupe ensuite, avec l'Arno, une vaste plaine parmi les cultures les plus riches, sous une température modérée, qui ne connaît ni les rigueurs de l'hiver, ni les ardeurs de l'été.

J'étais ravi de rencontrer, à chaque pas, dans des champs émaillés de fleurs, des femmes belles de santé, de bonheur et d'innocence. Répandues ainsi dans les champs, elles semblaient plutôt y célébrer des jeux et des fêtes, que s'occuper des travaux rustiques : elles me rappelaient ces nymphes

charmantes dont la fable et les poëtes avaient peuplé les campagnes.

Mais laissons dans leurs belles campagnes ces belles femmes, que tous les peintres devraient venir chercher, et que tous les voyageurs doivent fuir. Entrons avec l'Arno dans Florence.

Quelle situation que celle de Florence! La plaine, au milieu de laquelle elle est assise, est couverte d'arbres de toute espèce, et surtout d'arbres fruitiers. Dans le printemps, Florence est au milieu d'un bouquet de fleurs, et mérite de porter son nom.

Mais à mesure qu'on s'en éloigne, le terrain devient inégal, la culture monotone, la terre stérile, les hommes rares, les femmes laides, les troupeaux maigres : toute la nature enfin dégénère.

En avançant dans la Toscane, j'ai trouvé *Sienne*, qui n'a rien de remarquable que le groupe des trois Grâces, placé au milieu de la sacristie de la cathédrale, entre un Christ qui meurt, et un Christ qui ressuscite.

C'est à leurs pieds que le prêtre se prépare à la messe : elles sont toutes nues.

En sortant de Sienne, la terre est toute bouleversée. Plus de culture, plus de troupeaux, plus d'habitations, plus d'hommes. Là semblent finir la nature et Léopold.

Parvenu, après trois heures de marche de monts en monts, de rochers en rochers, au sommet escarpé de *Redico-Fani*, je trouvai le chaos, le désert, le silence : il était nuit; mais le lendemain, en descendant à *Ronciglione*, je trouvai l'aurore, le chant du rossignol, la première branche d'aube-épine, des vallons couverts de verdure, le célèbre lac de Trasimène et *Viterbe* tout en fleurs : tout-à-coup, par un contraste nouveau, comme si on traversait les lieux habités par Armide, sous le plus beau ciel, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne végète; et dans le lointain, on voit Rome : le moment d'après, on ne voit plus rien.

Dans ces chemins où jadis, de tous les coins de l'univers, les rois et les nations accouraient, où roulaient les chars de triomphe, qu'inondaient les armées romaines, où le voyageur rencontrait César, Cicéron, Auguste, je ne rencontrai que des pélerins et des mendians.

Enfin, à force de percer le désert, la soli-

tude et le silence, je me trouve au milieu de quelques maisons : je ne pus m'empêcher de verser quelques larmes : j'étais dans Rome.

Quoi! c'est là Rome! quoi! Rome, qu'on pressentait autrefois des extrémités de l'Asie ; c'est aujourd'hui le désert, c'est le tombeau de Néron qui l'annonce!

Non, cette ville, ce n'est pas Rome ; c'est son cadavre : cette campagne, où elle gît, est son tombeau, et cette populace, qui fourmille au milieu d'elle, des vers qui la dévorent.

LETTRE XLV.

À Rome.

Je suis arrivé hier au soir fort tard.

Je n'ai pu fermer l'œil de la nuit. Toute la nuit, cette idée allait dans mon âme : « Tu es à Rome. » Les siècles, les empereurs, les nations, tout ce que ce vaste mot de Rome contient de grand, d'imposant, d'intéressant, d'effrayant en sortait successivement, ou à la fois, et environnait mon âme.

Il me tardait que les premiers rayons du

nontrassent à mes yeux cette ancienne
ıle de l'univers.
ßn je vois Rome,
vois ce théâtre où la nature humaine a
ıut ce qu'elle pourra être, a fait tout ce
e pourra faire, a déployé toutes les
s, a étalé tous les vices, a enfanté les
les plus sublimes et les monstres les
exécrables, s'est élevée jusqu'à Brutus,
cendu jusqu'à Néron, est remontée jus-
Marc-Aurèle.
; air que je respire à présent, c'est cet
ue Cicéron a frappé de tant de mots
ıens; les Césars de tant de mots puis-
et terribles; les papes de tant de mots
antés.
cette terre a donc coulé tant de sang! Dans
ıurs ont donc coulé tant de larmes! Ho-
et Virgile ont récité ici leurs beaux vers,
lons. Mais, où aller? Je suis au milieu de
e, comme au milieu de l'Océan : trois
es, comme trois parties du monde, se
ntent en même temps à mes regards : la
e d'Auguste, la Rome de Léon X, et la
e du pape actuel.
quelle visiterai-je d'abord? Elles m'ap-
nt toutes à la fois. Où est le Capitole?

Où est le musée de Clément XIV? Qu'on me mène à l'arc de Titus. Que l'on m'arrête au Panthéon. Montrez-moi Sainte-Marie-Majeure. Je veux voir le tableau de la transfiguration de Raphaël. Je ne vois pas l'Apollon du Belvédère ! Comment choisir à Rome ? Peut-on y arrêter ses regards.

Il faut que je commence par errer de côté et d'autre, pour user cette première impatience de voir, qui m'empêcherait toujours de regarder.

Je suis donc à Rome! Je suis donc dans cette ville que tout l'univers regarde!

Il n'y a point ici une pierre qui ne recèle une connaissance précieuse, qui ne puisse servir à bâtir l'histoire de Rome et des arts : sachez les interroger, car elles parlent.

LETTRE XLVI.

A Rome.

J'AI consacré la soirée d'hier à chercher dans Rome moderne les débris les plus intéressans de Rome antique : ceux que la faux du temps, ou la hache de la barbarie, ou le

flambeau du fanatisme ont ménagé; car ils n'en ont respecté aucun.

Qu'il reste peu de parties intactes de cette cité prodigieuse!

Le Panthéon et le Colysée en sont les deux principaux restes, mutilés toutefois, et dégradés, mais, dans cet état même, conservant quelque chose de si vivant et de si romain, que la renommée de Rome n'étonne plus, et que Rome étonne encore.

J'ai dirigé d'abord mes pas vers le Panthéon, consacré par Agrippa à tous les dieux, et depuis, par je ne sais plus quel pape, à tous les saints.

C'est cette dédicace qui a préservé le Panthéon du sac général, que la plupart des autres temples ont subi.

Il a été dépouillé de tout ce qui le faisait riche; mais on lui a laissé tout ce qui le faisait grand : il a perdu ses marbres, son porphyre, son albâtre, ses bronzes; mais il a gardé sa voûte, son péristile et ses colonnes.

Quel magnifique péristile! votre regard est d'abord arrêté par huit colonnes corinthiennes, sur lesquelles repose le fronton de ce monument immortel.

Ces colonnes sont belles de l'harmonie des

proportions les plus parfaites, du travail le plus exquis, et de la durée de vingt siècles, dont elles sont revêtues et ornées.

L'œil ne peut se lasser de monter avec elles dans les airs, et d'en descendre avec elles.

Elles offrent je ne sais quoi d'animé qui fait illusion : une taille élégante, une stature noble, une tête majestueuse, autour de laquelle l'acanthe s'est plu à déployer en couronne ses feuilles si superbes et si souples tout à la fois ; et cette couronne, comme celle des rois, sert tout ensemble à parer la tête auguste où elle brille, et à déguiser le fardeau immense qui pèse sur elle.

Que l'architecture, quand elle crée de pareils monumens, mérite bien une place parmi les beaux arts !

C'est comme un harmonieux concert que l'architecture donne à l'œil.

La pureté des formes est pour l'œil, ce que la pureté des sons est pour l'oreille.

Quelle idée simple et grande tout à la fois, que ce fronton et ces huit colonnes ! On la saisit et on la retient comme un beau vers de Corneille.

Ce n'était point par le fracas d'une multitude d'impressions différentes et isolées que

les Grecs cherchaient à intéresser, à émouvoir, à satisfaire la sensibilité : ils n'en employaient qu'une seule ; mais ils la choisissaient grande : ils la répétaient plusieurs fois, et la modifiaient beaucoup ; ils la modifiaient par toutes les nuances fugitives de gradation et de dégradation insensibles, dont elle était susceptible.

Par-là ils satisfaisaient deux caprices singuliers de la sensibilité, qui, paresseuse et avide tout à la fois, veut tout à la fois garder la même sensation, et recevoir une autre émotion.

On retrouve chez les Grecs, dans leur architecture, dans leur soulpture, dans leur peinture, dans leur éloquence, dans leur poésie, et même dans l'habillement et la parure de leurs femmes, ce système de beau idéal réalisé constamment.

Il n'existe en effet qu'une espèce de beau idéal, non plus qu'une poétique et qu'une logique pour composer ce beau, soit avec des sons, soit avec des couleurs, soit avec les formes, soit enfin avec ces combinaisons, i compliquées et si étonnantes de formes, de ouleurs et de sons, qu'on appelle des sentiens et des idées.

Les Grecs furent heureux d'avoir rencontré dès le principe ce beau idéal, cette poétique et cette logique de tous les beaux arts : ils n'ont presque fait que des chefs-d'œuvres.

Les modernes n'ont pas eu cet avantage; aussi presque toutes les fois qu'ils ont quitté, dans les beaux arts, les traces des Grecs, n'ont-ils jamais fait trois pas de suite sans tomber ou sans s'égarer.

C'est ce qui est arrivé aux Bernin et aux Borromini, qui, à côté des monumens du meilleur goût, en ont élevé d'autres d'un goût si dépravé et si ridicule.

Au reste, comparez, avec les artistes grecs, la plupart des artistes modernes.

Les artistes grecs étaient tous plus ou moins initiés dans la philosophie, la poésie et l'éloquence : c'était le génie qui leur mettait à la main le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, et non pas la nécessité.

Ils choisissaient, parmi ces différens instrumens, celui qui allait le mieux à leur génie et à leur talent. Souvent ils les employaient tour à tour. Les beaux arts n'étaient pour eux que les différens dialectes d'une même langue, de la langue sacrée du beau. Ils savaient exprimer le beau, même avec du bronze,

comme Gessner et Haller l'ont su faire avec l'allemand.

Je jette ici pêle-mêle toutes les idées que m'a suggérées hier la méditation du Panthéon.

En considérant avec quelle économie et quelle sagesse ce monument est orné, j'ai vu que les Grecs pensaient, et avec raison, que les ornemens même ne sont pas dispensés d'être utiles; qu'on ne doit décorer que la surface et les extrémités des parties nécessaires; que le fond, en un mot, de tout ornement, doit être de l'utilité.

C'est, au reste, la source d'un plaisir très-piquant; on est étonné qu'une chose si nécessaire soit en même temps si agréable.

Je ne peux me lasser de contempler, dans mon imagination, ce beau péristile. Toutes ces pierres étaient en bloc dans des carrières: on les coupe, on les tire, on les jette-là, on les taille, et je les foule en passant; mais le génie vient, il prend ces pierres, il les place, il les dispose; les voilà enfin dans les airs: et mon œil alors, ainsi que mon âme, s'arrêtent devant elles, saisis d'une émotion, d'un respect, d'un plaisir qui les étonne et les charme.

C'est ainsi que fait la musique, de tous les sons et de tous les accens isolés de la voix humaine, pour en composer ces airs admirables, que le cœur chante avec la voix, et chante encore après elle. Je ne regrette point les marbres qui revêtissaient autrefois le Panthéon.

Cette sombre couleur du temps, dont aujourd'hui il est teint, vaut bien l'éclatante couleur du marbre dont il brillait autrefois.

Il faut pardonner au temps, qui enlève insensiblement à ces colonnes quelque chose de leur surface : il met des années à la place. C'est une grande magnificence que la durée!

Mais il ne faut point pardonner au Bernin, qui a placé ces deux clochers entre le péristile et la rotonde.

La porte de la rotonde est bien la porte d'un temple! C'est bien celle du Panthéon. C'est bien la porte par laquelle devaient s'écouler sans cesse les flots des nations, que toutes les superstitions de l'univers continuellement poussaient là.

A mesure que j'avance vers le temple, mon imagination pressent de plus en plus tous les dieux. Mais j'entre.... Les dieux n'y sont plus.... Le Panthéon est désert,

C'est ici que la cause universelle était représentée toute entière dans la collection de ses différentes influences, allégorisées, personnifiées, et nommées dieux.

Le voile allégorique qui les couvrait était si fin ; le temps et l'habitude l'avaient tellement appliqué sur le corps, que l'œil humain, à la longue, ne peut le distinguer de ces corps.

Ces influences d'une seule cause ont été bientôt des êtres réels : puis ces êtres, des dieux ; puis ces dieux, des hommes ; puis ces hommes, des monstres ; enfin, au grand jour de la philosophie, ces monstres ont été des fantômes.

Quel changement dans ce lieu ! Où l'on adorait Vénus, on adore aujourd'hui la Vierge ; un Dieu sur une croix a pris la place d'un dieu la foudre à la main.

Le dessin du Panthéon est simple et grand. Sa forme circulaire est heureuse. Une vaste coupole voûte majestueusement son enceinte. Mais pourquoi tous ces pompons d'or et de marbre ? On ne sait qui a fait le plus de mal à ce monument, des barbares qui l'ont dépouillé, ou des papes qui l'ont décoré.

Voilà donc le Panthéon qui étonna l'ima-

gination romaine, et n'étonna pas celle de Michel-Ange! ce Panthéon, qui avait été une pensée du siècle d'Auguste, et ne fut dans la suite qu'une des idées de Michel-Ange, le dôme de son église de Saint-Pierre. Vous admirez, dit-il aux nations, la masse du Panthéon, et vous êtes étonnés que la terre la porte : je la mettrai dans les airs.

Le génie de Michel-Ange disait de ces choses, et sa main les exécutait.

Quel dommage que le goût moderne ait blanchi la voûte du Panthéon! Cette couleur l'a rapproché de la terre. Blanchir un édifice antique! c'est pis que si l'on noircissait un édifice moderne. Et c'est Benoît XIV qui a ordonné que l'on fît à la voûte du Panthéon une pareille injure!

Je laisse à d'autres le soin de compter tous les marbres, tout le porphyre, tout le granit qui enrichit l'intérieur du Panthéon. Il possède un trésor bien plus précieux, les cendres de Raphaël.

Carle Marate a fait ériger à Raphaël un tombeau où Agrippa lui eût fait élever un autel.

Il mourut, ce grand homme, en 1520. Il

mourut âgé de trente-sept ans. Approchons de ce tombeau, et lisons :

Ille hic est Raphaël, timuit quo sospite vinci
Rerum magna parens, et moriente mori.

Le cardinal Bembo a mis de l'esprit dans ces vers : il n'aurait dû y mettre que de la douleur. Que ne se bornait-il à dire : *Hic est Raphaël!* Raphaël est ici !

J'avais été voir, le matin, des tableaux de Raphaël. Ah! quand on vient de voir les ouvrages d'un grand homme, c'est une chose bien touchante que son tombeau !

LETTRE XLVII.

A Rome.

C'ÉTAIT hier la fête de Saint-Louis de onzague, jésuite : grande fête par conséent dans l'église de Saint-Ignace.

J'ai suivi la foule, et j'ai été entendre l'o-a *des vêpres*, et voir l'*illumination du ut.* Ces expressions conviennent parfaitent à ce qui se passe ici dans les grandes nnités.

out l'office s'exécute en musique; on se

[redacted]

promène, on cause, on rit, on fait foule autour des orchestres.

Il n'y a pas de jour dans l'année où il n'y ait deux ou trois de ces spectacles, et tous également courus.

En sortant du salut, on va dans la rue du *Cours* prendre des glaces, ou souper dans un cabaret avec des femmes, ou assister à un feu d'artifice et à un bal, près de l'église, chez un dévot de la paroisse, ou un protecteur du couvent. Les grands amis du saint illuminent.

La fête de saint Louis de Gonzague se célèbre avec une pompe toute particulière. En supprimant les Jésuites, on n'a rien changé aux usages de leurs églises : on leur a conservé aussi toutes leurs richesses.

La chapelle du saint est d'une magnificence, non pas romaine tout à fait, mais jésuitique. L'autel est d'argent ciselé avec un art admirable : il est couvert de chandeliers de *lapis-lazuli*.

Dans le devant de l'autel est une ouverture par laquelle on jetait, du temps des Jésuites, et on jette encore aujourd'hui, des lettres adressées au saint : on lui demande de pré-

senter à Dieu telle et telle requête, et de les appuyer de ses bons offices.

Les Jésuites avaient persuadé aux Italiens que saint Louis de Gonzague se prêtait volontiers à cela, et qu'il était si bien avec Dieu, que rarement il manquait son coup.

Les Jésuites ne manquaient pas le leur : ils pénétraient, par ce moyen, les secrets les plus cachés des familles.

Comme le devant d'autel avait été enlevé à cause de la fête, j'ai vu, de mes propres yeux, dans la boîte, une foule de lettres.

On venait d'en mettre une à la poste dans le moment même : elle était souscrite : *A saint Louis de Gonzague.* On avait oublié : *poste restante.*

La musique, formée en partie par ces instrumens qu'on appelle des *castrati*, qui charment tant les oreilles délicates, et affligent tant les cœurs sensibles, ne m'a pas empêché d'examiner l'église.

Le plafond représente saint Ignace dans le iel au pied de Jésus. Il est entouré d'une foule e disciples. Les quatre parties du monde ont sous lui : des bandes de Jésuites, conites par des anges, et tenant un glaive et

un flambeau à la main, se précipitent de tous les côtés, pour aller persuader l'évangile.

Les quatre pendentifs du dôme offrent, chacun, un massacre choisi du vieux Testament.

Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est l'inscription, en gros caractères, au-dessus du maître-autel : *Ego vobis Romæ propetius ero.* Je vous serai propice à Rome.

Les Jésuites ont été détruits à Rome, et cette inscription subsiste.

La statue de saint Louis de Gonzague, par le Gros, est un chef-d'œuvre ; le saint lui-même est fort beau.

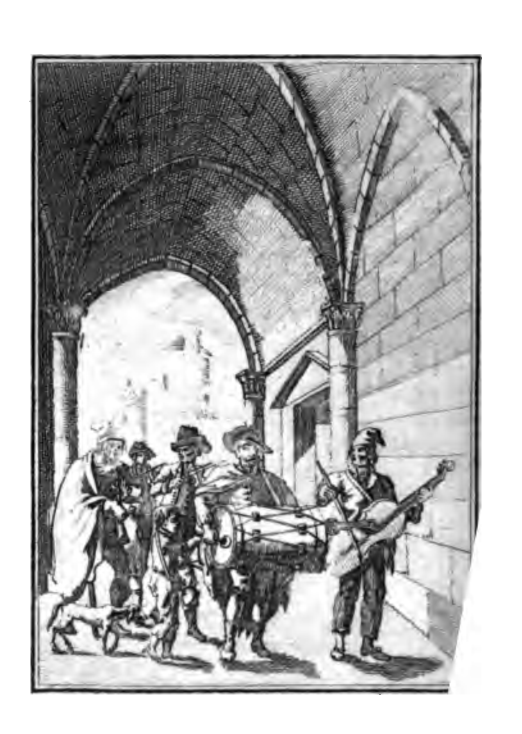
Les Jésuites n'ont pas manqué ce trait de captation dans leurs tableaux et leurs statues.

Leur saint Stanislas est charmant.

Les Jésuites avaient remarqué qu'un jeune homme fait une prière plus longue et plus fervente aux pieds d'une belle Vierge. Ils connaissaient toutes les routes du cœur.

FIN DU PREMIER VOLUME.

[redacted]



LETTRES

SUR

L'ITALIE,

EN 1785,

PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE,
Rue des Rats, nº 14, près la place Maubert.

1815.

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

LETTRE XLVIII.

A Rome.

Ce matin, je suivais tranquillement mon chemin dans la rue; je m'en allais au Capitole. Dans le moment a passé un carrosse où étaient deux récollets, l'un sur le fond, l'autre sur le devant, et tenant entre leurs jambes quelque chose que je n'ai pu distinguer.

Tout le monde s'est arrêté et a salué avec un profond respect.

J'ai demandé à qui s'adressait ce salut. C'est, m'a-t-on répondu, au *bambino*, que ces bons pères vont porter à un prélat qui est bien malade et dont les médecins désespèrent.

Je me suis fait expliquer ensuite le
bambino.

Le *bambino* est un petit Jésus de bois
ment habillé.

Le couvent qui a le bonheur d'en ê
propriétaire, n'a pas d'autre patrimoine

Dès que quelqu'un est sérieusement
lade, on va chercher le *bambino*, et en
rosse, car il ne va jamais à pied. Deu
collets le conduisent, le placent à cô
malade, et restent là à ses frais, jusqu
qu'il soit mort ou sauvé.

Le *bambino* est toujours en course;
bat quelquefois à la porte du couvent
l'avoir; on se l'arrache : l'été surtout,
singulièrement occupé, quoiqu'il se
alors payer plus cher, à raison de la con
rence et de la chaleur. Cela est juste.

LETTRE XLIX.

A Rome.

Hier, en sortant du Panthéon, j'ai ét
Capitole.

Cet endroit qui a dominé l'univers, où Jupiter avait son temple, et Rome avait son sénat, d'où jadis les aigles romaines s'envolaient continuellement dans toutes les parties du monde, et de toutes les parties du monde continuellement revolaient en rapportant des victoires; d'où un mot échappé de la bouche de Scipion, ou de Pompée, ou de César, courait parmi les nations menacer la liberté et faire la destinée des rois; où enfin les plus grands hommes de la république respiraient, après leur mort, dans des statues qui exerçaient encore sur l'univers une autorité romaine. Eh bien! ce lieu si renommé a perdu ses statues, son sénat, sa citadelle, ses temples; il n'a conservé que son nom, tellement cimenté par le sang et les larmes de tant de peuples, que le temps n'a pu encore en désunir les syllabes immortelles : il s'appelle encore le Capitole.

C'est au Capitole que l'on voit bien tout ce peu que sont les choses humaines, et tout ce qu'est au contraire la fortune.

Je cherche la place où était la citadelle.

La roche Trapéienne est plus des trois-quarts enterrée.

On ne peut se consoler des ravages qui ont

détruit tant de grands monumens que dans un musée qui en est tout près, où les papes ont recueilli quelques-uns de leurs débris, et devant la statue équestre de Marc-Aurèle.

Cette statue est de bronze ; elle est la plus belle qui soit restée des anciens : Michel-Ange lui a fait un piédestal.

On a beaucoup critiqué cette statue, et ce n'est pas sans fondement.

Ce cheval, j'en conviendrai, est court, lourd, épais; mais il vit, il va, il passe.....

LETTRE L.

A Rome.

J'ai fait hier une promenade intéressante.

J'ai dirigé ma route vers la voie Appia, hors des portes de la ville.

J'ai traversé, pour y arriver, un des fauxbourgs maintenant le plus désert, et autrefois le plus habité : c'était même autrefois le quartier le plus brillant de Rome. On l'appelait et on l'appelle encore le *Vélabre*.

Ce quartier est presque retombé dans l'état où l'a représenté Tibulle dans une de ses élé-

gies. Vous ne serez peut-être pas fâché que je vous rappelle cette description : elle est très courte; la voici :

Là même où le Vélabre, étalant ses portiques,
Fait briller dans les airs vingt palais magnifiques,
La jeune villageoise, en voguant sur les eaux,
Au fils du possesseur de ses riches troupeaux
Portait, les jours de fête, attentive à lui plaire,
Du lait et des agneaux, doux tribut de leur mère :
La colonnade monte où l'humble toit rampait.
Formé d'un bois grossier, que sans art on coupait,
Pan, la flûte à la bouche, y régnait sous un hêtre,
Les pâtres, en offrande, aux pieds du dieu champêtre,
Répandaient un lait pur, et les branches d'un pin
Balançaient les pipeaux qu'y suspendait leur main.

En sortant du Vélabre, je me suis trouvé sur la voie Appia, et je m'y suis promené quelque temps.

J'ai rencontré le tombeau de Cécilia-Métella, de la fille de ce Crassus qui balança, par son or, le nom de Pompée et la fortune de César.

Ce monument célèbre, consacré par un père tendre à la mémoire de sa fille, est une tour ronde : sa circonférence est très-grande, toute la partie supérieure est détruite; elle

servit long-temps de forteresse dans les guerres civiles d'Italie; elle est encore environnée de casernes qui sont en ruines.

Je suis entré dans le tombeau de Cécilia-Métella, et je m'y suis assis sur l'herbe.

Ces fleurs qui, dans le coin d'un tombeau, dans l'ombre, pour ainsi dire, de la mort, faisaient briller leurs couleurs; cet essaim d'abeilles réfugiées entre deux rangs de briques : le miel qu'elles composaient là, ce doux bourdonnement de leur vol léger, qui s'échappait du silence et venait distraire ma pensée; cet azur des cieux, formant au-dessus de ma tête une voûte magnifique, que des nuages d'argent et de pourpre peignaient tour à tour en fuyant; le nom de Cécilia-Métella, qui peut-être fut belle et sensible, et sans doute fut malheureuse; le souvenir de Crassus, l'image d'un père désolé, qui tâche, en amoncelant des pierres, d'éterniser sa douleur; ces soldats, que mon imagination apercevait encore combattant du haut de cette tour : tout cela et mille autres impressions que je ne saurais ni démêler, ni nommer, jetèrent peu à peu mon âme dans une rêverie délicieuse : j'eus de la peine à sortir de ce tombeau.

LETTRE LI.

A Rome.

Je n'ai pas le temps, ce soir, d'entrer dans le Musée. Il me tarde d'entrer dans le *Forum*.

Il doit être près d'ici. Il s'étendait entre le mont Palatin, où Rome est née, et le mont Capilotin, où Rome est ensevelie.

Quoi! ce *Forum*, autrefois couvert de temples, de palais, d'arcs triomphaux, jadis le centre de Rome, et par conséquent du monde, le théâtre de tant de révolutions, qui d'abord ont changé l'univers par Rome, et ensuite ont changé Rome par l'univers : c'est là lui :

Adossé à la muraille où les tables des lois étaient attachées, debout sur la prison où les complices de Catilina furent conduits à la mort, quand Cicéron eut parlé; appuyé sur le tronçon d'une colonne d'un temple de Jupiter tonnant, je regarde...., et mon regard, errant dans une vaste enceinte, ne saisit que des débris de chapitaux, d'entablemens, de

pilastres, qui la plupart ont perdu et leur forme et leur nom; il passe sur six colonnes du temple de la Concorde, sur le fronton du temple de Jupiter-Stator, sur le portique du temple d'Antonin et de Faustine, sur les murs du trésor public, sur l'arc de Septime-Sévère, sous les voûtes d'un temple de la Paix, à travers les ruines de la maison dorée de Néron, et il va se reposer sur une colonne corinthienne de marbre blanc, qui, au milieu de l'étendue du *Forum*, monte isolée.

Quels changemens! Dans ces lieux où Cicéron parlait, des troupeaux meuglent! Ce qui s'appelait, dans l'univers, le *Forum romanum*, s'appelle aujourd'hui, dans Rome, le champ des vaches (*Campo vaccino*)!

Je ne pouvais me lasser de parcourir cette étendue du *Forum*: j'allais d'un débris à l'autre, d'un entablement à une colonne, de l'arc de Septime Sévère à celui de Titus, je m'asseyais ici sur un fût, là sur un fronton; plus loin sur un pilastre. J'avais du plaisir à fouler sous mes pieds la grandeur romaine: j'aimais marcher sur Rome.

LETTRE LII.

A Rome.

J'ARRIVE à l'instant à Tivoli: mais il est nuit. N'importe; me voilà arrivé: je me réveillerai demain à Tivoli.

Déjà la lune me montre, à côté de cette chambre où je dois passer la nuit, les temples de Vesta et de la Sybille. Elle me découvre, vis-à-vis de mes fenêtres, cet *Anio* qui retentira éternellement dans les vers d'Horace.

Il me tarde que le soleil lui-même me montre et ces temples et cette cascade.

J'aime ce bruit qui ébranle mon âme, comme cette montagne. J'aime à écouter l'Anio. Il mugit, il tonne, il tombe. La nuit ici n'a point de silence.

Comme ce fleuve, en se précipitant, se brise tout entier en écume! comme il repousse les rayons de la lune sur ces arbres, sur ces monts, sur cet abîme, sur ces belles colonnes corinthiennes de ce temple de Vesta,

qu'ils revêtent de la clarté la plus douce et la plus pure!

Où sont les peintres et les poètes!

LETTRE LIII.

A Tivoli.

PUISQUE je ne peux fermer l'œil, je vais vous rendre compte de mon voyage.

Je pars de Rome, vers les quatre heures du soir, avec un seigneur polonais qui, depuis dix ans, fait des lieues dans l'Europe, et un médecin français qui, depuis dix ans, y voyage.

J'ai fait d'abord quatorze milles à travers la solitude, la poussière et les tombeaux, c'est-à-dire, la campagne de Rome:

Je suis sur la voie romaine appelée *Tiburtina*.

Tout à coup une odeur de soufre saisit; on fait quelques pas, elle enveloppe. La terre est déjà noire: la verdure des buissons et des plantes, que le printemps force d'y végéter, est à moitié desséchée: la rose sauvage éclot et meurt.

On suit cette odeur de soufre, on arrive à un lac rempli d'eau bleuâtre.

Cette eau bouillonne aussitôt que l'on y jette la moindre pierre.

On voit flotter sur le lac plusieurs petites îles couvertes de roseaux ; ce sont des portions de terre minées par l'eau.

La vapeur qui s'élève du lac, et qui flotte sur son étendue, est funeste aux oiseaux : ils passent, ils meurent et tombent.

Cependant deux malheureux habitent sur la *Sol-fatarre :* c'est ainsi que l'on nomme ce lac.

La curiosité des voyageurs leur fournit de quoi manger, dormir et s'enivrer : ils sont hâves, défaits, languissans ; mais ils ne pensent pas.

On quitte, le plus tôt qu'on peut, les bords de la *Sol-fatarre*, et on s'avance vers Tivoli.

On rencontre aux pieds des montagnes plusieurs ruines, parmi lesquelles domine un tombeau.

C'est une tour carrée fort bien conservée : elle présente, sur une de ses faces, un monument triomphal érigé à *Plautia.*

Ce rapprochement d'un monument triom-

phal et d'un tombeau, érigés à côté l'un de l'autre pour le même homme, fait rêver. La gloire à côté de la mort!

Enfin me voilà à Tivoli!

Eh, que m'importe qu'il y ait un évêque, huit curés et dix-huit cents habitans à Tivoli? L'Anio et ses cascades y sont-ils! Le temple de Vesta subsiste-t-il?

Je demande où demeurait Próperce, où demeuraient Cinthie et Zénobie, et toi, Horace! On me montre où demeurent les Camaldules, les Capucins et le vicaire de la paroisse.

A demain.

LETTRE LIV.

A Tivoli.

VOILA le soleil; courons vîte à la cascade.

L'Anio arrive lentement, sur un lit égal et uni, en baignant, d'un côté, une ville étalée sur ses bords, et de l'autre, de grands ormes qui balancent sur lui leur ombrage : il s'avance ainsi, calme, majestueux, paisible;

soudain, entrant dans une fureur inexprimable, il se brise tout entier sur des rocs, il écume, il rejaillit, il retombe en bouillons impétueux, qui se heurtent, se mêlent, qui sautent; il remplit un moment un vaste rocher, l'entrouvre, et se précipite en grondant. Où est-il donc?

Je suis éloigné de plus de cent toises, et la poussière de ces flots brisés m'arrose et m'inonde : elle forme à plus de cent toises, en tous sens, une pluie continuelle.

Mais j'entends mugir encore ses flots : je demande à les revoir; on me conduit à *la Grotte de Neptune*.

Là, une montagne de roche s'avance sur un abîme épouvantable, se creuse, se voûte, et se soutient hardiment sur deux énormes arcades. A travers ces arcades, à travers plusieurs arcs-en-ciel qui les cintrent en se croisant, à travers les plantes et les mousses qui pendent de leurs fronts en festons, j'aperçois de nouveau ces flots furieux, qui tombent encore sur des pointes de rochers, où ils se brisent encore, sautent de l'un à l'autre, se combattent, se plongent, disparaissent : ils sont enfin dans l'abîme.

Ecoutons bien les tonnerres que roulent

ces flots bondissans ; écoutons bien ce retentissement universel, et, tout à l'entour, ce silence.

Ces flots, cette hauteur, cet abîme, ce fracas, ces rocs pendant en précipice, les uns noircis par les siècles, d'autres verdis par de longues mousses, ceux-là hérissés de ronces et de plantes sauvages de toute espèce ; ces rayons égarés du soleil, qui se brisent, qui se jouent sur le roc, dans les eaux, parmi les fleurs ; ces oiseaux que le bruit et le vent des ondes effraient, et repoussent, dont on ne peut entendre la voix, tout cela m'émeut, me trouble, m'enchante !

Horace, tu es venu sûrement plus d'une fois accorder ici ton imagination et ta lyre.

LETTRE LV.

A Tivoli.

Je vous écris, dans ce moment, devant les *Cascatelles ;* assis, depuis une heure, sous un olivier antique, occupé à les contempler, à écouter ces belles ondes.

La route qui conduit aux Cascatelles est charmante.

On passe sous les arbres les plus rians, à travers les mûriers, les figuiers, les peupliers, les platanes; on foule les gazons les plus verts, les fleurs les plus odorantes; on entend, dans les bois voisins, les concerts de mille oiseaux; des chevaux descendent des montagnes; des troupeaux paissent sur leurs sommets et les blanchissent : le bruit argentin des clochettes brille, pour ainsi dire, dans les airs. Tout à coup le temple de Vesta et celui de la Sybille se montrent. Que l'œil tourne avec plaisir autour de ces belles colonnes ! Mais on voudrait pouvoir les repousser en arrière, car elles penchent trop sur l'abîme. Comme ces ronces, ces lierres, toutes ces herbes qui disputent à l'acanthe corinthienne de couronner ces colonnes, font un effet pittoresque!

Enfin on arrive vis-à-vis des *Cascatelles*.

Je les préfère à la grande cascade, à la grotte de Neptune, à toutes les eaux dont j'ai conservé la mémoire.

Ces monts couronnent bien cette ville! cette ville, à son tour, couronne bien ce coteau! Comme ce coteau descend doucement,

chargé de moissons de toute espèce! Là, champ de blé, plus loin un verger, p loin des treilles couvertes de vignes. T d'un coup, du milieu de ces riantes v dures, un fleuve impétueux s'élance et divise en cinq fleuves qui, par cinq rou différentes, ou jaillissent, ou coulent, se précipitent : ils rencontrent en bas d'a tres flots qui, de tous les côtés, accoure et viennent se réunir avec eux sur un ta d'émeraudes.

C'est sans doute ici que Properce ven rêver, venait composer ses vers; qu'il co duisait, vers le soir, sa belle Cinthie.

Sans doute, tandis que la jeune Cint suspendait sur son épaule un bras langui sant et vaincu, Properce aimait à lui mo trer et à lui détailler cette scène; à guider s regards distraits sur ces ondes qui s'élance en gerbes, sur ces flots qui coulent en fil d'argent, sur cet arc-en-ciel éternel, sur c mousses nourries d'une poussière humid sur ce peuple d'arbustes qui tremblent sa cesse du mouvement des flots qui se préc pitent à l'entour.

Horace, n'est-ce pas devant ces mêm cascades, et enchantée de cette même scèn

que ta muse a célébré, en de si beaux vers, les délices de Tivoli 1)?

Et toi, Zénobie, et toi, Lesbie, n'est-ce pas aussi dans ce beau lieu que vous veniez quelquefois vous consoler d'avoir perdu, toi, Zenobie, ta couronne; et toi, Lesbie, ton moineau.

Quelle fraîcheur! quel calme! quelle solitude, et, en même temps, quel beau jour! Un beau jour est vraiment une fête que le ciel donne à la terre.

Ma femme, mes enfans..... tout ce que j'aime, que n'êtes-vous ici dans ce moment!..... Ils seraient heureux, j'en suis sûr!

Il serait bien impossible à Fanni, à Adèle, à Adrien, à Eléonore de fouler tous ces gazons, de cueillir la moitié de ces fleurs.

Adieu vallon, adieu cascade, adieu rochers pendans, adieu fleurs sauvages, adieu

---

1) Me neque tàm patiens Lacedemon,
Nec tàm Larissæ percussit campus opimæ,
Quàm domus Albuneæ resonantis,
Et præceps Anio et Tiburni Lucus, et uda
Mobilibus pomaria rivis.

arbustes, adieu mousses : en vain vous voulez me retenir; je suis un étranger; je n'habite point votre belle Italie; je ne vous reverrai jamais; mais peut-être mes enfans, quelques-uns du moins de mes enfans, viendront vous visiter un jour : soyez-leur aussi charmans que vous l'avez été à leur père.

Mes enfans, il faudra venir vous asseoir sous cet antique olivier, sous lequel je suis assis : c'est celui qui s'avance le plus près du précipice; il est vis-à-vis d'un rocher; c'est sous cet arbre, mes enfans, que vous jouirez le mieux de tout ce site enchanteur.

Adieu encore, belles ondes. C'est votre écume, votre murmure, votre fraîcheur, le trouble et la paix dont vous pénétrez à la fois mes sens; c'est tout ce que je vois, j'entends je sens autour de vous, que je regretterai encore dans le sein de ma famille et de mes amis, et non pas tous ces marbres, tous ces bronzes, toutes ces toiles, tous ces monumens tant vantés. Car vous, vous êtes la Nature et eux, ils ne sont que l'art.

LETTRE LVI.

A Tivoli.

Ce matin, après avoir quitté les Cascatelles; et en revenant à Tivoli, j'ai rencontré des laboureurs qui poussaient la charrue à travers des tronçons de colonnes.

Je me suis écarté un moment, et je me suis enfoncé sous des restes de portiques qui avaient porté des palais de marbre, et qui portent des champs d'oliviers.

Enfin, mes compagnons et moi, nous voilà de retour à Tivoli où, dans un temple de la Sybille, le dîner nous attendait.

De l'appétit, des mets sains, le sentiment toujours présent du lieu où nous étions : à droite, des coteaux couverts de verdure; à gauche, des monts hérissés de roches; devant nous l'Anio tombant tout entier en écume; au-dessus de notre tête, un ciel du plus pur azur, reposant, en voûte, sur un rang circulaire de colonnes corinthiennes de marbre blanc, et de nuages d'argent et de pourpre, qui passaient sous cette voûte et la

peignaient ; des vers d'Horace et de Properce que nous récitions à l'envi ; vers la fin du repas, l'arrivée imprévue d'une charmante Tivolienne, qui nous apportait du lait blanc et pur comme ses belles dents, et des fraises aussi vermeilles que ses jeunes lèvres qui rougissaient de nos souris et de nos regards ; le fracas du fleuve, qui nous dérobait souvent nos paroles ; nos noms que nous gravâmes sur la pierre, et que nous adressions à nos amis, s'ils venaient un jour dans ces lieux : tous ces plaisirs réunis m'ont fait, de ce dîner champêtre, un des momens le plus doux de ma vie.

Les plaisirs sont suivis des peines ; il faut quitter Tivoli.

LETTRE LVII.

A Rome.

Le feu prit hier, pendant la nuit, dans la place de Saint-Pierre, à côté du Vatican. Il prit à l'heure où les vieillards et les enfans dorment déjà, mais où les malheureux et les mères veillent encore.

Jamais incendie n'a été plus furieux : il a

menacé de consumer Rome. Irrité par un vent impétueux, il s'enflamma tout à coup. La nuit la plus sombre semblait éclairer de ses ténèbres cet incendie.

Quels tableaux ont brillé affreusement à sa clarté! — Je vois tout, j'entends tout. Les cris des mères déchirent encore mes entrailles.

J'avais passé la soirée dans les environs du Vatican : je m'en revenais chez moi, à la place d'Espagne. En entrant dans celle de Saint-Pierre, j'aperçois des flammes qui, s'élançant des toits du pauvre, qu'elles avaient déjà dévoré, montaient le long de vingt colonnes de marbre au sommet du Vatican.

J'étais seul. Je l'avoue, me croyant à un magnifique spectacle, je jouissais. Mais dans le moment il passa à vingt pas de moi un jeune homme qui portait un vieillard sur ses épaules. A la manière dont ce jeune homme regardait autour de lui, sondait sous ses pas la route, prenait garde de secouer en marchant le vieillard, je vis bien qu'il portait son père. Ce vieillard, arraché inopinément au sommeil et à la flamme, ne sachant où il est, d'où il vient, où il va, ce qui se passe, s'abandonnait : cependant un jeune enfant les précède, qui, tout troublé, de

temps en temps les regarde : une femme, presque nue, l'air indifférent, portant les vêtemens du vieillard, u derrière.

Je les suivais d'un œil attendri, je vis, à peu de distance, un autre jeune qui, tout nu, pressé de la flamme qu vait, les mains attachées en dehors fenêtre embrasée, et pendant de tout s le long de la muraille, choisissait sur le pavé, l'endroit le moins périll y tomber.

Le vrai jour pour voir tout le cœ mère, c'est bien la clarté d'un in Comme du haut d'une terrasse cette tendait à son mari, qui était en bas, gage de leur union ! elle s'avançait, penchait encore : l'enfant tenait toujo ses bras, ou à son sein, ou à ses lèvre enfin, entre les bras étendus de cette les bras étendus de ce père, l'enfant dans son berceau.... J'ai détourné l et j'ai fui.

J'avais déjà traversé la place. Je re se sauvant d'un palais embrasé, tou encore et en larmes, vêtue d'habits ques, et tenant par la main devant e

enfans nus, une femme grande, d'une beauté et d'une taille majestueuses. Le plus petit de ses enfans, en regardant crier et pleurer sa mère, criait et pleurait aussi. La sœur, d'une figure charmante, transie de froid, tâchait de vêtir et même de voiler son jeune et tendre corps de ses bras et de ses mains pudiques. Malheureuse mère! il lui manquait sûrement un enfant, elle en tenait deux par la main, et elle pleurait.

Cependant, vieillards, enfans, soldats, prêtres, riches, pauvres; la foule incessamment s'amoncèle; elle roulait d'un bout de la place à l'autre, comme une mer agitée par la tempête. On entre dans l'église Saint-Pierre, on en sort, on y rentre, on se précipite, on tombe. J'ai vu passer à côté de moi, emportée par quatre soldats, sur des sabres croisés, une jeune fille évanouie. Elle était belle! La clarté de l'incendie flottait sur son front pâle; elle brillait dans des larmes échappées de sa paupière et arrêtées sur ses joues.

Mais dans toute cette scène effroyable, ce qui me causait le plus d'horreur, c'était, dans les intervalles où le vent se taisait, le silence. Alors il en sortait de toutes parts des soupirs étouffés, des gémissemens profonds,

le bruissement de la flamme qui dévore, le fracas des édifices qui de moment en moment croulent : les cris des mères.

Je sortais enfin de la place. Soudain, à une fenêtre du Vatican, à côté même de la flamme, voilà une croix, voilà des prêtres, en habits pontificaux, le souverain pontife.

La foule à l'instant pousse un cri, à l'instant est à genoux ; à l'instant le pontife est environné dans les airs de cent mille regards en larmes, et de vingt mille bras en prière. Le pontife lève les yeux au ciel, et il prie : le peuple baisse les yeux à terre, et il prie.... Figurez-vous, murmurant comme de concert, dans ce profond et religieux silence, l'ouragan, l'incendie et la prière.

Comment rendre un tableau qui s'est offert en ce moment à mes regards ?

Sur une des marches de l'église, seule, isolée, une mère pressait de ses mains les petites mains de son enfant à genoux à côté d'elle, les joignait avec complaisance, et les mettait en prière. Derrière eux, une jeune fille, les cheveux épars, éplorée, debout tendait vers le pontife, de toute sa douleur (et sans doute de toute son amour), les mains les plus pathétiques, tandis qu'au

pieds de cette jeune fille, au contraire, assise le dos tourné au Vatican et au pontife, ne pleurant point, ne priant point, une femme, d'un air étonné, la regardait. Son enfant, en effet, jouait dans son sein.

Cependant le pontife a prié : il se lève. Le peuple, dans une attente inexprimable, le regardait.

Alors, d'une voix pleine d'espérance, et le front calme, le pontife répand sur la foule prosternée les paroles religieuses qui la bénissent. Soudain, soit miracle, soit comme par miracle, les derniers mots de la bénédiction étaient encore dans les airs, les vents n'étaient plus dans les airs ; la flamme retombe sur la flamme, la fumée en noir tourbillon s'élève, enveloppe l'incendie, l'étouffe, et rend à la nuit toutes ses ténèbres.

Ah ! que ce tableau de Raphaël, que l'on voit au Vatican, est admirable !

LETTRE LVIII.

A Frascati.

Frascati était autrefois *Tusculum*

On me proposa, à mon arrivée mener aux villa *Pamphili*, *Mondr* *Ludovisi*.

Non, dis-je, menez-moi à la villa *Tullius-Cicero*.

Malheureusement elle est détruite. venir même des lieux où elle fut a pé

J'ai donc été réduit à visiter les vil *phili*, *Mondragone* et *Ludovisi*.

J'ai vu leurs eaux, leurs arbres, lais; je ne voudrais pas les revoir.

Je conçois que ces lieux soient pour les Romains : ils n'en ont point

Mais ni ces eaux, ni ces bois, r zons, ne sauraient arrêter un voyag respiré la fraîcheur dans le vallon pertuis, ou égaré ses pas dans le p menonville, ou rêvé dans les sentier *sert*; qui a visité quelques-unes des

délicieuses que la Seine, que la Loire, que la Saône, que la Dordogne, qu'en France vingt fleuves ou rivières étalent à l'envi sur leurs rivages.

Les palais des villa de *Frascati* sont immenses; mais ce ne sont que des amas de pierres. On les a dépouillés successivement des statues et des tableaux qui les rendaient habités.

Ces jardins sont dans un état affreux.

Les eaux y arrivent bien encore de tous les monts supérieurs, pures, fraîches, abondantes; mais à peine arrivent-elles, qu'au lieu de les laisser courir de rochers en rochers, de gazons en gazons, murmurer, jaillir (comme le voudrait la nature), on les emprisonne dans des canaux et des bassins, d'où elles ne peuvent plus s'échapper que par des cascades ou des jets d'eau, ou des fontaines qui les versent flot à flot, qui leur mesurent tous leurs bonds, qui semblent régler jusqu'à leur murmure. Enfin on dégrade, à former des jeux bizarres, propres à amuser seulement des enfans, ces belles ondes destinées par la nature à inspirer le génie du poète, la rêverie de l'homme sensible, à rafraîchir le sommeil du voluptueux.

Cependant les Italiens ont en be
ils n'on pu détruire ces sites charma
ler ces aspects romantiques ils n'ont
la sève qui tapisse toutes ces collin
verdure toujours jaillissante; ces b
raites sont restées ouvertes à tous les
aux rayons d'un beau jour, et aux
amoureux.

L'aspect dont j'ai été le plus fra
celui qu'on découvre de la terrass
villa *Mondragone*.

A gauche vos regards vont se p
une colline qui coupe entièrement l'
et s'avance au milieu de la campagne
un rideau tiré devant elle. Cette co
monte e descend du mouvement le p
à l'œil, étale en amphithéâtre les tré
nis de la plus riche végétation; sur se
des arbustes de toutes les fleurs, d
les ombres, de tous les feuillages à s
des familles innombrables d'arbrisse
lançant, retombant en grappes, en
en panaches jaune, pourpre, aurore
que son brillant sommet se couron
viers pâles qui courbent leurs fronts
près noirs qui les élèvent, et de pins
pyramidaux.

A la droite de la terrasse, se présente un tableau tout différent : le lac Regile, au bord duquel Rome, de toutes ses victoires, a remporté la première ; les coteaux de Tivoli foulés par Catulle et par Lesbie ; les champs labourés par le vieux Caton ; des marais qui furent les jardins de Lucullc, et les hauteurs où Cicéron a pensé.

Cependant, entre ces deux aspects, j'embrassais, d'un regard, à mes pieds, la campagne de Rome ; sur ma tête, l'étendue des cieux ; devant moi, le cours du soleil ; aux bornes de l'horizon, Rome, les Apennins et la mer.

LETTRE LIX.

A Rome.

Les artistes anciens avaient un grand avantage sur les artistes modernes, pour représenter les héros et les dieux ; ils vivaient au milieu de la fable. Familiarisés, dès l'enfance, avec les divers personnages de la fable, ils les reconnaissaient chacun à leur voile ; ils les appelaient chacun par leur nom. Ils

avaient appris par cœur la langue vrai*ment* vivante de l'allégorie. Ainsi habitués de bonne heure à parler cette langue d'images, il leur en coûtait peu, dans la suite, pour l'écrire correctement avec le ciseau, ou le pinceau, ou la plume, sur le panier, sur la toile et sur le bronze.

Les artistes modernes, au contraire, séparés du peuple singulier de la fable par tant de préjugés et de siècles, et par des mœurs si différentes, ne peuvent distinguer de si loin les vêtemens dont il est couvert, ni les discerner d'avec le nu.

Quel embarras donc pour eux toutes les fois qu'ils veulent comprendre ou traduire l'antiquité fabuleuse ! Ce que les anciens voyaient de l'œil, il faut que les modernes le voient de l'esprit; ce que les premiers apprenaient, il faut que les seconds l'imaginent; il faut enfin que les modernes refassent, de leurs propres mains, le voile déchiré de la fable.

Les artistes anciens n'avaient pas moins d'avantage sur les artistes modernes, pour rendre le nu de la nature, que pour exprimer le voile de la fable.

Le nu de la nature, en effet, frappait continuellement leurs regards dans des fêtes, ou des jeux, ou des combats.

Parmi nous, au contraire, obligé par le climat ou par les mœurs à fuir en tout temps les regards, il ne se laisse surprendre que rarement, et en trompant ou les mœurs ou le climat, qui au reste ne dérobent à nos yeux les beautés du nu, que pour y substituer la pudeur.

Les artistes anciens n'étaient-ils pas encore plus heureusement placés que les artistes modernes, pour représenter la beauté, eux qui existaient dans un climat aimé du ciel, qui produisait la beauté; dans des religions amoureuses qui l'adoraient; dans des mœurs voluptueuses qui la demandaient à tous les beaux arts; et enfin parmi des peuples qui, de la beauté, faisaient un mérite, et récompensaient une belle femme, comme ils récompensaient un grand homme.

Ces réflexions me sont venues hier en considérant deux Hercules dessinés par deux jeunes artistes.

J'ai dit à l'un : « Parce que vous avez fait une grosse statue, que vous lui avez attaché de gros bras, de grosses jambes, une grosse tête, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un colosse. »

J'ai dit à l'autre : « Parce que vous avez dessiné une attitude pleine de force, une action pleine d'énergie, le corps le plus mâle et

le plus vigoureux, vous croyez avoir fait un Hercule, et vous n'avez fait qu'un lutteur. »

« — Que fallait-il donc faire, me dirent alors ces jeunes artistes, pour représenter Hercule ? »

« — D'abord une chose, leur répondis-je, fort nécessaire et fort simple, et universellement négligée : savoir avant tout ce que vous voulez faire ; savoir avant tout ce que c'est qu'Hercule.

« Pour moi, si j'interroge sur Hercule l'histoire des héros et des dieux, la fable, il m'est impossible de méconnaître dans la naissance, dans les travaux, dans les exploits, dans la mort, dans l'immortalité d'Hercule, dan Hercule, fils de Jupiter, vainqueur des tyran et des monstres, soutenant sur son dos monde, filant aux pieds d'Omphale, et mariant à Hébé, il m'est impossible de m connaître la force : la force, ce grand pr cipe de la nature agissante, par qui l'univ est vivant, qui n'obéit qu'à la beauté, et s'unit qu'à la jeunesse.

« Si je demande ensuite au génie de l' gorie, quelles sont, dans sa langue, le pressions propres à dire à nos yeux ce abstrait, le génie de l'allégorie m'in

d'abord la force la plus sublime dont le corps humain soit capable : il me montre ensuite les symboles de cette haute force, non dans le développement des formes, qui signifient la grandeur ; ni dans l'épaisseur des membres, qui signifie le poids et la masse, ni dans la rudesse des traits, qui accuse la férocité ; ni même dans la tension énergique des muscles qui, bien loin de peindre la force, exprime l'effort ; mais dans la prononciation articulée de tous les signes réunis d'une vie étendue, universelle, abondante, active, c'est-à-dire, dans le développement, la souplesse et la saillie de toutes les veines, dans lesquelles la vie coule sous toute la surface du corps de l'homme.

« Ainsi, dans le dessein où je suis de faire la statue d'Hercule, je commence par tirer de ce bloc de marbre un corps ni vieux, ni jeune, mais mûr et en pleine virilité ; non pas colossal, mais grand, non pas massif, mais robuste. Le voilà, mais il ne brille encore ni de la beauté du héros, ni de la divinité du dieu.

« Laissant donc à présent la nature, et prenant pour guide le beau idéal, je dispose, je balance, je proportionne tous les membres

de ce corps; j'assouplis tous ces muscles qui le hérissent, j'aplanis toutes ces veines qui le sillonnent; enfin, par une suite de gradations insensibles, je conduis sur toute sa superficie une ligne saillante, et néanmoins onduleuse, qui, partout où elle repose, décide une forme, et partout où elle a fui, laisse un contour.

« Mais il reste à faire le plus difficile; il reste à choisir une action.

« — Choix embarrassant en effet, s'écrie le plus jeune artiste, parmi tant de travaux et d'exploits dont est composée la vie d'Hercule! Qu'il étouffe un hydre, ou qu'il terrasse un géant, ou qu'il déchire un lion chacun de ces actes de force prouvera également Hercule.

« — Loin de moi, jeune homme, lui répondis-je, de représenter Hercule dans aucun de ses travaux héroïques. Est-ce que l'aspect seul de ce corps ne vous les a pas déjà dits? Ne comprenez-vous donc pas, en voyant seulement ce bras, que tout tyran ou tout monstre devait sentir à l'instant le bras d'Hercule et la mort?

« Ne comprenez-vous pas enfin que tou

acte pourrait rendre la force d'Hercule suspecte d'effort, et le dieu d'humanité ?

« Mais si mon ciseau n'a plus de force à ajouter à ce corps, il lui reste à faire sentir combien toute cette force est naturelle, c'est-à-dire, qu'elle est divine.

« Or, cet effet ne saurait être obtenu, ni par des développemens de formes, ni par des actes de vigueur, mais seulement par des contrastes.

« Ce sont les contrastes qui montrent ce qui ne fait encore que de paraître ; font briller ce qui ne fait encore que de se montrer : eux seuls détachent, sur le fond uniforme de l'étendue, la foule des êtres, les terminent, les éclairent et les séparent.

« Sans les contrastes, l'univers entier ne serait qu'un seul être.

« Aiusi donc je vais tâcher de frapper tout ce sublime corps du contraste le plus lumineux ; et voici dans quelle attitude il se dépouillera du marbre.

« Debout, toutes les veines, tous les muscles et tous les membres en repos, la poitrine appaisée et aplanie, les jambes croisées devant lui négligemment ; le bras gauche appuyé sur une massue, tenant derrière son

dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel, et incline avec grâce à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son âme et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule.

« — C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. — Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

« L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

« Quelle raison! quelle sensibilité! quel génie a dû réunir l'artiste, et poète, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux-arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douleur qui la

rend sublime; mais la force, la force qui semblerait devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

« Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste! l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble!

« Voyez, en effet, comme chacun de ses muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos, ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

« Mais ce qui me paraît encore plus admirable, c'est la science profonde et le choix heureux des contrastes. L'artiste avait bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'était le calme; la puissance, c'était la douceur; la majesté, c'était le sourire.

« Enfin il n'y a pas, dans tout ce marbre, un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie. »

dos, dans sa main droite qui vient d'étouffer le dragon des Hespérides, trois pommes d'or; sur un cou nerveux et flexible, il porte fièrement vers le ciel, et incline avec grâce à la terre sa noble tête; la sérénité sur le front, la majesté dans les traits, la paix de son âme et du monde dans ses sourcils abaissés, dans ses yeux de la rêverie, et le sourire sur ses lèvres. Ciseau, arrête, ce marbre est Hercule.

« — C'est l'Hercule du palais Farnèse, se sont écriés à l'instant les jeunes artistes. — Il est vrai, leur ai-je répondu, c'est l'Hercule du palais Farnèse.

« L'Hercule du palais Farnèse est un des miracles immortels du ciseau grec.

« Quelle raison! quelle sensibilité! quel génie a dû réunir l'artiste, et poète, et savant, et philosophe, qui conçut et exécuta le dessein hardi d'allier à la beauté, objet essentiel de tous les beaux-arts, non pas seulement quelques-unes de ces qualités sympathiques qui recherchent en quelque sorte son alliance, telle que la tendresse qui semble être une autre beauté, ou la jeunesse qui en est la fleur, ou l'innocence qui la pare, ou la fierté qui l'ennoblit, ou la douleur qui la

rend sublime ; mais la force, la force qui semblerait devoir être l'ennemie naturelle de la beauté.

« Peut-on mieux comprendre la force que ne l'a fait ce sublime artiste ! l'avoir mieux distinguée de l'effort, et même de la vigueur qui lui ressemble !

« Voyez, en effet, comme chacun de ses muscles savans est enflé, et comme aucun n'est tendu. Ce corps ne se repose pas, mais est seulement en repos, ne s'appuie pas, mais est seulement appuyé ; la tête est d'une grosseur ordinaire, les bras seulement plus puissans.

« Mais ce qui me paraît encore plus admirable, c'est la science profonde et le choix heureux des contrastes. L'artiste avait bien compris que le contraste le plus propre à faire ressortir la force, c'était le calme ; la puissance, c'était la douceur ; la majesté, c'était le sourire.

« Enfin il n'y a pas, dans tout ce marbre, un coup de ciseau qui ne soit un trait de génie. »

LETTRE LX.

A Rome.

POURQUOI ne vous parlerais-je pas de ce qu'est à Rome cette fleur qui, dans tous les pays du monde, a tant de prix, devant laquelle le cœur de l'adolescence commence à battre, l'imagination de l'homme s'enflamme encore, quand rien ne peut plus l'échauffer, et dont le souvenir quelquefois attendrit ou fait sourire le vieillard : pourquoi ne vous parlerai-je pas de la beauté des Romaines.

La beauté est rare ici, comme elle l'est partout ailleurs. La nature y manque souvent, dans la compositiou de la femme, cette charmante combinaison de couleurs et de formes que le regard de l'homme demande quand il aperçoit une femme.

La nature n'atteint guère ici la beauté que dans le dessin du visage, et que dans celui de la main. Elle ébauche la taille, elle ne finit pas le sein ; le pied surtout lui échappe. Elle ne fait pas non plus également bien

toutes les espèces de fleurs dans tous les pays du monde.

On prétend qu'elle rachète cette négligence ou ce défaut d'industrie, à l'égard des Romaines, par la perfection des épaules, mais je crois tout simplement que si les épaules des Romaines paraissent plus belles, c'est qu'elles paraissent davantage ; peut-être aussi que l'embonpoint, qui les gagne de très-bonne heure, les embellit en effet.

Quoi qu'il en soit, la nature ne saurait mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles, le cou ; elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes; tous les détails sont finis, et l'ensemble est achevé. Quel teint! il est pétri de lis et de roses. Quel incarnat! on croit toujours que cette belle rougit un peu.

Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur; le premier regard la saisit, le moindre souvenir la rappelle.

Mais, comme tout est compensé dans ce monde! si une Romaine reçoit de la nature cette beauté qui étonne, et qu'on admire,

elle n'en obtient pas cette grâce qui attendrit et qu'on aime. Si elle possède ces attraits constans qui ne font d'une belle femme qu'une beauté, il lui manque ces grâces fugitives qui, d'une personne aimable, en font vingt. Vous aurez beau contempler ce visage un jour entier, ces beaux yeux n'auront qu'un regard, cette belle bouche n'aura qu'un sourire; vous ne verrez jamais sur ce front si pur, passer un plaisir ni une peine; jamais ces traits si accomplis légèrement ondulés, comme une eau vive, du mouvement insensible d'un sentiment tendre, ou d'une pensée délicate.

Au reste, il est difficile qu'une femme très-sensible soit parfaitement belle. La sensibilité dérange nécessairement, par ses mouvemens, les proportions de la figure; mais aussi, à la place de la beauté, elle met de la physionomie.

Rien n'est plus rare que de rencontrer ici une figure qui touche, qui intéresse, où il y ait une âme.

Mais quelles belles mains, et de belles mains sont si belles! elles sont si rares!

La beauté, chez les Romains, s'épanouit très-promptement et à la fois. Ici, cette rose

n'a point de boutons. Une Romaine, à quinze ans, est en pleine beauté; et comme elle ne la cultive par aucun exercice, qu'elle l'accable de sommeil, qu'elle ne la soutient d'aucune contenance, l'embonpoint en surcharge dans peu tous les traits et en disproportionne toutes les formes : au reste, c'est à cette même mollesse qui flétrira en peu de temps toutes les délicatesses de sa figure, qu'elle est redevable de ces belles épaules qu'elle étale avec tant d'orgueil et qu'elle prodigue au regard.

Une raison fait encore que la beauté passe à Rome rapidement; elle s'y tient toujours renfermée; elle y est toujours à l'ombre. La beauté a besoin, comme les autres fleurs, des rayons du soleil.

Il faut dire aussi un mot de la voix des Romaines, car la voix est une grande partie du sexe. La voix d'une femme! — Celle des Romaines ressemble à leur figure, elle est belle, mais elle n'a point d'âme : elle a quelquefois les éclats de la passion, mais presque jamais ses accens. Enfin qu'une Romaine chante devant vous, sa voix ne naîtra pas dans son cœur, et ne mourra pas dans le vôtre.

Cependant il y a des exceptions à tout ce que je viens de dire sur les Romaines. J'en connais au moins trois : *Théréza*, *Rosalinda* et *Palmira P....*

Il est vrai que, passant leur vie avec des étrangers, dans la maison de leur père, la coquetterie de leur sexe et la leur sont continuellement en haleine.

Théréza est Armide en miniature. Palmira eût ressemblé à Herminie, du temps d'Herminie. Rosalinda a quelque chose de toutes les femmes qui plaisent dans tous les pays du monde. Elle remue la paupière, et c'est une grâce; elle remue les lèvres, et c'est une grâce. Ces trois sœurs ont toutes des talens. Elles dansent.... avec une mollesse! Elles chantent.... avec une expression!

Mais en voilà assez sur la beauté des Romaines ; il ne faut point poser le doigt sur le duvet des fleurs, ni les respirer long-temps.

LETTRE LXI.

A Rome.

J'ENTRE dans une église, et je lis sur une colonne, cette bulle d'un pape : *A quiconque priera pour le roi de France, dix ans d'indulgence.*

Louis XI apparemment régnait alors.

LETTRE LXII.

A Rome.

J'AI erré encore ce matin dans Rome moderne pour chercher les restes de Rome antique.

Tout ce qu'on a pu exhumer de Rome antique, s'est trouvé mutilé par les Barbares, ou le fanatisme, ou le temps.

Cependant les Italiens le conservent, ce peu de débris, avec grand soin, non par goût, non par respect pour l'antiquité, mais

seulement par avarice. Ce sont ces débris, en effet, qui attirent de tous les coins du monde cette foule d'étrangers dont la curiosité nourrit, depuis long-temps, les trois-quarts de l'Italie.

Les Italiens entretiennent ces ruines, comme les mendians entretiennent leurs plaies.

J'ai éprouvé je ne sais quelle sensation en entrant dans un mausolée d'Auguste, en m'y promenant.

Ce magnifique palais de la mort renfermait un grand nombre d'appartemens ; chaque membre de la famille d'Auguste avait le sien.

J'ai pris plaisir à fouler sous mes pieds des particules de cette poussière vaine et froide qui, un moment réunies, il y a environ deux mille ans, furent Octave.

Un théâtre est bâti sur ce mausolée. On y donne, de temps en temps, des combats de bêtes : on entend des lions rugir dans cet antique silence de la mort.

Ce célèbre obélisque, conduit avec tant de peines et de frais, sous les Césars, des bords du Nil sur les bords du Tibre, tout écrit en caractères hiéroglyphiques, dont l'alphabet est perdu ; qui, au milieu des sept monts,

élevant son front dans les airs, réfléchissait les rayons du soleil, et donnait l'heure à tout Rome; le voilà gissant dans un coin, tronqué par morceau comme un cadavre, couvert de poussière et de fange, et de siècles qui le dévorent.

Il est séparé de sa base, qui gît aussi à quelque distance. On lit aussi sur cette base : *Senatus populusque Romanus* ; et immédiatement après : *Urbanus pontifex maximus*. Rapprochement monstrueux ! Combien de siècles il étouffe!

De tout le *forum* de Trajan, il ne subsiste plus que la colonne, qui présentait aux adorations de l'univers l'image de cet empereur.

Elle est debout; elle est intacte, si ce n'est qu'au lieu de Trajan, elle porte aujourd'hui Saint-Pierre.

Cette colonne est admirable par ses proportions, par sa forme, par sa sculpture. Toute la vie militaire de Tajan y est écrite en triomphes. Cette colonne offre peut-être mille personnages, parmi lesquels le crayon et le pinceau viennent choisir encore tous les jours des expressions, des attitudes et des formes.

Sa base est magnifique : elle est revêtue de casques, de cuirasses, de glaives, d'une foule d'instrumens de guerre. Mais le plus grand prix, le plus grand intérêt de ce monument superbe, c'est qu'il porte ton nom, ô Trajan !.... Il s'appelle la colonne *Trajane*.

Comment décrire les deux chevaux de marbre que l'on voit sur la place de *Monte-Cavallo*, vis-à-vis le palais du pape, ainsi que les deux esclaves qui les conduisent ?

Ces deux groupes sont sublimes, et de pensée et d'exécution.

On lit sur la base de l'un : « œuvre de Phi-« dias ; » sur la base de l'autre, « œuvre « de Praxitèle. » Ces inscriptions sont évidemment modernes, et cependant elles n'indignent point.

Ces chevaux, en effet, sont vraiment des chevaux, seulement d'une nature particulière, des chevaux de marbre.

Ces hommes-là des esclaves ! quels corps ! quelles têtes ! quelles jambes ! quels bras ! et puis quels corps ! Car c'est dans cet ordre-là qu'ils me frappent.

Mais comment cet esclave contiendra-t-il ce fier coursier, libre du frein et du mors,

qui frémit, qui bondit, qui se cabre? — Il le regarde.

LETTRE LXIII.

A Rome.

Qu'est-ce que l'amour chez les Romaines? Ce qu'il peut être dans un climat et dans des mœurs où il ne rencontre presque jamais d'obstacles qui le fortifient, de préjugés qui lui donnent du prix, d'idées morales qui l'embellissent, de gênes qui l'entretiennent, de circonstances, enfin, qui en fassent, comme très-souvent dans nos mœurs, un bonheur, un triomphe et une vertu.

L'amour est, chez les Romaines, un amusement, ou une affaire, ou un caprice, et fort peu de temps un besoin; car elles l'usent très-promptement; leur cœur aime dès qu'il est pubère.

Un des mystères de l'amour devrait être de parler d'amour; l'amour est ici un lieu commun de conversation ajouté à ceux de la pluie et du beau temps, de l'arrivée d'un

étranger, de la promotion du matin et d
la procession du soir.

On en parle aux filles devant les mères
les mères-mêmes en parlent devant leur
filles.

Une mère dit naturellement : ma fille n
mange point, ne dort point, *elle a l'amour*
comme si elle disait : *elle a la fièvre.*

J'ai vu des prêtres danser avec de jeune
demoiselles, et ce n'était pas un scandale.
y a plus ; ce n'était pas un ridicule ; car i
les sexes, les dignités, les âges, n'ont r
costumes, ni prétentions, ni bienséances qu
les distinguent et les séparent.

Un vieillard, un militaire, un cardinal
causeront avec une jeune fille dans un coin
dans les ténèbres, et d'amour.

Le langage est aussi dissolu que le climat
dès qu'on peut dire quelque chose à un
femme, on lui dit tout.

En général, cependant, les filles sont ass
sages : elles portent presque toujours jusqu'
l'autel, la virginité, non pas du cœur, mai
du corps, dont les Italiens font grand cas.

Les filles occupent la première jeunesse
mettre en pratique, sous les yeux de leur
mères, les leçons qu'elles en ont reçues, d

de l'art de prendre un mari ; mais comme les hommes sont sur leurs gardes, elles tendent vingt fois leurs filets, avant d'en pouvoir prendre un. Elles ne négligent rien pour y réussir, si ce n'est de ne négliger rien.

La galanterie la plus affichée ne tache point ici la réputation ; une femme est sage comme elle est laide ; elle est galante comme elle est belle. Eh bien ! elle aime.

Les femmes ne quittent l'amour, c'est-à-dire, les hommes, que lorsqu'elles ne peuvent plus les payer.

Ne cherchez pas ici, dans les femmes, cette tendresse de cœur qui pénètre, remplit, enchante cette vie intime et secrète que deux amans ont en commun ; cette tendresse dont les peines sont un des plaisirs, qui se complaît dans les sacrifices, et s'accroît par les jouissances ; cet amour moral enfin, qui enchaîne ou domine l'amour physique, ou du moins le voile et le pare.

Vous ne trouvez guère non plus ici, entre les sexes, ces deux amitiés charmantes, dont l'une succède à l'amour, l'autre l'imite, et qui toutes les deux lui ressemblent, souvent même à s'y méprendre.

LETTRE LXIV.

A Rome.

La voilà cette fontaine si célèbre d destinée de Rome; au bord de laqu sage Numa feignait de conserver a Naïade, où, plusieurs siècles après les Césars, se baignaient les chastes tales.

Qu'est devenu ce bois sombre et rel qui l'ombrageait, qui la défendait des des animaux et des hommes?

Égérie n'était point la divinité qui à Numa. Votre divinité, belles eaux votre agréable murmure, votre péné fraîcheur; c'est enfin autour de vous charme de ce mystérieux silence.

Et moi aussi, je me sens inspiré par mon cœur est calme, mon esprit est mes sens sont en paix: je suis heureu pendant, charmante fontaine, lors mousse, le gazon, la violette, le c feuille, la virginale aubépine, au cette voûte de marbre, vous couvra

vous paraient seuls, vous deviez être bien plus éloquente.

Que j'ai écouté avec plaisir toutes ces belles eaux qui, aujourd'hui libres, indépendantes, suivent uniquement la nature, ruissèlent ou s'épanchent, ou bondissent sur la mousse, sur le sable, ou sur le marbre, parmi les tronçons des colonnes! elles m'ont entretenu de tous les objets chers à mon cœur, elles les ont offerts à mon imagination; j'ai cru les voir.

J'aimais ce dais de ronces, de lierres et de vignes sauvages, qui ont pris la place de la moitié de cette voûte de marbre, et qui suspendent autour de la fontaine leurs ombres jeunes et légères, que tous les zéphyrs balancent.

Ces chapitaux corinthiens qui, brillant autrefois dans les airs, semblaient écraser de leur poids la terre qui les portait, ils gissent sur l'herbe! Ces feuilles d'achanthe, si délicates, sont couvertes par des feuilles d'ortie! Que tout ce qui rampe se console; car tout ce qui s'élève tombe!

Il faut te quitter, charmante fontaine! Ta place devrait bien être aujourd'hui, non plus au milieu de cette campagne muette et dé-

serte, mais au milieu de l'Arcadie, du moins au milieu d'un pays où il y aurait des troupeaux pour s'abreuver dans ton cours, des pasteurs pour se reposer sur tes bords, et des bergères que ton murmure pût faire rêver !

Voilà de ces promenades qu'on peut faire à Rome.

D'autres rapporteront de Rome des tableaux, des marbres, des médailles, des productions d'histoire naturelle. moi, j'en rapporterai des sensations, des sentimens et des idées ; et surtout les idées, les sentimens et les sensations qui naissent au pied des colonnes antiques, sur le haut des arcs de triomphe, dans le fond des tombeaux en ruines, sur les bords mousseux des fontaines.

LETTRE LXV.

A Rome.

Que de richesses et de beautés dans le palais de la villa *Borghèse!*

C'est une quantité de colonnes, de pilas-

tres, de vases, d'ornemens en albâtre, en marbre, en bronze, en porphyre; et puis en porphyre, en bronze, en marbre et en albâtre!

Mais trop de magnificence est un défaut. — La richesse cache la beauté.

Puisque vous voulez que je juge si cette femme est belle, ôtez-lui donc ces diamans et cette draperie; faites au moins que je la voie.

Il n'y a qu'une manière de parer la beauté; c'est de la montrer ou plutôt de la laisser voir.

A travers tout cet or, tout ce porphyre, tout ce marbre, je suis pourtant parvenu à distinguer un *Curtius* qui se précipite

Le héros et le coursier sont véritablement tombés; on détourne la vue.

Comme ce coursier lutte avec effort contre le poids qui l'entraîne! comme il répugne à l'abîme! Curtius, au contraire, d'un air dévoué, s'abandonne; il se hâte au précipice, il s'y plonge. Contraste admirable de la nature physique qui cède, et de la nature morale qui triomphe.

Il vaut mieux considérer ce buste de Marc-Aurèle.

Cherchons son âme et son esprit dans tous ses traits. Oui, Marc-Aurèle devait avoir cet air mélancolique : il aimait les hommes, il voulait les rendre heureux ; et il connaissait les hommes.

Ce buste est fini : le ciseau a pris plaisir à représenter Marc-Aurèle ; il s'est reposé partout.

Que l'âme éprouve de délices à contempler les traits des bons princes ! Elle s'enivre de leur image. On croit être, un moment, en présence des dieux.

Il faut vous parler du célèbre gladiateur.

Dans l'Hercule du palais Farnèse, l'art a montré toute la force que le corps humain peut contenir ; dans le gladiateur du palais Borghèse, l'art a montré toute la vigueur que le corps humain peut déployer.

On sent que le coup victorieux est déjà hors de la main du gladiateur, qu'il est lancé : on sent la mort de l'adversaire dans ce regard.

Que les trois lignes de marbre sur lesquelles tout ce gladiateur est rassemblé et étendu sont savantes !

Ce groupe d'Apollon qui poursuit Daphné, fait honneur au ciseau de Bernin.

Apollon atteint Daphné, qui soudain est un laurier. Déjà ses cheveux épars sont des feuilles ; les doigts de ses pieds délicats, des racines ; son beau sein fuit sous l'écorce ; de jeunes branches ont remplacé ses jeunes bras.

Le vent souffle dans les cheveux d'Apollon.

Vous rappelez-vous cette prière charmante qu'Ovide prête à Apollon ? « Daphné, « ne cours pas du moins sur les cailloux. Ah ! « fuis plus lentement, cruelle, je te poursuivrai moins vîte. » Je crois entendre ici cette prière.

Je ne peux plus ni admirer, ni regarder, ni même voir. Ma sensibilité est épuisée : je sors.

LETTRE LXVI.

A Rome.

Je suis entré ce matin chez un libraire.

J'y ai trouvé plusieurs de nos bons ouvrages modernes.

Ce portrait en grand de la nature, peint

par Buffon. — Cet ouvrage sur l'astronomie ancienne et moderne, où la science et le génie ont confié à l'éloquence les secrets du soleil. — Cette histoire sage et humaine de la rivalité de la France et de l'Angleterre. — Cette traduction de l'histoire de Charles-Quint, par un écrivain capable de l'original. — Ces drames si touchans de Mélanie, qui nous rappellent Racine, et de Philoctète, qui nous rend Sophocle. — Cet éloquent Bélisaire, qui apprend aux peuples à plaindre les rois; aux rois à avoir pitié des peuples. — Ce poëme, sur les jardins anglais, que le goût français a écrit. — Ce poëme des Mois qui charmera, dans tous les temps, les amans de la nature et de la poésie. — Ce poëme des Saisons, où sont les saisons. — Enfin ce grand présent fait aux empires, l'*Administration des Finances*.

J'ai vu le P. J..., justement célèbre par son esprit, ses connaissances et son caractère. Si vous voulez en être bien reçu, ainsi que de tous les savans de l'Europe, présentez-lui une lettre de recommandation secrétaire des sciences, l'illustre marquis de Condorcet.

J'ai vu ici, au bas du portrait de M. de Condorcet, cette inscription :

D'un sage voici le modèle,
En même temps que le portrait
La vérité jamais eut-elle
De secrétaire plus fidèle,
Et de confident moins discret?

Le P. J.,.. a beaucoup d'envieux : heureusement il les mérite. Qu'est-ce donc que l'envie? C'est une impatience, dans les petits, de supériorité; dans les grands, d'égalité.

Un mot sur l'académie des Arcades. C'est un nom.

LETTRE LXVII.

A Rome.

On m'avait proposé d'aller voir un tableau du Guerchin, qui représente l'arrivée imprévue d'Herminie chez des bergers.

J'ai été le voir; j'étais curieux de comparer le tableau qu'en a fait le Guerchin, avec celui qu'en a fait le Tasse.

Qu'ils sont différens l'un de l'autre !

Lisez d'abord le Tasse. Herminie, agitée de terreur et d'amour, a long-temps erré, pendant la nuit, dans une forêt; vaincue par la douleur et la fatigue, elle s'arrête et s'endort. Le chant des oiseaux, au lever de l'aurore, la réveille; elle les écoute et pleure: tout à coup elle entend des sons qui arrivent à son oreille, et qui passent jusqu'à son âme: ce sont des voix pastorales et des musettes. Ses larmes s'arrêtent; elle se lève; elle s'avance lentement, à travers les arbres, vers les voix pastorales et les musettes. Elle aperçoit, au milieu d'un bocage, un vieillard assis sous un platane, son troupeau à côté de lui, et tressant une corbeille d'osier, tandis que deux jeunes bergers et une jeune bergère chantent ensemble, devant leur père, un air champêtre. En voyant un casque, des armes, un guerrier, les bergers ont peur et se taisent; mais sur-le-champ Herminie ôte son casque, et les bergers n'ont plus peur. Herminie s'approche, leur sourit, et elle leur dit: « Continuez, famille heureuse, bergers chéris du « ciel, continuez à travailler et à chanter; « certainement ces armes ne viennent point « porter le trouble au milieu de vous; je ne

« viens point interrompre vos travaux et vos « chansons. » Une larme coule alors des beaux yeux d'Herminie sur son beau sein.

Regardez à présent le Guerchin. Herminie est au milieu d'une forêt; elle avait ôté son casque : deux petits enfans qui étaient à vingt pas d'elle, l'aperçoivent, et, tout effrayés, s'enfuient; un troisième se cache dans les bras d'un vieillard assis sous un arbre, à quelque distance; la femme du vieillard, qui tirait de l'eau à un puits, s'arrête, et d'un air étonné regarde.

Composition ridicule!

Comment, Herminie a ôté son casque, et ces bergers ont peur! Comment, Herminie a été attirée dans ce lieu par un concert de voix pastorales et de musettes, et les bergers sont de petits enfans! Enfin, ce lieu doit être un bocage, et vous y placez un puits! Qu'avez-vous fait du ruisseau?

Mais, voyez comme ce coloris est vrai! comme ces couleurs sont harmonieuses! comme le clair-obscur est bien ménagé!

Il est bien ici question de peinture, je vous demandais un poëme.

Charmante idée du poète! Herminie a ôté son casque, non de dessein prémédité, mais

par instinct, par une sorte de coquetterie naturelle : elle aime, elle est malheureuse : ce sont des bergers qu'elle voit ; mais elle est femme.

LETTRE LXVIII.

A Rome.

POLIDORE, jeune sculpteur d'Athènes, venait d'assister aux jeux d'Elide.

Il avait vu exposées, autour du stade, aux yeux de la Grèce entière, les statues des héros et des dieux.

Il avait vu le jeune homme enivrer son cœur de la Vénus de Praxitèle, et le front de la jeune beauté rougir de pudeur auprès du Mercure de Termisandre : il avait vu dans le regard d'un disciple de Socrate, la pensée religieuse immobile devant le Jupiter de Phidias.

L'amour de la gloire et la jalousie (mais cette noble jalousie, compagne du talent et de l'amour de la gloire) s'empare du cœur de Polidore. Il sort de l'enceinte des jeux : il gagne les bords de la mer ; et là, seul, en

silence, pensif, il n'entend point les flots qui viennent se briser avec fracas sur le rivage ; il n'entend que la voix de la renommée qui publie dans l'univers les noms de ces rivaux, et les éternise.

« Oui, s'écria-t-il, elle publiera aussi le mien ; il faudra bien qu'elle le publie ; il faudra qu'on dise aussi, en me voyant paraître : « Le voilà. »

« Je forcerai, à mon tour, mes rivaux à entendre mon nom avec inquiétude. J'obligerai ce superbe et pesant regard des hommes puissans à tomber de moins haut sur mon front, et celui des beautés les plus dédaigneuses à ne plus négliger Polidore. Sur moi s'arrêtera avec plus de complaisance le regard de ma chère Ephire.

« Si je pouvais concevoir un chef-d'œuvre qui vainquît tous ceux que le ciseau grec a, jusqu'à présent, inventés !

« Essayons de réunir dans un seul œuvre le vrai, le beau et le sublime tout à la fois.

« Pour former cette heureuse alliance, je choisirai le modèle parmi les dieux ; les formes dans le beau idéal ; les charmes entre l'adolescence et la virilité ; l'action parmi

celles qui ne commandent que cette expression modérée, où le vrai souffre le beau, et où le beau n'exclut pas le vrai. »

Alors l'imagination de Polidore entra dans l'olympe, et passa en revue tous les dieux.

Elle ne s'arrêta point à Mars; elle ne s'arrêta point à Mercure, elle dédaigna Adonis, que Vénus seule avait fait dieu.

« Je ne vois, dit-il, qu'Apollon qui puisse remplir mon projet: je ne vois que le dieu du jour, le maître de la lyre, le fils de Jupiter et le vainqueur du serpent Python. » Polidore choisit Apollon.

Le jour commençait à tomber: Polidore revient chez lui, il se couche: il ne peut dormir, il rêve, il pense, il imagine.

« Le voilà, s'écria-t-il. Il marche: il aperçoit le monstre; il tend son arc, le monstre est mort, et le dieu sourit d'indignation. Le bras qui avait tendu l'arc est encore suspendu; l'autre repose. »

Au premier rayon du jour, Polidore vole à l'atelier.

Il fixe le regard sur un bloc de marbre. « Il est là, dit-il, je le vois (son génie venait de l'y faire passer); il faut maintenant qu'il en sorte. »

Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc. Mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves, et prend le sien.

Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon.

Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout à la fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres.

Mais la tête cependant reste cachée; et si le corps doit être dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête surtout qui doit montrer le dieu de la lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Python.

Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette divine tête, et hésite à la dévoiler; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense; il appuie sur les sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la flèche : enfin il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale.

C'est là cet Apollon du Belvédère! C'est là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux

créateurs qui, en choisissant, en combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature!

Qu'il est beau! qu'il est noble! qu'il est imposant et touchant tout à la fois!

Comme ce corps parfait se développe! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part.

Quel artiste que Polidore! (*Polidore est un nom supposé.*)

On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme.

C'est un bonheur que le temps ait respecté cette étonnante combinaison des formes humaines les plus parfaites!

Sans cesse je viens la voir; je viens l'étudier sans cesse; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre.

LETTRE LXIX.

A Rome.

J'AI été voir hier les catacombes du couvent de Saint-Sébastien.

Le jacobin qui m'a servi de guide, m'a paru un homme d'esprit, et surtout d'imagination.

Après être entré dans la première rue de ce souterrain immense : « Vous voyez, m'a-t-il dit, à droite et à gauche, dans ce roc, la place des cadavres qu'on avait étendus les uns sur les autres : on en a trouvé, dit-on, plus de cent mille ; c'étaient des corps de martyrs.

« Voilà des instrumens de supplice, des autels, une statue en marbre de saint Sébastien, par Bernin, et voici des éboulemens.

« Il en arrive de temps en temps, a-t-il ajouté : aussi n'avance-t-on qu'avec beaucoup de précaution dans ce souterrain dangereux. Plus d'une fois de malheureux étrangers y sont entrés et n'en sont pas sortis.

« Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau ; soudain derrière eux, le rocher s'éboule.

« La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le couvent, on va partout on passe devant les catacombes, ô terreur! la porte n'était pas fermée!

« On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement.

« On appelle. Des cris répondent. Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue!

« Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois; on n'écouta plus; on s'en fut. »

Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre! — Quand elle s'éteignit tout à fait! — Que la femme ne vit plus son mari; que le guide ne vit plus la route, quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éter-

nelles ténèbres de la mort! — Quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt qui prouvait son imagination et sa foi.

« C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouraient à Dieu.

« C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportaient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver les bras des bourreaux. On ne gémissait pas, on ne se plaignait pas, on ne pleurait pas, même les mères : on continuait à prier.

« Un soir, comme on priait, tout à coup on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté; c'était une troupe d'impitoyables soldats qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après

« Il y a quarante ans qu'un jeune homme et sa femme eurent la curiosité d'y pénétrer. Ils s'avancent, précédés d'un guide et d'un flambeau ; soudain derrière eux, le rocher s'éboule.

« La soirée était écoulée. On cherche le guide dans tout le convent, on va partout on passe devant les catacombes, ô terreur! la porte n'était pas fermée!

« On se hâte, on allume, on descend, on visite, on pénètre : on rencontre le nouvel éboulement.

« On appelle. Des cris répondent. Mais le moyen de remuer ce rocher, de soutenir cette voûte, de pratiquer une issue!

« Bientôt on n'entendit plus que des gémissemens confus; tout à coup on n'entendit plus rien : on écouta encore, on écouta plusieurs fois ; on n'écouta plus; on s'en fut. »

Le récit de mon guide me fit frissonner.

Quelle scène mon imagination se peignit derrière ce rocher éboulé ! quand la lumière menaça de s'éteindre! — Quand elle s'éteignit tout à fait! — Que la femme ne vit plus son mari; que le guide ne vit plus la route, quand ces ténèbres furent devenues pour eux les éter-

nelles ténèbres de la mort! — Quand ils se sentirent tous les deux dans le tombeau !

En continuant notre route, mon guide m'apprit l'histoire de ces catacombes. Il m'en parlait avec un intérêt qui prouvait son imagination et sa foi.

« C'est ici, me disait-il avec feu, que les chrétiens persécutés par les Césars, se rendaient, vers le soir, pour célébrer leurs mystères. Femmes, enfans, vieillards, riches, pauvres, tous ici accouraient à Dieu.

« C'est ici que la prière, commencée par un vénérable pontife, circulait d'un bout du souterrain à l'autre, et s'échappait vers le ciel. Quel admirable concert de tous ces cœurs qui priaient! Dans ce moment religieux, souvent les fidèles apportaient, au milieu de l'assemblée, les cadavres de leurs frères qui venaient d'éprouver les bras des bourreaux. On ne gémissait pas, on ne se plaignait pas, on ne pleurait pas, même les mères : on continuait à prier.

« Un soir, comme on priait, tout à coup on entend un grand bruit, on aperçoit une grande clarté; c'était une troupe d'impitoyables soldats qui avaient enfin découvert le souterrain. Comme des bêtes féroces, après

avoir surpris leur proie, ils entrent, ils pénètrent; on tend la gorge, ils tuent : seulement quelques femmes et quelques enfans ont pris la fuite. Les barbares les suivent, le fer et la flamme à la main : ils égorgent, ils massacrent; ils cherchaient encore, mais le silence affreux qu'ils viennent de faire les saisit et les repousse. — Ils sortent, et scellent pour jamais ce tombeau immense avec des rochers énormes.

« Je me trompe; ces rochers sont en vain couverts et chargés de siècles : la piété des fidèles les soupçonne, les trouve, les roule : elle entre et recueille tous ces ossemens, toute cette poussière, tous ces corps scellés dans le roc. »

Parvenu à un certain endroit, mon guide s'arrêta : j'en eus regret. J'aurais voulu jeter, dans la profondeur de ces ténèbres antiques et sacrées, deux ou trois rayons de la pâle lumière qui guidait mes pas.

Je me suis assis alors sur une pierre, avec la permission de mon guide; et lui, continuant son discours : « Je me plais souvent à venir dans ce souterrain, essayer, la nuit, la solitude et la froideur de la mort. »

C'est sous la terre qu'il faut venir penser à

tout ce qui se passe sur la terre, à tout ce que les hommes y font, ou y croient faire. Que les pas des armées qui la font trembler, que la roue des chars de triomphe qui la sillonnent, que la chute des villes et des empires qui la couvrent, y font peu de bruit!

J'aime les lieux souterrains; là, détachée de tous ses sens, et seule avec elle, l'âme jouit alors de toute sa sensibilité; elle s'élève à une hauteur inconnue. On dirait que la route du ciel est sous la terre.

C'est là qu'il faudrait que les gens du monde se retirassent quelquefois, pour panser les blessures, ou de l'amour, ou de l'envie, ou de l'ingratitude. L'ambition y étoufferait.

Nous sortîmes des catacombes, et j'aurais voulu y rentrer.

LETTRE LXX.

A Rome.

L'imagination de Michel-Ange était véritablement romaine.

Il lui était impossible d'avoir des vues mé-

diorres, quand elle regardait; comme il est impossible à un géant, quand il marche, de faire de petits pas. Elle enfantait à la fois, dans les trois grands arts, la basilique de saint Pierre, le tableau du Jugement dernier et la statue de Moïse.

Moïse est assis, tenant les tables de la loi sous un bras; l'autre repose majestueusement sur une poitrine de prophète.

Quel regard!

Ce front auguste semble n'être qu'un voile transparent qui couvre à peine un esprit immense.

On est étonné des flots ondoyans de sa barbe, qui descendent, ou plutôt qui coulent jusqu'à sa ceinture, et l'inondent; mais le premier regard ne saisit que Moïse.

Cette barbe n'est pas dans la nature, je le veux, mais elle est dans le beau idéal.

La bouche est remplie d'expression; la pensée y attend la parole.

Homère, Bossuet, Michel-Ange, semblent avoir eu successivement la même imagination. — Est-elle éteinte?

LETTRE LXXI.

A Rome.

La villa *Adriana* est un espace d'environ dix milles, au pied des montagnes de Tivoli, où l'empereur Adrien, après avoir voyagé pendant six ans dans les différens royaumes de l'empire romain, c'est-à-dire, dans l'univers, avait fait imiter tous les monumens dont la magnificence ou la gloire avaient frappé ses regards. On y rencontrait, pendant le cours d'une longue promenade, ici, le lycée; là, l'académie; plus loin, le prytanée; dans une plaine, le portique; sur le penchant d'un coteau, le temple de Thessalie; au milieu d'un bois, le pécile d'Athènes; des bains, des bibliothèques, des naumachies et des théâtres. Là, étaient les champs-élysées; là, étaient aussi les enfers.

Le palais de l'empereur régnait au milieu de tous ces monumens, orné de tout ce que l'architecture pouvait faire alors pour la demeure du maître du monde.

C'est là qu'Adrien passa sept années en-

tières, jouissant de lui, de la nature et des arts; se consolant avec eux des soins de l'empire; et, de temps en temps, déchargeant la tête d'un philosophe de la couronne de l'univers.

Il réduisait à ces sept années, par un calcul philosophique, le temps qu'il avait vécu.

Jamais la pensée, la puissance et la volonté romaines n'ont rien exécuté d'aussi grand que la *Villa Adriana :* c'était comme un choix des siècles, des arts et du globe.

Figurez-vous le moment où, dans cet espace de dix milles, Adrien, environné des artistes, des philosophes et des poètes, disait à tous les beaux arts : Faites-moi ici le lycée; là, le portique; là, le temple de Canope; je veux, dans ce vallon, les champs-élysées; prenez de l'or, un an et cinquante mille de mes esclaves.

Mais quel moment aussi que celui où la barbarie y entra, et commença avec le temps à ravager! — J'y ai trouvé encore le temps.

Comment rendre l'impression que je reçue, au premier aspect de ce lieu, lorsqu'un malheureux paysan m'ouvrit la porte de bois, à moitié pourrie, qui en garde aujourd'hui l'enceinte?

Je m'avançai pendant trois heures, le cœur serré de tristesse, seul, à travers les herbes, les ronces, les tronçons de colonnes et les débris de murailles; je perçai cette solitude profonde d'un bout à l'autre.

Quoi! Caracalla, les Italiens et le temps n'ont épargné ni le lycée, ni le portique, ni l'académie! Ils en ont effacé la trace.

Je me mis à parcourir les restes qu'on pouvait reconnaître encore. Je me hâtais de les considérer, comme s'ils eussent dû ne plus subsister le lendemain; comme si, pendant la nuit, eût dû revenir Caracalla. Quelle joie, lorsque mes regards parvenaient à conquérir, au milieu des broussailles, sous les bras d'un figuier ou d'un lierre, les fragmens de quelque colonne!

J'allais, j'errais, je m'arrêtais, j'errais encore, je ne me lassais pas de contempler ces ruines, de couleur violette, répandues sous un ciel d'azur sur des gazons d'un vert tendre.

Je voulus aussi visiter les cent chambres où les gardes prétoriennes étaient logées. Sous la voûte d'une de ces chambres, un figuier, croissant dans la pouzzolane, a pénétré; il étendait, au milieu, une de ses branches, sur

laquelle des rayons du soleil, s'insinuant à travers le mur, venaient assidûment mûrir ses fruits. J'entendis bourdonner à l'entour quelques abeilles.

Il commençait à être tard, le soleil allait se coucher. En m'enfonçant dans la bruyère, j'ai rencontré, près d'un temple de Jupiter qui, de moment en moment, tombe en ruine, une ménagerie.

Là, je me suis reposé sous un pin, tandis que vis-à vis, sur une loge où jadis rugissait un lion, un rossignol chantait. Sa voix semblait accompagnée d'un ruisseau qui fuyait, en murmurant, sous la verdure.

J'écoutais alternativement le ruisseau, le rossignol et le silence. — J'étais charmé!

Mais enfin la nuit entra dans le désert et me chassa.

LETTRE LXXII.

A Rome.

Je ne peux mieux rendre compte du Laocoon *du Belvédère*, qu'en rapportant ma con-

versation sur cet admirable groupe avec un jeune dessinateur.

J'étais occupé, depuis près d'une heure, à en étudier tour à tour, et à en goûter le beautés.

Comment, me disais-je à moi-même, M. de*** a-t-il pu écrire que la mort de Laocoon est représentée sur ce marbre comme dans les vers de Virgile ? M. de*** n'a pas lu les vers de Virgile, ou il n'a pas vu ce marbre. Dans Virgile, l'action est successive : ici elle est simultanée. Dans Virgile, les serpens ont déjà déchiré les deux enfans, quand leur père vole à leur secours; ici les enfans et le père sont attaqués à la fois. Laocoon pousse, dans les vers de Virgile, des cris effroyables, et sur ce marbre, il se tait. Enfin Virgile se borne à exprimer la douleur physique : Agasias (*non supposé*) a rendu la douleur morale. Il a fait plus, il a peint, au milieu de ces deux douleurs, le courage qui combat contre elles, et les réprime l'une et l'autre. Certainement, de ces deux auteurs, l'artiste, c'est Virgile ; et le poète, Agasias. Le premier a fait un récit, mais le second un poëme. Virgile a eu principalement pour but d'émou-

voir; Agasias a voulu plaire. Agasias a vaincu Virgile.

J'achevais dans mon esprit ce parallèle, je pensais à l'utilité dont pourrait être son développement pour l'instruction des jeunes gens, combien il prêterait à mettre dans tout son jour la différence qui existe, dans tous les beaux arts, entre la mécanique qui traduit, et le génie qui compose; dans ce moment mes regards tombèrent sur un jeune homme qui dessinait à côté de moi Laocoon.

Je trouvais son dessin pitoyable, et je me taisais.

« Qu'en pensez-vous, me dit en italien le jeune artiste?

« — Mais, lui répondis-je, vous êtes loin encore de l'original.

« — Je pense comme vous, m'a-t-il dit; je ne suis nullement satisfait. Voilà la dixième fois que je copie ce groupe, et je ne passe jamais l'ensemble : cependant je copie, à ce que je crois, avec la plus grande fidélité.

« — Si vous aviez copié, lui dis-je, avec la plus grande fidélité, votre dessin réfléchirait votre modèle aussi fidèlement qu'un miroir; mais il s'en faut assurément que votre traduction soit littérale. Elle est remplie

d'omissions graves et de contre-sens manifestes. On ne peut vous reprocher, il est vrai, que votre traduction ne soit pas littérale, elle ne saurait l'être en effet. Vous ne pouvez, dans un espace si étroit, rassembler toutes les parties de votre modèle, même en petit. Il en est un grand nombre qui ne sont que des points, et qu'on ne saurait abréger; vous êtes donc obligé de choisir entre elles, et de supposer le reste : mais vous avez fait un mauvais choix, et vous avez mal supposé. Vous avez choisi les détails qui peignent l'âme. Ce que je vois sous votre crayon, c'est uniquement le corps d'un vieillard, hideux de vieillesse et de souffrance : sous le ciseau d'Agasias, c'est surtout le cœur tendre d'un père et l'âme forte d'un sage. Aussi le Laocoon d'Agasias m'inspire-t-il une admiration sensible, qui m'attache à sa douleur, tandis que le vôtre, au contraire, me révolte et me repousse.

« — Mais, me répondit le jeune artiste, l'effet que je produis n'est-il pas plus naturel ?

« — Sans doute, l'effet que vous produisez est bien plus naturel ; mais l'objet des beaux arts n'est pas simplement d'imiter la nature,

mais d'imiter la belle nature ; non pas seulement d'affecter la sensibilité, mais de l'affecter en bien. L'artiste médiocre ne sait pas choisir. Il prendra précisément dans un sujet qui révolte, le côté le plus révoltant.

« — Expliquez-moi donc, m'a dit le jeune homme, en quoi consistent le génie et l'intelligence qui vous frappent dans le choix de l'attitude préférée ici par l'artiste.

« — Jeune homme, Agasias a été chargé de représenter sur le marbre le malheur de Laocoon. Il s'est dit sans doute à lui-même, si je choisis l'aspect sous lequel il frappe d'abord, il fera certainement horreur, et d'autant plus qu'il sera mieux exécuté. Ces deux enfans et ce vieillard, déchirés par deux serpens ! Qui pourra soutenir un pareil spectacle ? Il faut pourtant, non-seulement qu'on supporte celui que je veux offrir, mais encore qu'on le recherche. Il rêve, médite, descend dans son cœur ; il interroge tour à tour la sensibilité et la raison. « Le secret est trouvé, « s'écria-t-il, il faut faire disparaître l'hor-« reur de l'action principale sous l'intérêt des « accessoires. Ainsi je livrerai bien le corps « du vieillard à la morsure du serpent ; mais « ce corps du moins sera parfait ; et sous les

« années, les morsures et les souffrances, on « verra briller, par intervalles, une beauté « majestueuse. Ainsi j'exprimerai bien en- « core, sur tout le corps de Laocoon, la dou- « leur physique qu'il éprouve; mais comme « elle révolterait si elle paraissait toute en- « tière, j'en retiendrai dans l'âme une partie : « je mêlerai ensuite ce que je laisserai pa- « raître avec la douleur d'un père. Mais ces « deux enfans m'embarrassent. Les montrerai- « je déchirés tous les deux par les serpens? « Quelle monotonie dégoûtante! et je dépas- « serai la pitié. Non, il faut montrer ces « deux enfans accourant à la fois à leur père « par deux côtés différens; les serpens les « saisiront tous les deux avant qu'ils soient « arrivés; mais un seul sera leur victime, et « ce sera le plus jeune, la victime sera plus « touchante. L'autre sera simplement enlacé « dans les nœuds de l'affreux reptile; et son « sacrifice sera différé. Je tâcherai que ces « deux épisodes soient extrêmement atten- « drissans, afin d'éteindre dans la pitié que « ces enfans inspireront, un peu plus encore « de l'horreur que doit inspirer le père; je « tâcherai, en un mot, que la pitié soit « l'effet dominant du tableau. »

« Regardez maintenant, dis-je au jeune homme, comme Agasias a bien exécuté un plan si sublime et si raisonnable.

« — Oui, dit le jeune homme, on voit le travail de tous les muscles tourmentés par la douleur.

« — Eh ! il est bien question du travail des muscles ! lui répondis-je. Vous ne voyez presque jamais, vous autres artistes, que l'exécution mécanique. Vous n'admirez presque jamais que ce que la main a fait, ce qu'a fait le génie vous échappe. Louez, j'y consens, l'exécution mécanique ; mais à sa place, c'est-à-dire, après tout le reste. Qu'importerait en effet, pour l'impression générale, que l'artiste eût négligé de faire souffrir quelques veines, eût mal rendu quelques chairs ! Que son ouvrage serait médiocre, s'il laissait l'œil d'un homme sensible libre sitôt de quitter l'ensemble et d'errer dans les détails ! Que son ouvrage serait médiocre, si l'âme se ressouvenait si promptement que les personnages sont de marbre, et que le ciseau les a faits ! Malheur à l'artiste qui montre son talent avant son œuvre ! Son œuvre, pour toucher à la perfection, doit être tel, que d'abord le sen-

timent puisse en éprouver tout l'effet et la réflexion, ensuite en découvrir tout le mérite.

« Pour moi, ce qui me saisit à la vue de Laocoon, c'est d'abord le cœur malheureux d'un père; c'est l'âme vigoureuse d'un sage, c'est la destinée déplorable d'un vieillard; c'est enfin (car c'est la dernière chose qui se montre) l'horrible souffrance d'un homme: c'est à la fois tout cela. Admirable mélange qui attache tous mes regards à un spectacle qui, présenté autrement, n'en eût jamais laissé approcher un seul!

« Lorsqu'ensuite ma réflexion cherche le mérite de l'artiste, quelle intelligence, quelle raison, quelles connaissances, quel génie, en un mot, je saisis partout!

« Agasias voulait montrer la douleur, la tendresse et le courage luttant ensemble sur le corps de Laocoon. Eh bien! il choisit une attitude qui ouvre à ces trois athlètes, qui leur déploie, qui leur livre absolument tout ce corps; et cette attitude extraordinaire, comme l'artiste l'a motivé! D'abord il fait attaquer Laocoon dans le flanc, de sorte que tout le tronc est contraint de saillir, pour fuir la dent qui s'acharne; ensuite il dispose un pli du serpent au-dessus des épaules du

héros ; de sorte que le héros est obligé, pour tâcher de rompre ce pli, de déployer les deux bras, et de tendre en avant la tête.

« Cependant les convulsions de la douleur dérangeront cette attitude : l'artiste imagine de la fixer, en liant toute la partie inférieure du corps, des nœnds redoublés du reptile.

« Voyez maintenant ce combat entre le courage et la douleur.

« Le cri de la douleur est près de forcer ces lèvres entr'ouvertes ! Mais le courage les referme. Elles ne le laisseront point passer. Toute la surface de ce corps, en proie à la souffrance, ressemble à la surface d'une mer agitée qui bouillonne. Remarquez-vous, parmi ces regards plaintifs de la douleur, les regards de la tendresse paternelle, qui se plaignent bien davantage.

Agasias a bien su encore intéresser à la mort du plus jeune des deux enfans ! Il courait se réfugier dans le sein de son père ; un serpent s'élance, l'atteint, et dans un nœud dont il lie ses jambes, le soulève et l'arrête en l'air ; tandis que d'un autre nœud il roidit un de ses faibles bras. Enfin le serpent, du poids d'un seul de ses anneaux qui glisse sur le sein de l'enfant, le presse, le plie, l'é-

touffe ; l'enfant expire en regardant son père. Regard touchant ! Mourir si jeune. Mourir ainsi. Ce corps si délicat et si tendre, étouffé par un serpent ! mais du moins il a peu souffert.

« La tragédie n'est pas finie. Le sort de l'aîné n'est pas décidé. Comment, aucun homme, aucun dieu ne viendra dénouer autour des jambes de cet enfant ces abominables reptiles ! En vain il regarde son père ; en vain ses mains essaient de rompre ses nœuds. Ses mains, hélas ! sont trop faibles ; mais peut-être les serpens seront-ils rassasiés quand ils auront dévoré Laocoon, et sucé la vie du jeune frère. L'infortuné ! quelle attente ! Le sublime artiste qu'Agasias ! il me fait penser tout cela.

« Avec quel génie, encore une fois, Agasias a su faire, d'un événement si horrible, une scène si attendrissante ! Il a tellement occupé mon cœur, par l'image d'incidens qui touchent ; mon esprit, par le spectacle d'objets qui font penser ; mes yeux, par la vue de tant de beautés, ou délicates, ou sublimes, qu'à peine ai-je aperçu les serpens. »

A mesure que je parlais ainsi, que mon

enthousiasme s'exhalait, je voyais le jeu
artiste s'animer.

« Bon! me suis-je écrié, prenez vite vot
crayon, vous commencez à sentir.

« Le sang-froid, ajoutai-je, n'a jama
imité que ce qu'a fait le sang-froid, c'est-
dire, des choses froides. Artistes, qui n'av
que des yeux, copiez de la matière et des c
davres: il n'appartient qu'aux imaginatio
sensibles de copier la vie, le mouvement et
passion.

« — Mais je ne conçois pas, me dit le jeu
peintre, comment il est nécessaire, po
bien copier, d'avoir du génie, du sentimen
de l'enthousiasme: il me semble que des ye
suffisent; il me semble même qu'une certai
émotion pourrait m'empêcher de bien voir.

« — Mon ami, il suffit des yeux du cor
pour voir et copier ce que les yeux du cor
ont vu: mais ce n'est qu'avec l'œil du gén
que l'on aperçoit et que l'on copie ce que l'œ
du génie a découvert. Ce n'est que dans l'
motion du même sentiment qui a inspiré te
ou tels traits, qu'on pourra reconnaître c
traits. Les traits caractéristiques de l'âme n
sont visibles qu'à l'âme.

« Comment voulez-vous qu'un artiste q

ne sera jamais entré dans le dessein d'Agasias, qui n'aura pas saisi que son projet, par exemple, a été, *dans le jeu de ce muscle*, d'exprimer à la fois la force de la douleur qui l'irrite et le pousse, et l'effort du courage qui le combat et le retient, puisse concevoir ce mouvement composé ; et s'il ne le conçoit pas, comment le rendra-t-il ? Il omettra précisément le trait décisif ; il croira même se rapprocher davantage de l'exactitude anatomique en l'omettant ; il sera près de placer un défaut où l'artiste a placé une beauté.

« Jeunes artistes, copiez beaucoup, mais imitez davantage. Ne sentez-vous pas que, pendant que votre main seule travaille, votre génie dort ? Vous perdez le moment de contracter l'heureuse habitude de l'enthousiasme ; vous désespérez de vous.

« Vous copiez des chefs-d'œuvres, dites-vous. Non : vous copiez, dans des chefs-d'œuvres, précisément ce qui n'en est pas. Copieriez-vous si long-temps ?

« Au reste, savez-vous ce que vous devez copier ? Les élémens du beau. Quand vous vous en serez une fois rendus maîtres, vous pourrez en former ensuite, à votre gré, des combinaisons qui seront originales, et vous

seront vraiment propres. Copiez le nu so
toutes les formes, sous tous les aspects; co
piez la nature tranquille du marbre et de
toile antique, à la bonne heure : et puis
quand vous voudrez passionner vos perso
nages, au lieu d'emprunter à d'autres ta
bleaux des affections analogues, compose
les vous mêmes; composez-les pour le lie
pour le temps, pour l'action : tout visa
de passion empruntée ne peut être j
mais qu'un masque. Voilà pourquoi, da
presque tous les tableaux d'histoire, les pe
sonnages sont si outrés et si froids; ce ne so
que de mauvais comédiens.

« Le travail de copier, je le crois bien,
séduisant : il promet au jeune élève qu'il
teindra son modèle, et il ne lui demande
retour que du temps, de la patience,
crayon et de la couleur ; il dispense de to
étude.

« — Vous avez rencontré juste, me dit
jeune homme : voilà bien ce que nous pens
tous en nous mettant à copier.

« Mais comment donc apprendrai-je à d
venir un grand peintre ?

« — Mon ami, en devenant d'abord
poète, un historien, un physicien, un pl

losophe; car pour le mécanisme de l'art, qui est la dernière partie de l'art, elle doit occuper aussi la dernière : sans les autres, elle est inutile. Quand on ne sait ni penser, ni raisonner, ni sentir, à quoi sert de savoir parler? A la vérité, les trois quarts des artistes ne veulent que parler; ils ne travaillent, les malheureux, que pour des organes. Vous, si vous voulez travailler pour l'esprit et pour le cœur, prenez une autre route. Commencez par cultiver et votre cœur, et votre esprit; sentez (1).

« Ce qui a perdu les arts, c'est de les avoir traités comme des métiers, de les avoir fait embrasser aux jeunes gens comme des professions mécaniques.

« Les artistes s'étonnent et se plaignent du peu de goût des hommes éclairés pour les productions des beaux-arts : mais pourquoi, artistes, n'imitez-vous que des objets qui sont de trop dans la nature, ou qui y sont constamment? Offrez-nous une nature

---

(1) Le conseil que je donne ici est bien justifié par les Greuze, les Vernet, les Houdon, les David, les Lebrun, etc.

qui soit nouvelle, et surtout qui soit choisie. Montrez-nous les trois fils du vieil Horace, jurant à l'envi, à la voix de leur père, la ruine d'Albe et le salut de Rome. Montrez-nous Socrate enchaîné dans sa prison, et, la coupe fatale à la main; conversant avec ses disciples, comme assis à un banquet, et le front couronné de fleurs. Ou bien, rival heureux du Corrège, faites-nous voir encore l'Amour, qui éternellement plaira, surtout si vous le représentez sous les traits du jeune Lubormiski, armé non de son flambeau ni de son arc, mais seulement de sa nudité, et offrant une couronne de laurier et de myrte...., sans doute à l'artiste dont le pinceau l'a fait naître 1).

« Mais chacun veut avoir pour soi la foule, et la foule se contente aisément. Le goût du vulgaire finit où celui des connaisseurs com-

1) Tout ce paragraphe a été ajouté, comme on le voit, depuis le retour de l'auteur.

Ce tableau de l'amour, par madame Lebrun, dans lequel elle s'est surpassée elle-même, l'approche du Titien pour la vérité, et du Corrège pour la grâce.

mence. Le vulgaire quitte l'œuvre de l'art quand les couleurs disparaissent et que les pensées se montrent : espèce d'idolâtres pour qui l'image est le dieu. »

Dès que j'eus cessé de parler, le jeune dessinateur me remercia, et me dit avec une ingénuité touchante : il est trop tard, je suis trop avancé, trop pressé surtout par le besoin, pour passer de la route que j'ai prise dans celle que vous m'indiquez. Il soupira, et me demanda mon nom.

« —Je ne vous le dirai pas, lui répondis-je; mais Homère, Virgile, et plus encore l'amour de la gloire, voilà ce qu'il est important pour vous de connaître.

« Oui, sans l'amour de la gloire, on ne fait jamais rien de grand; car on ne fait jamais d'efforts.

« Alexandre ne renversait, dans l'Asie, les royaumes, qu'afin que le bruit de leur chute retentît sur la place publique d'Athènes. »

LETTRE LXXIII.

A Rome.

J'AI vu le Colysée.

En passant sous l'arc de Titus, pour y arriver, je me suis arrêté un moment. Je me suis plu à considérer la pompe du triomphe, les dépouilles des Juifs, les esclaves qui traînent le char, la douce majesté du conquérant, cette foule de Romains heureux de lui, qui le contemplent; enfin mille empreintes du ciseau grec, plus belles les unes que les autres, et qui vivent encore sur le marbre.

J'aimais surtout à contempler un monument érigé par Trajan à Titus.

En quittant l'arc de Titus, on découvre à droite l'arc de Constantin, à gauche le Colysée, au milieu de la fameuse *Meta sudans*.

Cet arc, qui fut érigé pour attester la première victoire de Constantin contre Maxence, n'atteste plus aujourd'hui que la décadence des arts sous Constantin.

oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je crois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang ; ceux des femmes aux mourans toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce ! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité; de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes que dans des con-

oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je crois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes aux mourans toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce ! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité; de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes que dans des con-

l'imagination peut encore en relever le reste, et voir le monument en entier.

J'entrai enfin dans l'enceinte.

Quel coup d'œil, quels tableaux! quels contrastes! quel étalage de ruines et de toutes les formes, et de chaque siècle, et de toutes les portions du monument, et sous toutes les années, pour ainsi dire, portant, les unes l'empreinte de la main du temps, les autres l'empreinte de la main du barbare; celle-ci écroulée d'hier, celle-là il y a peu de jours; un grand nombre qui vont tomber, et quelques-unes enfin qui, de moment en moment, tombent : ici c'est un portique qui chancelle, là un entablement, plus loin un gradin : et cependant, à travers tous ces débris, les lierres, les ronces, la mousse, les plantes, les arbustes rampent; ils s'avancent, ils s'insinuent, ils prennent pied dans le ciment; et incessamment ils détachent, séparent, pulvérisent ces masses énormes que des siècles avaient formées, et qu'avaient unies ensemble la volonté d'un empereur, et les bras de cent mille esclaves.

C'était donc là où combattaient, dans les jours des fêtes romaines, pour hâter un peu plus le sang dans les veines de cent mille

oisifs, les gladiateurs, les martyrs et les esclaves.

Je croyais entendre encore les rugissemens des lions, les soupirs des mourans, la voix des bourreaux, et, ce qui épouvantait le plus mon oreille, les applaudissemens des Romains.

Je crois les entendre, ces applaudissemens, pressant, encourageant, exigeant le carnage : ceux des hommes demandant aux combattans toujours plus de sang; ceux des femmes aux mourans toujours plus de grâce.

Il me semblait voir une de ces femmes, belle, jeune, quand un gladiateur était tombé, se lever alors sur la pointe du pied, et, d'un œil qui venait de caresser un amant, accueillir ou repousser, quereller ou applaudir le dernier soupir du vaincu, comme si elle l'eût acheté.

Que l'ennui romain était féroce! on ne pouvait l'amuser qu'avec du sang.

Cette pensée de la conquête de l'univers avait exalté tellement la sensibilité romaine, qu'elle l'avait jetée hors des limites de la nature et de celles de l'humanité; de sorte qu'à la fin elle ne pouvait plus trouver d'émotions assez puissantes que dans des con-

quêtes de royaumes, des combats de gladiateurs et de lions, des statues colossales et d'or, des règnes de Néron et de Caligula.

Mais quel changement dans cette arène! Au milieu s'élève une croix, et tout autour de la croix, à d'égales distances, s'appuient sur les loges où l'on renfermait les bêtes féroces, quatorze autels consacrés à différens saints.

C'est là que, presque tous les jours, des moines débitent des sermons, et tiennent des confréries.

Le Colysée, de jour en jour, dépérissait : on enlevait les pierres, on le dégradait, on le souillait. Benoît XIV imagina de sauver le Colysée en le consacrant : il le fortifia d'autels, et le couvrit d'indulgences.

Ces murs, ces colonnes, ces portiques ne s'appuient plus que sur les noms de ces mêmes martyrs, dont le sang a rejailli sur eux.

Je me suis promené dans toutes les parties du Colysée, j'ai monté à tous les étages, je me suis assis dans la loge des empereurs.

J'aurai long-temps dans mon âme le silence et la solitude que j'ai rencontrés dans

ces corridors, le long de ces gradins, sous les voûtes de ces portiques.

Je m'arrêtais de temps en temps pour écouter le bruit qu'y faisaient mes pas.

J'aimais aussi à écouter je ne sais quel bruissement sourd, plus sensible à l'âme qu'à l'oreille, occasionné par la main du temps, qui mine, dans le Colysée, de tous les côtés.

Quel plaisir encore j'éprouvais, en considérant le jour qui se retirait peu à peu de cette vaste enceinte, en voyant la nuit se glisser par les arcades, et y répandre ses ombres!

A travers ces dernières lueurs du jour, et ces premières ombres du soir, mêlées ensemble, tout à coup j'ai vu passer une jeune femme. Elle était belle! elle était vêtue avec grâce! Ses cheveux et ses vêtemens étaient mollement agités par un veut frais. Elle tenait d'une main sur son sein un jeune enfant, de l'autre main un faisceau de roses, sur sa tête, un panier de fraises. Le Colysée disparut.

Remis de ce léger trouble, je descendis dans l'arêne. Mes regards disputèrent longtemps encore aux ombres du soir ces débris

si pittoresques. Ils s'arrêtèrent sur cette pierre isolée qui domine le plus dans les airs, et sur laquelle le dernier rayon du soleil mourait.

Mais enfin il fallut sortir, riche toutefois de mille idées, de mille sensations qu'on ne peut recueillir que parmi ces ruines, et que ces ruines, en quelque sorte, produisent.

LETTRE LXXIV.

A Rome.

Madame *** m'a proposé de me mener aujourd'hui à Tivoli.

Nous sommes arrivés de bonne heure.

Tandis que madame *** et le reste de la société étaient occupés à voir la grande cascade, la grotte de Neptune, la maison de Mécène, j'ai couru aux *Cascatelles.*

J'ai revu ce lieu charmant, comme on revoit un objet aimé qu'on croyait ne plus revoir.

Après avoir tout visité de nouveau, après avoir erré partout, j'ai dit : « La soirée est

belle : il est encore de bonne heure ; je suis seul ; offrons ici un sacrifice aux mânes de Délie et de Cinthie ; traduisons quelques-uns des vers de Properce et de Tibulle, dans le lieu même où sans doute ils ont été faits : ce lieu m'inspirera peut-être.

J'ai fondu plusieurs élégies en une, et au lieu de copier, j'ai imité. Voici d'abord une élégie de Properce.

Mais commençons par demander pardon à MM. les chevaliers *Bertin* et *Parni*, les *Properce* et les *Tibulle* de la France.

Poëtes charmans, j'ai osé cueillir des fleurs dans vos jardins, malheureusement après vous.

A CINTHIE.

Cinthie était à Rome, et Properce à Tivoli; on était au commencement du printemps.

Peut-on être sensible, et rester à la ville !
Des amours aujourd'hui la campagne est l'asile ;
Aujourd'hui Junon même abandonne les cieux,
Et les vœux des mortels n'y trouvent plus les dieux.

L'Amour s'est fait berger; Vénus s'est fait bergère;
En tous lieux aujourd'hui l'on croit être à Cithère.
Salut, ô doux printemps! hommage à ton retour.

Oh! comme dans les bois, dans les champs d'alentour,
Comme dans nos vallons rit la nature heureuse!
Le ciel semble amoureux de la terre amoureuse;
L'aquilon cependant n'a point quitté les airs;
L'amour frissonne encore dans nos bois déjà verts;
Caché dans ses boutons, le jasmin, cher à Flore,
Doute encor du printemps, et n'ose point éclore.
Mais parais, ma Cinthie, et tout va refleurir.

Dis-moi, loin de Tibur qui te peut retenir?
Serait-ce ta santé qui languit, qui chancelle?
Va, c'est en l'aimant bien qu'on guérit une belle.
Fuis donc les bords du Tibre, et viens incessamment
Recouvrer la santé dans les bras d'un amant.

Que dis-je? oh! de l'amour illusion puissante!
Rien ne m'est si présent que ma Cinthie absente.
Tous mes sens sont émus, je l'entends, je la vois:
Oui, c'est là son souris, le doux son de sa voix.
Que ma Cinthie est belle! elle serait, sans peine,
Des Amours, à son choix, ou la sœur, ou la reine;
Dryade au fond des bois, Naïade au bord des eaux,
Une Nymphe bergère au milieu des troupeaux.

Tout, dans Cinthie, est grâce, et rien n'est imposture,
Elle n'est point parée, et c'est là sa parure.

Quand Cinthie, au matin (j'en atteste l'amour),
Entr'ouvre ses beaux yeux, aussi purs que le jour,
C'est l'aurore — ou la rose : on croit la voir éclore.

Non, mortels, c'est Cinthie, et ce n'est point l'aurore :
C'est l'objet enchanteur qui me tient enflammé.
Si vous ne l'aimez point, vous n'avez point aimé.
Voulez-vous embaumer cet air que je respire?
Laissez-là vos parfums, faites qu'elle y soupire.
Voulez-vous m'émouvoir? priez-la de parler.
Elle marche!..... tremblez..... elle peut s'envoler.....
Quoi! vous peignez Cinthie! êtes-vous donc Appelle?
Quoi! sans être Phébus, vous chantez cette belle!
Viens, ma belle maîtresse; oui, viens, ne tarde plus
A rendre à mes baisers tes appas attendus.
Aimons-nous, aimons bien, qu'aimer nous soit la vie;
Sans cesse resserrons le doux nœud qui nous lie;
Et puissions-nous enfin, à notre dernier jour,
Tous les deux à la fois ne mourir que d'amour.

Trouvez-vous dans ces vers quelque trace de cette imagination ingénieusement amoureuse qui caractérisait Properce? Car on aime avec son cœur, avec son esprit, avec son imagination, comme avec les sens; et c'est ce qui fait qu'on peut aimer également bien de tant de manières différentes.

LETTRE LXXV.

A Tivoli.

Voici maintenant une imitation de Tibulle, ce sont les conseils aux amans.

Je veux en faire hommage aux mânes du président Bouhier, qui a fait un traité sur la coutume de Bourgogne, et une traduction de Catulle.

CONSEILS AUX AMANS.

Venez, tendres amans, qui trouvez des cruelles,
Vénus m'a révélé comment on plait aux belles.

Venez. La complaisance ouvre un cœur à l'amour :
Qui toujours cherche à plaire, est sûr de plaire un jour.
Que l'ingrate à tes vœux se montre inexorable,
Que son cœur soit armé d'un bronze impénétrable,
Jamais un tendre amant ne se découragea.
Amuse, flatte, amuse... Eh bien, vois-tu déjà
Comme, insensiblement à tes vœux plus facile,
Elle-même à ton joug présente un cou docile.

Le temps peut tout : le tigre à la fin obéit :
L'eau parvient à creuser le roc qu'elle amollit.
Tu te plains qu'on diffère, attends : le lis superbe,
Pour briller quelques jours, se cache un an sous l'herbe.
Il faut, sur cette plaine, où jaunira le blé,
Que d'un an révolu tout le cercle ait roulé.

Tu le sais, ô jeune homme! un cœur tendre est crédule.
Jure donc hardiment, jure donc sans scrupule :
Tu peux même attester, sans les blesser jamais,
Pallas par ses cheveux, Apollon par ses traits.
Jupiter annulla, par un bienfait suprême,
Tout serment qu'à l'amour arracha l'amour même.

Il est d'heureux momens, des momens où le cœur
Est ouvert, sans défense, et n'attend qu'un vainqueur;
Mais il faut les saisir, il faut qu'on les épie;
L'occasion est une, et veut être ravie.

Ah! comme des beaux jours le vol est prompt, Hélas!
On n'en vit jamais un revenir sur ses pas.
Destin tout à la fois et sévère et bizarre!
Hérissé de frimas, armé d'un sceptre avare,
L'hiver cinq mois entiers règne en paix dans nos champs;
Et son jeune héritier, l'aimable et doux printemps,
Revient en fugitif visiter son domaine,
Où son peuple de fleurs ne l'entrevoit qu'à peine.
Jouis donc, ô jeune homme! hâte-toi. Ce coursier
Qui, dans nos derniers jeux, s'élança le premier,

Il languit. Tu connais le frère de Délie ;
Il négligeait l'amour, le traitait de folie,
Il riait : l'âge vint ; je le vis, il pleurait.
Mais inutiles pleurs ! inutiles regrets !
Hélas ! le serpent seul peut tromper la vieillesse,
Seul dépouiller les ans, et garder la jeunesse.

Quoiqu'Iris ait déjà, dans les airs orageux,
De ses riches couleurs peint la moitié des cieux,
Et qu'au penchant des monts, dans le milieu des plaines,
La soif de Sirius ait tari les fontaines,
Si ta Chloé pourtant veut hasarder soudain
Un voyage peu sûr en un climat lointain,
Pars. Ou veut-elle errer sur la mer infidelle
Prends la rame, et fends l'onde et fais voile avec elle.
Veut-elle au bord des eaux séduire le poisson?
Va déployer la ligne, et jeter l'hameçon.
Enfin, veut-elle, un soir, dans la plaine fleurie,
Vaincre d'un pied léger ton pied qu'elle défie?
Accepte : elle s'élance, et toi, vole, soudain
Que ton pas ralenti lui cède le chemin.
Et vainqueur en effet, prête-lui ta victoire.
Alors mets à profit l'ivresse de sa gloire.
Heureusement vaincu tu peux alors oser,
Tu peux impunément cueillir plus d'un baiser,
Qu'elle défend d'abord, et puis qu'elle abandonne.
Oui, d'abord tu les prends, ensuite on te les donne,
Après on te les offre, et la coquette enfin
Les ravit sur ta bouche en dépit de ta main.

Il est d'autres secrets, un art plus sûr encore,
Mais que n'apprend Vénus qu'à l'amant qui l'implore.
Sois simple, sois modeste : on est toujours ému
D'une rougeur candide et d'un air ingénu.
Sache encor avec grâce et parler et te taire,
Avec timidité te montrer téméraire.
Oh! puisse dans tes yeux une larme rouler,
Qui brillera d'amour et n'osera couler.
Enfin que te dirai-je? une aimable tristesse,
Un regard attendri qui conjure et caresse,
Un soupir, un silence est souvent écouté :
C'est un rien, mais un rien peut tout sur la beauté.
Il le pouvait jadis; mais dans ce temps barbare,
Où l'or plaît, où l'or règne, où Vénus est avare,
On vend l'amour! O honte! on préfère à présent
Un coupable artifice à mon art innocent.
Des vers, des fleurs, des soins prenaient une coquette.
On pouvait la séduire, à présent on l'achète.

Belles, quittez Plutus, et suivez les neuf Sœurs,
Et pour leurs favoris réservez vos faveurs,
Belles, aimez les vers; les vers immortalisent;
Vos appas dans les vers avec eux s'éternisent;
Et vos noms y vivront tant qu'Hébé dans les cieux
Versera l'ambroisie au monarque des dieux;
Que Vénus sourira, que la reine de l'onde
De son écharpe humide embrassera le monde.
Tout périt sans les vers. Sans cet art immortel,
Que de dieux oubliés n'auraient point eu d'autel!

Et toi-même, ô Vénus! il t'en souvient, Homère
A ta belle ceinture attacha l'art de plaire.

Ces vers sont tirés d'une traduction en vers des élégies de Tibulle, et d'une partie de celles de Properce, par l'auteur de ces lettres. Elle n'a pas encore vu le jour.

LETTRE LXXVI.

A Rome.

Voici quelques-unes de mes remarques sur l'État ecclésiastique et les habitans de Rome.

Il n'y a, à proprement parler, à Rome que trois sortes de personnes : le pape, le clergé et le peuple. Tout le clergé est entraîné, par une attraction universelle, vers les dignités suprêmes, jusqu'à la thiare inclusivement.

Tout ce qui n'est pas clergé reste en deçà : princes, marquis, avocats, fermiers, artistes, marchands, domestiques, mendians ; c'est là le peuple.

La noblesse n'a guère, à Rome, que le poids et l'éclat inhérens à l'antiquité d'origine; elle n'y pèse point, comme ailleurs, sur le peuple, du poids accessoire et énorme de toutes les préférences pour les places, et de cette multitude inconcevable de possibilités d'opprimer.

Le clergé réunit tous les honneurs et tous les pouvoirs; et c'est des rapports plus ou moins intimes avec des membres plus ou moins considérables du clergé, que découlent les importances secondaires et les considérations subalternes.

La plus grande masse des richesses lui appartient, prix du ciel qu'il vendait autrefois.

Sur trente-six mille maisons que l'on compte à Rome, la main-morte en possède vingt-mille. En effet, depuis un grand nombre de siècles, la main-morte hérite sans cesse, et elle n'a point d'héritier. Elle doit, à la longue, posséder tout, c'est-à-dire, tout envahir.

La richesse territoriale est peu de chose dans l'Etat ecclésiastique; elle ne suffirait sûrement pas pour nourrir ses habitans; mais Rome a ses bulles, ses cérémonies, ses ruines;

elle a son nom, qui est la plus riche de toutes ses ruines.

Elle est hors d'état aussi d'envoyer aucune portion de ses denrées ou de son industrie au marché général de l'Europe ; elles les consomme : enfin elle ne peut payer l'Europe qu'avec de l'or (car les indulgences n'ont plus de cours).

Ce n'est pas que, si son agriculture et son industrie étaient plus florissantes, elle ne pût connaître aussi le commerce ; mais elles sont l'une et l'autre dans l'abandon.

Voici un échantillon de la manière dont on cultive, dans les environs de Rome, le peu de terrain soumis à la culture.

Aux époques du labour et des récoltes, des particuliers se rendent dans une place publique auprès de Rome, avec cent, deux cents, trois cents paires de bœufs ; arrivent ensuite les propriétaires, qui en louent un certain nombre et les conduisent sur leurs possessions, souvent à huit ou à dix milles. Alors, dans l'espace d'une seule journée, on exécute toute l'opération de la saison. En un jour on laboure ; en un jour on sème ; ou moissonne et on récolte en un jour. Ces travaux de l'agriculture ressemblent à des

coups de main qu'on va faire dans les campagnes.

Le sol cependant ne demande qu'à produire. Un peu d'art et de sueur obtiendrait toutes les productions qu'on voudrait des sels de cette terre, et des rayons de ce soleil, qui n'y font naître aujourd'hui que des maladies.

On évalue la population de Rome à cent soixante-dix mille âmes.

On compte près de dix mille mendians ou pauvres.

La domesticité est plus nombreuse.

Le clergé séculier ou régulier peut s'évaluer à un sixième.

On estime que le célibat de profession est tel, qu'il y a plus de cinq femmes pour un homme : voilà une des mesures du libertinage à Rome.

La culture de l'esprit est ici, comme celle de la terre, à peu près nulle : aussi l'esprit n'y produit-il guère que de la jurisprudence, de la médecine, de la théologie et des sonnets.

La meilleure éducation des filles, c'est de n'en recevoir aucune.

Il y a à Rome, dans la multitude, peu

de raison, assez d'esprit, beaucoup d'imagination; les années y donnent des habitudes, et n'y donnent pas d'expérience.

Je ne remarque que ce qui domine.

LETTRE LXXVII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉLECTION, comme on sait, place la thiare sur la tête du pape.

Il n'y a point de souverain en Europe dont les lois aient moins limité l'autorité : il dit, et on fait. Ses volontés sont tout ensemble des lois civiles et des préceptes religieux; chef de l'Église et de l'Etat, ses volontés sont sanctionnées par la crainte du bourreau et du diable tout à la fois.

Mais il s'en faut bien que l'autorité du pape ait à Rome toute sa puissance; elle n'en a pas la moitié.

Le pouvoir temporel se réduit à un revenu qui est très-modique; à une poignée de milice qui n'est qu'une ridicule représen-

tation d'Etat militaire ; à une bande de sbires que l'opinion publique diffame, et qui par conséquent sont infâmes, à une ombre de police exercée par des curés ; enfin à des tribunaux très-nombreux, et par conséquent sans poids.

Ces moyens, qui composent le pouvoir temporel, déjà si faibles en eux-mêmes, sont encore affaiblis par des non-valeurs et des abus.

A l'égard de l'administration des finances, nulle intelligence dans l'application, nulle économie dans l'emploi, presque nulle comptabilité. L'administration des finances est un pillage.

Quant au pouvoir militaire, l'ombre d'une armée obéit à l'ombre d'un chef. Ni esprit militaire, ni discipline. Les sbires sont des brigands privilégiés qui font la guerre à des brigands qui ne sont pas privilégiés. Leur chef est obligé d'entretenir un cardinal-vicaire, un carrosse et deux chevaux. Ce mot renferme un volume.

Les tribunaux sont composés de préats, qui en général ignorent les lois, et s'occupent de toute autre chose ; mais ils ont des secrétaires.

La Rote cependant, qui est un tribunal d'appel, est respectable. Elle est obligée de motiver ses sentences, et de les publier sur-le-champ ; mais ses décisions n'ont point de terme. On peut sans cesse revenir contre elles. Il ne faut qu'un mot du pape : ce mot s'obtient ou s'achète.

A l'égard du pouvoir pénal, la multiplicité des asiles (il y en a dans Rome près de sept cents), l'insuffisance ou la connivence des sbires, les crédits particuliers, la nature des galères, qui sont très-douces et très-mal gardées, n'en font qu'un épouvantail.

J'ai oublié de dire que toutes les maisons où les cardinaux ont fait poser leurs armes, mettent les créanciers à l'abri des exécutions judiciaires. Ces sortes d'asiles sont en grand nombre ; quelques cardinaux en trafiquent. L'impunité à Rome est un revenu.

Le pouvoir de la religion a conservé un peu plus de force ; mais il en a perdu beaucoup par trois causes également puissantes : la multitude des indulgences, la facilité des absolutions et l'habitude.

D'après cet exposé du gouvernement de Rome, il semblerait que Rome doit, comme État politique, toucher à sa ruine ; comme

État social, être travaillé par mille désordres ; comme Etat civil, être en proie à toutes les misères : chose incroyable et pourtant vraie, Rome est peut-être l'Etat politique le plus en sûreté, l'Etat social le plus calme, l'Etat civil le moins malheureux.

Mais comment expliquer ce phénomène ? Par la prépondérance de l'action des causes morales ou cachées qui tendent à la sûreté, à la paix et au bonheur, sur l'action des causes physiques ou apparentes qui tendent à la dissolution, au désordre et au malheur.

Je tâcherai demain d'expliquer ceci.

LETTRE LXXVIII.

A Rome.

Suite de la précédente.

L'ÉTAT ecclésiastique, sans troupes, sans argent, presque sans population, sans moyens d'attaque et de défense, et au milieu d'Etats qui le convoitent, semblerait devoir être toujours prêt à tomber sous la conquête.

Mais voyez comme, à l'envi, les causes morales ou l'étayent, ou le redressent; voyez la jalousie de ces mêmes Etats voisins, qui les tient tous en arrêt; voyez les opinions religieuses qui donnent à Rome, dans l'univers entier, des soldats; voyez enfin l'intérêt politique des princes chrétiens, veiller à la conservation d'un despotisme sur lequel s'appuient tous les autres, qui, en mettant tous les trônes dans le ciel, leur épargne des troupes et de l'or, qui enfin possède et prête, on vend à tous les souverains cette parole qui vaut des armées : *L'autorité vient de Dieu.*

C'est à tort qu'on prétendrait que l'autorité spirituelle du pape pourrait être séparée de son autorité temporelle.

Il est incontestable que c'est la couronne du monarque qui soutient la thiare du pontife : les séparer, ce serait les briser.

La force physique est la base nécessaire de tous les pouvoirs moraux, qui ne sont, à vrai dire, eux-mêmes que des pouvoirs physiques aussi, mais compliqués et secrets.

L'autorité temporelle du pape ne périra vraisemblablement que lorsqu'il n'y aura plus que de la religion sans superstition.

Que de durée cette menace lui accorde encore! car il sera peut-être impossible à la religion et à la philosophie de purger de toute superstition le catholicisme.

La faiblesse naturelle de l'esprit humain, l'ignorance invincible des dernières conditions de la société, la puissance de l'habitude, l'intérêt de plusieurs passions, empêcheront toujours que la religion chétienne ne s'épure parfaitement, qu'elle ne s'élève vers le ciel, d'où elle est descendue, et ne retourne à ces idées simples et sublimes auxquelles les hommes vulgaires ne sauraient atteindre.

Mais, dira-t-on, l'Etat ecclésiastique est aujourd'hui si faible? Il n'a jamais été si stable que depuis qu'il est si faible. Il n'a plus rien à redouter désormais, car désormais il n'est plus à craindre.

LETTRE LXXIX.

A Rome.

Suite de la précédente.

La tranquillité qui règne à Rome peut s'expliquer aisément.

Quoique le pape ait dans ses mains un pouvoir absolu, il est peu dans le cas d'en abuser : il n'est pas né prince ; la couronne est pour lui une bonne fortune, un accessoire de la thiare, une des fonctions de la papauté, un dépôt plutôt qu'une propriété ; et ordinairement il est vieux : d'ailleurs, on ne prend tout d'un coup ni des besoins, ni des habitudes, ni des talens, ni des idées ; on les acquiert, et, à un certain âge, avec peine.

Une grande considération retient encore les papes qui seraient tentés d'opprimer : pour se faire respecter comme pontifes, il faut qu'ils se fassent aimer comme rois.

Le despotisme des papes consiste bien plus à ne pas user de leur pouvoir, qu'à abuser de leur autorité.

La faiblesse est presque la seule tyrannie des papes.

Or celle-là cause bien moins de trouble; elle donne le temps à la nation de gagner un nouveau pontificat.

Le haut clergé n'a pas d'intérêt non plus à troubler l'ordre établi.

L'autorité du pape, douce et légère en elle-même, n'appuie presque pas sur lui.

L'opinion d'ailleurs qu'elle est sacrée, celle qu'elle est nécessaire, celle qu'elle est momentanée, ces trois opinions la soulèvent.

Enfin, l'ambition et l'espérance d'exercer quelque portion de cette autorité dans le moment, et de l'exercer en entier quelque jour, achèvent de lui ôter toute sa pesanteur, en lui laissant tout son poids.

Et comment les cardinaux seraient-ils tentés de rétrécir la thiare? Ils ne sont rien dans l'État auprès du peuple, auprès du clergé, auprès du souverain, ni même dans l'Europe entière, par ce qu'ils sont, mais uniquement par ce qu'ils peuvent être : ils ne diminueront donc pas ce qu'ils peuvent être; ils ne diminueront donc pas le pape.

A l'égard du peuple, une foule de causes morales courbe son obéissance, comme sa

foi, sous le joug pontifical. Il a un maître absolu; mais il n'en a qu'un. Il croit le tenir de Dieu; il en change souvent : la thiare est trop loin de lui.

Si le peuple à Rome demeure en paix, quoiqu'il ne soit ni prévenu par la police, ni réprimé par la justice, c'est que l'absence des causes de désordres y remplace les moyens de l'ordre.

Rien de plus rare à Rome que les vols caractérisés, que les effractions, que les mouvemens populaires : seulement un grand nombre de coups de couteau.

Ils ne causent jamais ni mouvement, ni horreur; on les voit donner de sang froid, on les raconte de sang froid. Le meurtrier ne passe ni pour méchant, ni pour dangereux, ni pour infâme. Sans doute, dit-on, on l'a provoqué.

L'usage du couteau est le duel de la populace.

On le regarde comme une portion de la justice laissée au peuple. Il ne passe guère d'ailleurs la vengeance, qui est modérée par la crainte même de la vengeance.

C'est la vengeance, à Rome, qui fait la police.

On pourrait assurément, si l'on voulait ôter le couteau au peuple, réunir à la justice souveraine cette branche égarée de la justice criminelle : il suffirait de supprimer les asiles, de surveiller les galères, et de ne plus arracher aux mourans des mots douteux qui pardonnent; car ici l'assassinat au couteau est tellement regardé comme un crime privé, que le pardon de l'assassiné désintéresse absolument la justice souveraine.

Le peuple y gagnerait-il ?

Le couteau fait, il est vrai, parmi le peuple, quelques victimes; mais il prévient l'oppression, qui en fait encore davantage. Il hâte quelques morts, mais il diminue les malheurs.

Un grand qui peut opprimer, et un petit qui peut se venger, sont à peu près à deux de jeu.

Je suis loin cependant d'approuver l'usage du couteau; j'énonce ce qui, dans un mauvais ordre de choses, paraît être le moins mal.

Je reviens à la rareté des vols.

Le nombre des besoins physiques qui conseillent le vol, est beaucoup moindre à Rome que partout ailleurs.

La terre et l'industrie enrichissent peu les Romains ; mais rassasiés et vêtus de la fécondité et de la chaleur du climat, ils ont peu besoin de l'industrie et de la terre.

La mendicité, cette dégénération de la pauvreté, dont l'état, précaire partout ailleurs, est la source ordinaire des vols, n'a point ici cet inconvénient ; c'est ici un état assuré. Il n'y a pas de mendiant que la mendicité ne nourrisse, et à qui non-seulement elle ne donne le présent, mais ne garantisse aussi l'avenir.

Un homme, une femme, un enfant n'ont qu'à arborer quelque guenille dans les rues de Rome, ou étaler quelque plaie, ils trouvent tout de suite à manger. La pitié des Romains ne raisonne jamais ; et que faut-il de plus à un mendiant ? Dégradé ou par la misère, ou par les infirmités, ou par la paresse, la vie animale lui suffit : dès qu'il l'a, il est heureux.... comme son chien.

Il y a plus de mendians à Rome que partout ailleurs ; ils abondent de tous les côtés ; le pélerinage en dépose un très-grand nombre.

Tout ici leur est ouvert ; il leur est permis de chercher partout la charité, de la pour-

suivre partout : ils entrent dans les cafés, et ils en sortent comme des animaux domestiques. La délicatesse souffre et murmure; mais l'humanité dit à la délicatesse : ce sont des hommes.

Une raison qui prévient encore la fréquence des vols privés ou publics, c'est l'absence du luxe, et surtout du plus contagieux, du luxe effronté qui brille.

Il faut moins de superflu à Rome que partout ailleurs.

La richesse y sert peu les ambitions, qui toutes doivent passer par l'état ecclésiastique, et sont forcées d'y rester.

D'ailleurs tout le monde est connu; moins d'espérance par conséquent d'en imposer par du faste, moins de besoin par conséquent de faste, et par conséquent de crimes.

Le superflu coûte plus de grands crimes, que n'en coûte le nécessaire.

La misère, la paresse, l'ambition, le besoin des femmes peuvent donc à Rome se passer de voler.

Je dis aussi le besoin du sexe, parce qu'ici le climat et les mœurs fournissent suffisamment des femmes, même au caprice.

La débauche privée est si grande, qu'on ne

connaît point la débauche publique ; elle n'est pas nécessaire : ainsi, dans certains pays, la pauvreté est si générale, qu'il n'y a point de mendicité.

Il se commet pourtant des vols, mais ce sont plutôt des tentations et des facilités du moment, que des coups de mains combinés.

On voit pourquoi les assassinats sont rares. Les besoins de voler sont peu actifs et peu nombreux, et les peines contre le vol ne sont pas sévères.

Pourquoi maintenant la mauvaise distribution de la justice et la mauvaise économie politique ne lassent-elles jamais la patience du peuple?

Il faut distinguer les querelles judiciaires du peuple, de la populace, des petits bourgeois, et les querelles judiciaires des états plus importans.

Les premières roulent ordinairement sur des minuties ; et montrant tout d'un coup la justice, obtiennent, en général, des jugemens assez justes, ou dont l'injustice est si subtile, qu'elle échappe aux yeux du vulgaire.

Quant aux autres différends, leur décision n'intéresse que peu de monde ; et d'ailleurs

l'équité et l'iniquité de ces décisions peuvent aisément rester cachées dans la complication des intérêts et des formes, ou dans l'obscurité des droits.

De toute l'administration politique, la seule partie qui affecte vraiment le peuple, c'est celle qui le touche immédiatement, c'est-à-dire, le prix des denrées.

Quand les denrées haussent, le peuple murmure. Que fait alors le gouvernement ? il écoute; et si le murmure ne devient pas un cri, il va son train; il se garde seulement de verser *cette dernière goutte*, qui seule fait répandre les vases d'iniquité comme tous les autres.

Le peuple vient-il à crier; le gouvernement baisse le prix; mais il diminue la mesure : le peuple romain est content.

Voilà le peuple romain, les peuples, le peuple.

Celui-ci est plus patient, parce que les autres n'espèrent que dans le temps; mais lui, dans le lendemain. Un pape est toujours pour lui un roi qui se meurt.

Aussi le plus grand tort que les papes puissent avoir avec les Romains, c'est de vivre trop long-temps, de retarder le tirage

d'une loterie où tout le monde a des billets, et qui a des lots pour tout le monde. Les cardinaux y ont des billets de pape; les prélats des billets de cardinaux; les abbés des billets de prélats; la noblesse des billets de crédit; certaines personnes des billets d'emploi; les marchands des billets de vente; les artisans des billets d'ouvrage; les mendians des billets d'aumônes: tous des billets de changemens, de spectacles et de fêtes. Pourquoi donc cette joie, cette folie, cette ivresse d'un bout de Rome à l'autre? Rome a-t-elle remporté quelque victoire? Oui, un pape est mort.

LETTRE LXXX.

A Rome.

Suite de la précédente.

MAINTENANT, comment le peuple est-il heureux sous le joug d'une autorité absolue, sous l'influence de tant de puissances secondaires, sous l'action continuelle de la pau-

vreté, en proie à tant de défauts et de vices d'une administration détestable ?

Qu'il obéisse, à la bonne heure : l'habitude, la patience, l'espoir, la religion ont séparé à Rome, par un assez grand intervalle, l'oppression et la révolte.

Mais que ce peuple obéisse gaîment !

Vous avez déjà vu que l'autorité absolue du pape ne pouvait peser beaucoup sur le peuple. L'influence des grands sur sa destinée est encore moins oppressive.

Il règne dans tous les rapports des grands avec les grands, et des grands avec les petits, une aménité, une facilité, une cajolerie universelle : cela vient de ce que la fortune exerce ici tous ses caprices, et ordinairement en secret et en silence, par des valets, des moines, des secrétaires, ou par des femmes. On ne sait donc au juste aveç qui l'on a affaire, le prix de celui avec qui on traite, l'influence de ce passant qu'on salue. Peut-être demain ce pauvre prêtre sera-t-il prélat; ce pauvre prélat, cardinal ; ce pauvre diable, le secrétaire ou le valet d'un homme en place. Dans le doute, tout le monde ménage tout le monde; dans le doute, on prodigue les paroles de bienveillance, les sourires de pro-

tection, les serremens de mains d'amitié: tous les visages font la cour à tous les visages.

Les Romains ont une merveilleuse facilité à changer de visage, ou plutôt ils n'ont pas besoin d'en changer. Les meilleurs masques du monde, ce sont des visages italiens. Cependant leur pantomime outre tout, les gestes, les paroles, les regards; de sorte que, pour la rendre trop significative, ils la rendent très-insignifiante: aussi les Italiens entre eux ne croient-ils jamais ni le visage, ni la parole, ni l'accent même: ils ne croient que l'événement.

Voulez-vous connaître la conduite d'un cardinal en visite chez un autre cardinal, surtout quand ce dernier est en place? En entrant dans la première antichambre, où sont les valets, il salue; dans la seconde, où se tiennent les valets de chambre, il sourit; dans la troisième, où sont les gentilshommes, il prend la main; dans la quatrième, où se trouve l'introducteur, il salue, il sourit, il prend la main et il cause, enfin il entre chez son collègue: ce sont en apparence deux amis qui s'embrassent; et, en effet, deux rivaux qui voudraient s'étouffer,

Cette politique nécessaire de ménagement met donc ici les petits à l'abri des oppressions, dont ailleurs les lois mêmes ne les défendent pas.

Enfin, à Rome, la médiocrité des fortunes rapproche les individus et les états; toutes les têtes presque se touchent : il faudrait donc que le despotisme fût bien adroit pour n'en frapper précisément qu'une.

LETTRE LXXXI.

A Rome.

Suite de la précédente.

ACHEVONS d'expliquer le bonheur des Romains, fondé (comme on vient de le voir) sur un esclavage politique apparent, et sur une liberté très-réelle.

Aucun de leurs besoins physiques n'a le superflu, mais ils ont tous le nécessaire, et peu est le nécessaire.

La faim est sans énergie. Un repas suffit par jour; et des fruits, des légumes, du petit

poisson, peu de viande, suffisent à ce repas unique.

La soif demande et consomme très-peu de vin, mais beaucoup de citrons et de glace.

Quant à l'habillement, le climat et le costume le réduisent au vêtement : toute personne qui n'est pas nue est vêtue.

Le besoin des sexes trouve dans le sygisbéisme, aliment ; dans les mœurs, facilité ; dans la religion, indulgence.

Il est un besoin particulier qui n'est pas compris dans la liste des besoins de l'homme, peut-être le plus impérieux de tous, qui joue le plus grand rôle dans la vie humaine, et qui cependant a peu fait jusqu'ici l'objet de la législation, et même de la philosophie : c'est celui qu'éprouve l'homme d'épuiser son activité, c'est-à-dire, de dépenser le superflu de vie qui lui reste après la satisfaction des premiers besoins.

Il est constant que ce trop de notre existence, si je peux m'exprimer ainsi, comprimé en nous par la contrainte ou par le défaut d'exercice, cause infailliblement ce malaise qu'on nomme ennui et qui devient un tourment affreux.

C'est pour prévenir ou combattre cette modification douloureuse, pour échapper à l'ennui, que l'homme civilisé fait partout plus ou moins d'efforts, qu'il invente et cultive la foule des arts, se perfectionne ou se déprave, qu'il remue l'univers et qu'il remplit les histoires.

Mais ce besoin est plus ou moins impérieux dans les différens degrés de civilisation, et sous les différentes températures.

A Rome, par exemple, le climat le réduit beaucoup, ainsi que les autres besoins.

D'ailleurs les circonstances politiques, loin de le cultiver, de le développer, de l'augmenter, comme elles font parmi d'autres peuples, concourent, au contraire, avec le climat, à le restreindre encore davantage.

Vous voyez en effet que la politique européenne se retire de plus en plus de l'État ecclésiastique, comme la mer de ses rivages.

Cet Etat reste bien, si vous voulez, dans le territoire de l'Europe; mais il n'est presque plus dans sa société, il ne représente plus sur le globe. Il n'a donc plus de part à son mouvement général, ni à son commerce habituel, ni à ces électrisations fréquentes

des orages politiques qui entretiennent, qui irritent, qui développent la sensibilité des nations.

Ainsi le besoin de consommer son activité, réduit chez les Romains par ces deux causes, n'exige point tout cet espace qu'il lui faut ailleurs, pour s'exercer et se satisfaire : il ne lui faut pas tous ces divers champs de la philosophie, de la littérature et de la politique.

Le peu de superflu qui leur reste de leur existence, après la satisfaction des premiers besoins, ils le dépensent en sommeil, en amour, en vanités, en disputes théologiques et en processions.

On passe du dîné au sommeil. On dort jusqu'à six heures du soir ; ensuite on ne fait rien, ou on fait des riens. La nuit arrive : tous les travaux s'interrompent, tous les ateliers se ferment; hommes, femmes, filles, chacun alors prend la volée jusqu'à trois heures du matin ; on va à la promenade dans la rue du Cours ; à la conversation dans les coteries, à la collation dans les auberges : les esprits, même les plus graves, s'abandonnent jusqu'au lendemain.

Chaque soirée est une fête publique, à la

[redacted]

quelle préside l'amour. Il n'est pas fort raffiné. Les sens parlent au sens, et ils se sont bientôt entendus; ou bien la vanité à la vanité; rarement le cœur et l'imagination, à l'imagination et au cœur.

Il y a tant de bonnes fortunes à Rome, qu'il n'y a point de bonnes fortunes.

On ne trouve ici dans les mœurs, ni des hommes privés, ni des hommes publics, cette moralité, cette bienséance dont les mœurs françaises sont pleines.

Le beau moral est absolument inconnu. Ce qu'il y a de bien, on ne le doit qu'à l'instinct, au bon sens, à la coutume. Or, c'est pour atteindre à ce beau moral dans tous les genres, que la sensibilité est le plus tourmentée; qu'elle est en proie aux contentions de l'esprit, aux émulations de l'âme, aux scrupules de la conscience, qu'elle pare, avec tant de raffinement et de peine, les écrits, les discours, les passions, enfin toute la vie publique et privée.

Rien de tout cela à Rome.

La vie, pour la plupart des individus, n'y a que de la vieillesse et de l'enfance. Les autres saisons lui manquent.

Deux choses ajoutent singulièrement au

bonheur des Romains. La religion, par ses absolutions, leur couvre toujours le passé, et par ses promesses, leur colore toujours l'avenir. C'est le peuple qui craint le moins, et qui espère davantage. Il a la religion la plus aveugle et en même temps la plus commode. Qu'il assiste régulièrement à des cérémonies religieuses, c'est-à-dire à des spectacles, et qu'il prononce habituellement certaines paroles, il a le ciel.

Il n'a pas besoin de travailler ses sentimens et ses idées, et de se battre toute la vie avec les passions. La température de sa religion est aussi douce que celle de son ciel.

Le Romain n'ayant qu'une sensibilité médiocre et toujours vague, est très-rarement malheureux, et ne l'est jamais beaucoup.

Ce n'est pas que sa sensibilité ne puisse être poussée à tous les extrêmes, comme celle des femmes; sa faiblesse même l'en rend susceptible; mais il faudrait que les ressorts qui l'y auraient poussée demeurassent constamment tendus.

Vous savez ce qui est arrivé à Rome, il y a deux mille ans, lorsque l'ambition de la conquête du monde s'y détendit. Tout se

relâcha à la fois; en peu de temps l'empire de l'univers fut dissous. On vit les derniers empereurs et les papes.

La Rome ancienne n'était qu'artificielle. La Rome de la nature est celle-ci.

Voilà Rome, comme la veulent son ciel et sa terre : la voilà comme ils l'ont faite, toutes les fois qu'ils ont été libres.

Jamais les Romains actuels n'auront ce degré d'esprit et d'imagination que donne la tension de la fibre, qui, dans les mœurs ou les arts, trouve l'énergique et le passionné, et qui atteint au sublime. Ils n'auront que celui qui est en deçà ; et qui rencontre uniquement l'abondant, le facile et le disert.

Enfin ils n'auront plus de vrai génie, qui n'est ordinairement produit que par irritation, si je peux m'exprimer ainsi ; ils n'en auront du moins que par accident.

Mais qu'on ne s'y trompe point : ce qui embellit un peuple au regard des autres peuples, n'est pas ce qui le rend fortuné.

Il en est des peuples comme des individus, qui sont presque toujours misérables, par les mêmes qualités qui leur donnent l'éclat, et qui les font envier.

En dernière analyse, les Romains ressem-

blent beaucoup à ces hommes médiocres, paisibles et obscurs, dont le sort ne tente qui que ce soit, qui ne sont ni aimables, ni utiles, à qui on ne voudrait pas ressembler, avec qui on ne voudrait pas vivre, mais qui pourtant sont heureux.

LETTRE LXXXII.

A Rome.

Que ces âmes trop sensibles, qui craignent tout ce qui rappelle à l'amour, n'entrent jamais, à Rome, dans l'église de la Victoire; elles y verraient la statue de sainte Thérèse par le *Bernin*.

Thérèse est à moitié couchée; tout son corps s'abandonne....., son regard, ses traits, surtout ses mains et ses pieds languissent.....

Ma pensée commence à rougir : détournons-la.

Et on appelle cette église, église de la *Victoire*.

Si quelque passion a troublé la paix de votre âme, allez à la fontaine de Moïse, et

[redacted]

arrêtez-vous devant ces deux lions qui reposent.... et qui, de leur gueule entre-ouverte, laissent échapper deux ruisseaux sur le marbre. Le repos de ces lions vous calmera.

C'est bien là le repos d'un être puissant! toute l'existence de cet animal est en paix. Comme cette patte repliée devant lui a oublié ses griffes! elle semble entièrement désarmée.

Mais quel génie, quel art, quel ciseau ont animé en lions ces deux blocs de marbre noir!

L'art sait faire du repos; mais c'est ordinairement celui de la mort : celui-ci est le repos de la vie.

LETTRE LXXXIII.

A Rome.

J'ai dit, dans une de mes précédentes lettres, que les curés étaient ici un des moyens du gouvernement politique.

Les curés sont au nombre de quatre-vingt-

dix. Leur ministère en fait de vrais commissaires de police.

Sur la plainte d'un curé, on est saisi et emprisonné : je parle du petit peuple ; car les gens un peu distingués savent se défendre ; c'est ici comme partout.

Le petit peuple a pour lui, à la vérité, le *couteau*, avec lequel il peut en imposer aux curés trop despotiques, et il leur en impose en effet. J'ai vu un curé qui, crainte du couteau, n'osait sortir de chez lui.

Voici un exemple du despotisme civil et religieux que peuvent exercer les curés.

Tous les catholiques sont obligés de communier à Pâques. Sous quelle peine? De ne pas communier, sous peine d'excommunication !

Quelque temps après Pâques, les curés font la liste des paroissiens réfractaires, la remettent au gouvernement ; et le jour de la *saint Barthélemi*, toutes les listes se publient avec un décret d'excommunication que le pape fulmine alors.

Un curé criait devant moi au scandale contre un pareil usage. « Pour moi, me disait-il, je n'envoie jamais de liste ; mais si quelqu'un de mes paroissiens n'a pas fait

[redacted]

son devoir, après l'avoir averti en particulier, après l'avoir fait appeler à la porte de l'église, je le fais conduire en prison; il faut bien alors qu'il communie. J'en tins un six semaines en prison l'année dernière; il finit par communier. »

Ce curé me conta ensuite un phénomène religieux digne de remarque. Le pape ordonna, il y a deux ans, une mission générale dans Rome, avec force indulgences. C'était en action de grâces pour une récolte extraordinaire. Le nombre des non-communians s'éleva si haut cette année, que le pape prudemment défendit la publication des listes, et n'excommunia personne. Il craignit le scandale du nombre, il eut peur de l'accroître en le faisant connaître.

« Mais pourquoi, dis-je au curé, souffrez-vous toutes ces superstitions grossières qui déshonorent ici le culte divin, et qui le compromettent ailleurs? — Pour faire passer avec elles un peu de religion, me répondit-il.

« — Ah! ah! lui dis-je, vous faites donc comme Molière, qui donna le *Médecin malgré lui*, pour faire passer le *Misantrope*,

Notre bon curé se mit à rire, et répartit : « Ce peuple-ci n'a que des sens ; une religion épurée n'aurait pas pour lui assez de corps : il faut qu'il la touche, qu'il la palpe, qu'il la voie, il faut donc qu'elle soit mêlée de superstition. »

Je reprochais encore au curé son indulgence extrême sur la débauche. « Si nous sommes, me répondit-il, si faciles à l'amour, c'est dans l'intérêt même de la religion ; plus sévères sur cet article, elle serait abandonnée : nous avons fait plus d'une fois des essais de rigueur, qui ont fort mal réussi. »

« Vous êtes encore payen, lui répliquai-je : vous sacrifiez au soleil.

« — Il est vrai ; au soleil et au célibat. Le célibat obligé est si considérable ici, qu'il faut bien avoir pour lui des égards : il serait dangereux de le désespérer. »

J'ai été témoin, hier au soir, d'une dévotion singulière : j'ai vu une quantité prodigieuse de peuple qui montait à genoux les degrés d'*Ara Cœli ;* chacun marmottait quelques prières ; celui-là, pour gagner à la loterie ; celle-ci, pour obtenir un mari ; un jeune homme, pour attendrir sa maîtresse : car tels sont, m'a assuré notre bon prêtre,

[redacted]

les objets des prières du peuple. Là-dessus je me mis à rire. Que voulez-vous ? me dit le curé ; pendant ce temps-là on ne fait pas de mal, et la religion subsiste. — Et votre revenu, monsieur le curé.

LETTRE LXXXIV.

A Rome.

Le Guide a représenté allégoriquement le lever de l'Aurore sur le plafond du palais Rospigliosi.

Beautés, qui ne vous êtes jamais levées assez tôt pour voir l'Aurore, prêtez l'oreille.

Tandis que la Nuit enveloppe encore la vaste mer, qui est éclairée cependant, par intervalles, de l'écume des flots qui bouillonnent ; jeune, belle, simple, vêtue de voiles de toutes les couleurs, emblêmes ingénieux et brillans des nuages qui l'accompagnent, et tenant dans ses mains des fleurs, tout à coup, dans les airs, rougissans par degrés autour d'elle, paraît l'Aurore. Elle s'avance en regardant derrière elle, d'un œil attendri, le Soleil qui, d'un œil non moins atten-

dri, en la suivant, la regarde : l'Aurore et le Soleil, en effet, ne peuvent s'atteindre, ils s'entrevoient à peine un moment dans les beaux jours : cependant quatre superbes coursiers rasent, en bondissant, les flots azurés qui s'enflamment et emportent le char de vermeil : les plus jeunes filles de l'Aurore, les premières heures, si ressemblantes à leur mère et si semblables entre elles, se tiennent en riant, par la main, autour du char ; tandis que, planant entre la déesse et les coursiers, l'Amour porte le flambeau du Soleil : l'Amour le secoue sur l'univers ; et à l'instant le jour brille.

Quel dommage que le temps efface incessamment ce beau tableau? L'Aurore de jour en jour, est plus pâle, elle n'a plus ses doigts de rose ; elle sera réduite avant peu à annoncer les jours de l'hiver.

Quoique ce tableau soit charmant, il offre cependant des taches. L'Aurore a l'air trop sérieux ; elle n'est pas assez svelte ; les larmes qui tremblent au bord de sa paupière, ne sont pas assez amoureuses. Elle devrait glisser dans les airs, et elle marche. Pourquoi ces fleurs unies en bouquet? Ces roses sont beau-

coup trop dans sa main ; — il ne s'en échappe pas une seule.

C'est La Fontaine qui avait vu l'Aurore, lui qui a peint une jeune beauté,

> La tête sur un bras, et son bras sur la nue,
> Laissant tomber des fleurs et ne les semant pas.

N'est-ce pas là l'Aurore et La Fontaine ?

LETTRE LXXXV.

A Rome.

J'AI laissé aujourd'hui les statues, les tableaux, les palais, les obélisques, et je suis venu dans les jardins de la *villa Borghèse* me reposer d'admirer.

Je suis, depuis trois heures, avec la Nature dans ces jardins.

Je viens de voir passer un charmant troupeau de biches, errant, comme moi, dans cette enceinte : en me voyant, elles se sont arrêtées toutes ; elles ont tourné toutes ensemble à mon regard leurs jolies têtes ; puis reprenant tout à coup leur course, elles m'ont offert mille pieds délicats et vîtes, qui, sur

la tige des fleurs et la pointe des gazons, semblaient, si j'ose parler ainsi, dévider avec volubilité leur fuite.

Montons sur cette éminence. Quel admirable coup d'œil! Je vois la campagne de Rome.

Comment n'être pas charmé en voyant, dans ce vaste tableau, la réunion de toutes les cultures, le contraste de toutes les couleurs, le mélange d'une foule de chaumières et de châteaux; tout le printemps qui finit et tout l'été qui commence, ces lointains qui unissent la terre et les cieux; ces aspects tellement fugitifs, que deux regards les trouvent changés; cette vapeur bleuâtre qui voile le penchant des monts; cette neige éclatante dont leur sommet étincelle; et au milieu de tous ces objets, des pins, des peupliers, des cyprès qui, parmi des tombeaux et des aqueducs en ruines, s'élèvent et semblent découper l'horizon.

Mais j'aime encore mieux ce bocage retiré où je suis assis maintenant; seul et me sentant seul, du papier et une plume auprès de moi; le ciel le plus pur sur ma tête; à droite, à gauche, les arbustes les plus rians et les plus sombres; tandis que, du milieu

de ces groupes verts, le superbe porphyre, montant hardiment en colonne, porte sur son brillant sommet de pourpre des statues d'un marbre éclatant.

Mais j'aperçois une colonnade. Levons-nous maintenant, et promenons-nous.

Voilà des statues antiques. C'est Vénus; c'est Apollon, c'est un Faune. Toi qui te caches au milieu des myrtes, comment te méconnaître, Amour!

Voilà aussi des inscriptions funéraires gravées sur des tablettes de marbre qui sont incrustées dans le mur :

A un père et à une mère qui m'ont aimé.

A mon enfant.

A une sœur qui m'était chère.

Charmante retraite! comme on est bien caché ici, dans le sein même de la nature!

Mais quel bruit agréable et doux s'insinue insensiblement dans le silence qui m'environne! C'est le concert enchanteur du soir des rossignols qui exhalent leurs derniers accens, des colombes qui murmurent leurs derniers baisers, des oiseaux qui s'enfuient devant la nuit qui les menace, des zéphyrs

qui quittent les calices tremblans des fleurs qu'ils ont fait éclore aujourd'hui; enfin de toutes les eaux qui, dans ce jardin immense, ou ruissellent, ou jaillissent, ou tombent sur les gazons et les marbres.

« Que ne puis-je voir paraître dans ce moment tous mes enfans, les voir tous accourir suivis de leur aimable mère, belle de ses vertus et de ses enfans, et remplissant à la fois mon cœur de cris de bonheur et de joie !

Que j'aurais de plaisir à voir *Emmanuel*, *Auguste*, *Adrien*, *Fanni*, *Adèle*, *Eléonore* se répandre dans ces bosquets, fouler à l'envi tous ces gazons, s'enfoncer dans toutes ces ombres du soir, et, dans leurs jeux folâtres, remplacer sur la mousse et les fleurs, les zéphyrs et les papillons!

Je prendrais un moment *Charles* avec moi, je le mènerais là-bas sous ces lauriers, devant ces statues de *Brutus*, de *Caton* et de *Cicéron ;* et là je tâcherais d'échauffer un peu sa jeune âme, en lui parlant, avec ces marbres, des âmes de ces trois grands hommes.

Rêve trop aimable! Ils sont à trois cents lieues de moi, plusieurs mois encore nous séparent!....

Mais déjà la nuit s'avance ; il ne reste

qu'un rayon de jour sur le sommet de cet obélisque ; il meurt sur le front de cette Vénus.

Célèbre *villa Borghèse!* D'autres raconteront ton architecture, tes albâtres, tes bronzes, tes tableaux, ta magnificence et ton luxe; et moi, je dirai tes oiseaux, tes gazons, tes colombes, tes troupeaux de daims et de biches, mais surtout le silence et la paix de tes jardins solitaires.

Aimable paix, comme vous resterez dans cette enceinte, demeurez aussi dans mon cœur; suivez-moi au milieu des passions des hommes, au milieu des maux qu'ils endurent et des maux qu'ils font souffrir; écartez de moi les ennuis secrets qui tourmentent inévitablement quiconque a jugé et les hommes, et les choses, et la vie, et la mort.

FIN DU SECOND VOLUME.

LETTRES
SUR
L'ITALIE.



[redacted]

LETTRES

SUR

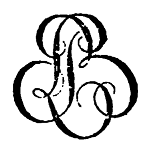
L'ITALIE,

EN 1785,

PAR DUPATY.

NOUVELLE ÉDITION, CORRIGÉE AVEC SOIN, ET ORNÉE DE FIGURES.

TOME TROISIÈME.

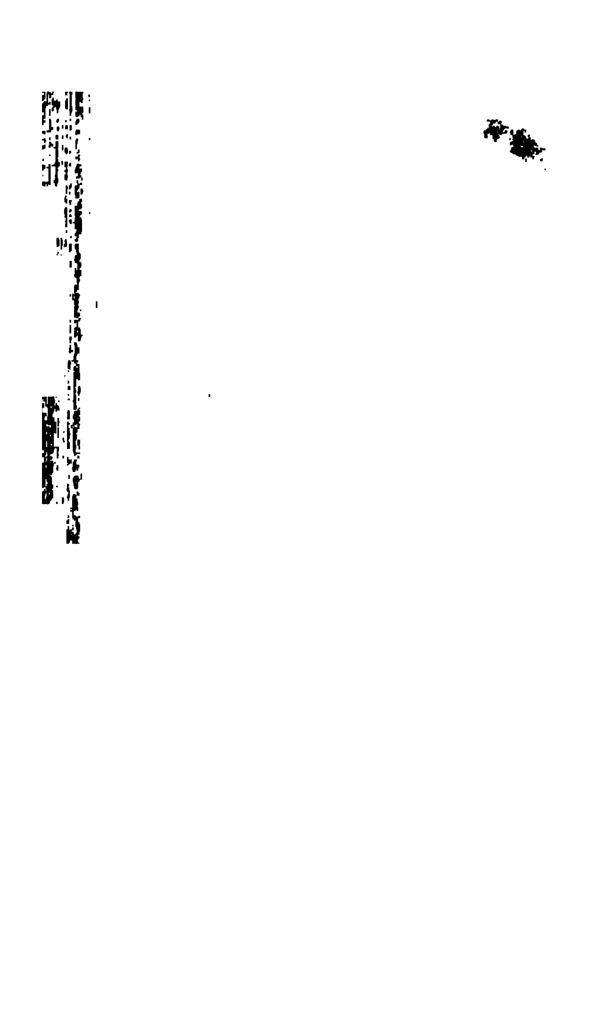


PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LEBÉGUE

Rue des Rats., nº 14, près la place Maubert.

1815.



L'IT

S

de

trouve

dans

des

entre

et le

[illegible]

LETTRES

SUR

L'ITALIE.

LETTRE LXXXVI.

A Rome.

Si je ne vous ai pas encore parlé de l'église de *Saint-Pierre*, c'est qu'il est impossible de trouver, dans aucune langue, des expressions pour en parler dignement.

La place qui est devant cette église est une des plus belles de l'Europe.

Au milieu d'une enceinte immense, couronnée circulairement d'un vaste portique, qui soutient, sur quatre cents colonnes majestueuses, deux cents statues colossales; entre deux superbes bassins noircis de bronze et de temps, d'où jaillissent, étincellent, retombent et murmurent nuit et jour des eaux

éternelles, s'élève pompeusement dans les airs, un magnifique obélisque.

Cet obélisque est de granit : il a été taillé en Égypte; il a été élevé par Sixte-Quint.

Il n'est pas étonnant que l'église de Saint-Pierre soit devenue un si prodigieux édifice. Elle fut projetée par la vanité de Jules II, qui prétendait que son tombeau fût un temple, entreprise par le génie de Léon X, qui désirait des chefs-d'œuvres; enfin, au bout de plusieurs siècles, achevée par le caractère de Sixte-Quint, qui voulait tout achever.

Ce monument est un des plus étendus qu'on connaisse. Il sépare en deux le mont Vatican; il couvre le cirque de Néron, sur lequel il est fondé; il achève de fermer, entre Rome et l'univers, la célèbre voie triomphale.

Rien ne peut rendre ce ravissement qui saisit l'âme lorsqu'on entre dans l'église de Saint-Pierre pour la première fois, lorsqu'on se trouve sur ce pavé, étendu parmi ces piliers énormes, devant ces colonnes de bronze, à l'aspect de tous ces tableaux, de toutes ces statues, de tous ces mausolées, de tous ces autels, et sous ce dôme...; enfin dans cette

vaste enceinte où l'orgueil des plus grands pontifes et l'ambition de tous les beaux-arts ne cessent, depuis plusieurs siècles, d'ajouter en granit, en or, en marbre, en bronze et en toile, de la grandeur, de la magnificence et de la durée.

On pouvait amonceler à une plus grande hauteur, sur une plus grande superficie, une plus grande quantité de pierres. Mais de tant de parties colossales composer un ensemble qui ne paraisse que grand ; de tant de richesses éclatantes faire un monument qui ne paraisse que magnifique ; et de tant de parties faire un seul tout, c'est là le chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage, en partie, de Michel-Ange !

Il y a, dans l'église de Saint-Pierre, dix-huit années entières de la vie de Michel-Ange.

Mais que de défauts, dit-on, dans cet édifice ! non pas du moins pour le sentiment et le regard : il faut que le compas les y cherche, et que le raisonnement les y trouve.

Vous prenez une toise pour mesurer la grandeur de ce temple ! Tout le temps que j'y ai été, j'ai pensé à Dieu....., à l'éternité : voilà sa véritable grandeur.

Il est impossible d'avoir ici des sentimens médiocres et des pensées communes.

Quel théâtre pour l'éloquence de la religion ! Je voudrais qu'un jour, au milieu de l'appareil le plus pompeux, tonnant tout d'un coup dans la profondeur de ce silence, roulant de tombeaux en tombeaux, et répétée par toutes ces voûtes, la voix d'un Bossuet éclatât; qu'elle fît tomber alors, sur un auditoire de rois, la parole souveraine du roi des rois, qui demanderait compte aux consciences réveillées de ces monarques pâles, tremblans, de tout le sang et de toutes les larmes qui coulent en ce moment, par eux, sur la surface de la terre.

LETTRE LXXXVII.

A Rome.

J'AI encore à vous dire un mot des Romaines; car, dans l'histoire de la civilisation, trois articles principaux, comme vous savez, composent le chapitre des femmes : la figure, la galanterie et la parure; et je ne

vous ai pas encore parlé de la parure des Romaines.

Les Romaines, comme les Génoises et les Italiennes en général, sont encore d'une ignorance grossière dans l'art si étendu et si important de la parure; dans cet art d'assortir la parure à l'habillement, et l'un et l'autre à la taille, à la figure, au teint, à l'âge, à l'heure du matin ou du soir; dans cet art d'adoucir par des gradations. d'accorder par des nuances, de faire valoir par des contrastes; dans l'art enfin si savant et si coûteux d'apprêter complétement une femme pour la vanité ou la coquetterie, ou la mode.

Mais je sens qu'une pareille accusation, qui tend à compromettre l'honneur des Romaines dans toute la France, et particulièrement à Paris, a besoin d'être prouvée. En trois mots voici mes preuves.

Le dirai-je? le croira-t-on? Toutes les femmes à Rome, sans en excepter la charmante Rosalinda; oui, toutes les femmes à Rome portent *perruque* : c'est un sacrifice que leur coquetterie a fait à leur indolence. Accoutumées à se coucher tous les jours l'après-midi jusqu'à six heures du soir, à

placer une seconde nuit au milieu du jour, elles ont trouvé qu'il leur en coûterait trop de bâtir, deux fois dans une journée, l'édifice d'une chevelure, et elles livrent toutes leurs cheveux aux ciseaux.

Les Romaines sont dans l'habitude de mettre du blanc les jours où elles veulent être parées. Au reste, si l'Italienne veut être un lis, la Française veut être une rose. Quoi! la nature n'en a-t-elle pas fait des femmes? De la gaze, des fleurs et de la frisure! et la nature leur a donné des cheveux. — Du rouge! et elle leur a donné la pudeur. — Du blanc! ne leur a-t-elle pas donné la tendresse?

Cette affectation à se parer, cette ingratitude des femmes envers la nature, est bien ancienne. Properce la reprochait à Cinthie il y a au moins deux mille ans; laissons Properce achever ma censure; ses jolis vers convertiront peut-être mieux que ma prose.

A CINTHIE.

Sur son affectation à se parer.

Pourquoi donc depuis peu, sous un tissu plus fin,
Sous un lin moins jaloux voit-on briller ton sein?

Pourquoi tous ces parfums? cette tresse élégante?
L'or qui luit sur l'azur de ta robe ondoyante?
Enfin, pourquoi ce fard? chaque ornement, hélas!
Te dérobe une grâce et te coûte un appas.
Va, crois-moi; ta beauté pare assez ta figure.
L'Amour qui va tout nu n'aime pas la parure.
Aucun art dans les champs, dans les champs tout est beau.
Le lierre a-t-il besoin qu'on l'unisse à l'ormeau?
Au gré de nos pinceaux la rose rougit-elle?
Vois les jeux, vois les bonds de cette eau qui ruisselle.
L'arboisier, pour fleurir, demande les déserts;
Le pin suit la nature, en montant dans les airs;
Et l'oiseau des forêts, dont la voix nous enchante,
N'a point étudié ces beaux airs qu'il nous chante.
  Cinthie, oh! sans atours, sans diamans, sans or,
Phébé plut à Pollux, Elaïr à Castor:
Idas, lorsqu'à Phébus il disputait Marpesse;
Disputait la beauté, mais non pas la richesse;
Et Pélops, qui charmait la belle Œnomaüs,
Aimait un front de vierge et des traits ingénus.
Ces beautés séduisaient sans songer à séduire;
On les voyait paraître, on les voyait sourire;
Point d'art, nul ornement; seulement la pudeur
A leurs simples attraits ajoutait sa rougeur.
Laisse donc là ton luxe, ô maitresse adorée!
Plaît-elle à son amant? une belle est parée.

LETTRE LXXXVIII.

A Rome.

Je compte partir demain pour Naples, mai je reviendrai faire mes adieux à Rome.

Cependant je ne veux plus différer à vou dire un mot du cardinal de B..., et pui du pape, car c'est dans cet ordre là qu'o les nomme.

Le cardinal de B... a partout été à s place, et presque toujours heureux; sur l Parnasse, avec les Muses; à la Cour, ave les rois; dans les boudoirs, avec les Grâces au Vatican, avec les papes; dans sa maiso d'Albano, avec lui-même.

Il a toujours trouvé et pris, dans son esprit ou son caractère, les talens et les vertu qu'il lui fallait.

Sa maison est ouverte à tous les voyageurs de toutes les parties du monde; il tient comme il le dit lui-même, l'auberge de France dans un carrefour de l'Europe. On ne voit guère les cardinaux qu'à sa table. Ils

poussent l'avarice, ces cardinaux, jusqu'à lui pardonner sa magnificence.

J'avais ouï dire qu'on lui faisait de la peine quand on lui rappelait ses vers : cela pouvait être vrai avant qu'il fût cardinal. Pour moi, je suis témoin qu'il ne fait cette injure ni aux Muses, ni à la postérité. J'ai entendu le cardinal de B... parler de l'auteur des quatre Saisons, et de l'abbé de B... de très-bonne grâce, et même avec connaissance.

Ce cardinal de B... a l'accueil le plus facile, le commerce le plus uni. Il conte beaucoup, mais vîte, et jamais il ne croit avoir fait les mots heureux qu'il redit.

On dit que son esprit a baissé un peu, ou du moins qu'il a pâli; je ne le crois pas; je pense qu'il use seulement quelquefois du privilége que donne la réputation méritée d'avoir de l'esprit; qu'il se dispense de la peine, ou de la vanité, ou du ridicule d'en montrer : à peu près comme ces braves qui, après avoir fait leurs preuves, refusent souvent de se battre.

Il paraît n'avoir aucun préjugé, et il ne montre aucune prétention. Sa naissance, ses succès, son chapeau semblent n'être à ses regards, que de la fortune.

Il est difficile d'être plus chéri à Rome, quoique singulièrement estimé. Tout ce qui l'approche se retire content ; il est si juste! tout ce qui l'environne est heureux ; il est si bon!

A l'égard du pape, il va baiser tous les jours les pieds de saint Pierre ; il a été plaider lui-même à Vienne, aux genoux de l'empereur, la cause des moines ; il fait dessécher les marais pontins ; il enrichit le musée de Clément XIV ; il épure sa législation criminelle ; son neveu même a perdu un procès immense ; jaloux de gouverner par lui-même, jaloux surtout qu'on le croie, il vient cependant de prendre, pour premier ministre, un homme du premier mérite ; voilà Pie VI.

Ce pape est d'une si belle figure, que le peuple le voit toujours avec complaisance. Une belle figure n'est point un avantage indifférent pour les souverains : leur visage règne.

LETTRE LXXXIX.

A Rome.

Je sors de l'église du couvent de Saint-Onuphre. — Et qu'avez-vous été faire à Saint-Onuphre? — Voir la gloire dans tout son néant, la fortune dans tout son caprice, le génie dans tout son malheur : c'est-à-dire, contempler la cendre de cet immortel poète, que la nature força de faire des vers à sept ans, de terminer la *Jérusalem délivrée* à trente, et d'aimer jusqu'au tombeau; qui après avoir consumé la plus grande partie de sa vie, ou à la cour, ou dans l'exil, ou dans les fers, traité, tour à tour, comme un homme de génie ou comme un fou, tout à coup, vers le terme de sa carrière, se vit appelé, par un caprice de la fortune, pour être couronné en cheveux blancs au Capitole; mais par un autre caprice de la fortune, fut enseveli, la veille même de son couronnement, au Capitole, dans le couvent de Saint-Onuphre.

Voici une inscription digne du Tasse :

TORQUATI TASSI OSSA HIC JACENT.

Ici gissent les os du Tasse.

La fin honore les moines qui élevèrent ce monument.

HOC, NE NESCIUS ESSET HOSPES,
FRATRES HUJUS ECCLESIÆ POSUERUNT.

Afin qu'on sût où était le Tasse, les frères de ce couvent ont tracé ces lignes.

Ils savaient donc le prix d'un grand homme !

On prétendit que le Tasse était devenu fou : mais jamais il n'eut d'autre folie qu'une sensibilité extrême et qu'un génie supérieur. De tout temps, il a existé de ces grands et de ces hommes médiocres qui, pour se dérober à l'admiration et aux égards dus aux grands hommes, osent appeler la sensibilité de la folie, et le génie de l'exaltation.

Il est difficile d'imaginer à quel degré de misère la fortune abaissa le Tasse. La main qui avait tracé les portraits d'Armide, d'Herminie, de Clorinde, de Bouillon et de Tan-

crède, écrivait furtivement au fond d'un cachot, chargé de fers : « Ce n'est pas assez « d'être exilé, banni, emprisonné même ; « d'être livré à la maladie, à la solitude et « au silence ; ils m'ont encore défendu « d'écrire. » Que cette plainte du Tasse est touchante ! — Que cette rigueur était horrible ! — On avait défendu au Tasse d'écrire !....

Hommes médiocres, telle fut la destinée du Tasse ! Pardonnez donc au talent.

LETTRE XC.

A Rome.

Je veux vous dire un mot sur le sort des Juifs à Rome.

Il est encore plus misérable que partout ailleurs.

Ils sont environ sept mille. Ils ne peuvent habiter que dans un quartier déterminé, où, tous les soirs, à l'entrée de la nuit, on les enferme.

Ces malheureux sont condamnés toutes les semaines à un sermon, durant lequel un

missionnaire les accable d'injures, et, pour peu qu'ils soient distraits, un sbire, de coups de bâton.

Tout Juif qui n'assiste pas aux sermons, paie une amende.

Un Juif a-t-il une fois laissé échapper de sa bouche : « Je veux me faire chrétien, » il est soudain envoyé pour deux ans aux cathécumènes ; et montrât-il dans la suite les plus grands regrets, tant pis pour lui; il faut qu'il achève son temps.

On pense bien que les Juifs, à Rome, sont dans la plus grande misère : leur misère touche immédiatement d'un côté à la conversion, et de l'autre côté à la mort

Chose étrange ! on persécute les Juifs d'embrasser le christianisme afin de l'accroître; et si la persécution réussissait, le christianisme serait détruit. La foi du chrétien a besoin de l'incrédulité du Juif.

On demande : quand les Juifs se convertiront-ils donc au christianisme ? Je demande : quand les chrétiens se convertiront-ils donc à la tolérance ?

Chrétiens, quand cesserez-vous d'usurper la justice de Dieu ?

Malheureux ! vous vous plaignez incessam-

ment du sort, du ciel, des hommes et des rois! pensez aux Juifs.

LETTRE XCI.

A Rome.

LES cérémonies religieuses sont très-fréquentes à Rome; mais elles n'ont aucun intérêt, elles sont sans dignité, sans bienséance, sans pompe.

Celle de la procession de la Fête-Dieu n'a d'autre lustre que le pape et le peuple.

Tous les moines, tous les curés, tous les prélats, tous les cardinaux, tous les pénitens, toutes les collégiales sont actuellement dans Saint-Pierre, et la procession s'arrange. En attendant qu'elle s'arrange, je me promène dans l'église, et j'y roule avec la foule. Quel murmure! quel bruit! quelle confusion! Ce sont des flots de peuple qui sortent sans cesse, des dévots qui, empressés autour des pieds de saint Pierre, se disputent le bonheur de les baiser; des personnes de tout sexe et de tout âge agenouillées devant des

confessionnaux remplis de moine:
vant au bout d'une longue gaule l'ɩ
des péchés véniels, que les moine
sur leurs têtes; des bandes de jeuı
de jeunes filles errant de tombeau:
beaux en folâtrant et parlant d'aı
Anglais mesurant gravement quı
liers; des Français qui voltigent et
santent; des Allemands étonnés dı
sur les portes de bronze de la prem
du monde, les tableaux les plus
travers une haie d'abbés qui s'ar
courbent vers la terre, et flattent ı
naux qui passent, dressent la tête
gent; enfin des mendians, qui, cl
tromper la pitié, ou à fatiguer la dı
poursuivent les regards de oudit
plaies. Cependant le signal de la n
donné: voilà de sales pénitens qu
et puis des moines sales, et puis
sales, et puis mille sales pers
peuple, vêtues de sales soutanes
chacune un flambeau, et excitaı
sur leur passage, par leur acc
grotesque, une risée universelle: ı
les prélats, les cardinaux et le pape
trouve, au bas de l'escalier d'unı

[redacted]

son État militaire qui le reçoit, et le Saint-Sacrement qui l'attend : soudain se fait, au son des trompettes, l'union des deux pouvoirs; le pape et le souverain se mêlent; la couronne et la thiare se confondent; le pontife-roi monte sur une estrade, s'asseoit devant un Saint-Sacrement, et cependant, par sa posture et la manière dont les ornemens sont arrangés, paraît être à genoux : une douzaine d'hommes robustes, cachés sous l'estrade, le portent : le pape s'avance ainsi, tenant le Saint-Sacrement entre ses mains, les yeux levés vers le ciel et remplis de larmes pieuses, vraiment majestueux et vénérable; tandis que le peuple murmure : « Voyez comme le « pape a bonne mine ! » — Tout l'État militaire suit à pied ou à cheval. — La procession est rentrée. — Les mille flambeaux font une haie dans toute l'étendue de la nef et autour du grand autel : le pape descend, traverse, monte, dépose le Saint-Sacrement, se met à genoux, se lève, donne la bénédiction. — Tout est fini.

Une procession de ce genre en France, a meilleure mine : le recueillement du moins l'accompagne et la pare. A peine ici rencontre-t-on dans la foule des prélats et des cardi-

naux quelques visages et quelques contenances qui respirent véritablement la religion. C'est que l'opinion n'élève au milieu de ce peuple aucun modèle du beau idéal que l'imagination, la raison et le sentiment puissent étudier, sur lequel les sexes, les rangs, les classes puissent former leurs manières, leur conduite et leur langage.

Quel contraste de ces fêtes religieuses de Rome moderne, avec les fêtes religieuses de Rome antique, où des prêtres couronnés de lauriers, des prêtresses couronnées de myrte, de jeunes vierges parées de fleurs, des augures, des flamines, des vestales, l'élite auguste ou brillante de la vieillesse et de la jeunesse des triomphateurs du monde, accompagnaient en longues robes flottantes où brillaient l'or et la pourpre, au bruit des cistres, des clairons et des timbales, les statues solennelles d'or ou d'ivoire, de Junon, de Cybèle, de Cérès, de Jupiter, qui, entourées des trophées et des dépouilles de l'Asie, portées sur des chars que traînaient des léopards et des lions, descendaient majestueusement du Capitole, et, suivies de la foule du peuple-roi, où des rois étaient confondus, s'avançaient à travers les rues de la ca-

[redacted]

pitale de l'Univers, sous les arcs triomphaux, devant les statues des grands hommes, devant les palais des Césars, ou au champ de Mars, ou au *forum*, ou au Panthéon, et, s'avançant ainsi au milieu de tout l'éclat, de toute la magnificence et de toute la religion romaine, semblaient être les dieux eux-mêmes, dont elles étaient les images, descendant en personne de l'olympe sur la terre, et arrivant chez les hommes!

LETTRE XCII.

A Rome.

Je n'aime point les tableaux allégoriques, à moins que le voile ne soit transparent, et les ornemens peu nombreux 1). La vérité ne doit se cacher qu'afin qu'on la remarque.

---

1) Cette idée a été très-heureusement rendue par M. Lemière, à qui la poésie doit tant de vers ingénieux et brillans.

L'Allégorie habite un palais diaphane.

)arer quelquefois, mais en vierge
,un en courtisanne ou en coquette,
pour avertir ou arrêter le regard,
pour le séduire.
de voir deux tableaux où ces con-
t remplies.
premier.
.llard, la tête affublée d'un bonnet
il triste et sombre, compte des écus
able. A sa droite, un homme mûr,
couronné de lauriers, d'un air sé-
; et médite : à sa gauche, un jeune
, couvert d'un chapeau orné de
pince, en souriant, de la guitarre,
ue, devant eux, auprès d'une fe-
, tête nue, un enfant plein de grâces
e, en riant, une cage, et appelle les
ui passent.
ez-vous pas de voir les quatre âges
de l'homme ?
e second tableau, qui sert de pen-
remier.
tite fille assise par terre, joue d'un
érieux, avec une poupée qu'elle dé-
tout auprès une jeune beauté debout,
e avec complaisance, dans un mi-
ie parc ; à ses côtés, coiffée et vêtue

modestement, une femme d'un âge mur, assise devant un métier, brode attentivement, mais sans se hâter, un canevas; plus loin, à moitié couchée dans un grand fauteuil, et auprès d'une cheminée, une vieille, le visage renfrogné, des lunettes et un livre sur les genoux, tousse et gronde.

Comment ne pas reconnaître là les quatre âges de la vie de la femme ?

LETTRE XCIII.

A Naples.

Voir *Naples*, disent les Napolitains, *et puis mourir.* Et moi je dis : *Voir Naples, et puis vivre.*

Devant Naples, et à dix-huit milles en mer, on aperçoit l'île de Caprée. Affreux Tibère!

Deux chaînes de coteaux embrassent cette mer, et semblent aller joindre Caprée, pour fermer le passage aux vaisseaux.

Chacun de ces coteaux est également favorisé de la nature et des arts. Si celui-ci étale

Portici, *Herculanum*, *Pompeia*, une foule de maisons de campagne; celui-là étale la belle promenade et le beau quai de *Kiaïa*, *Villa Réale* et une multitude de palais.

Sur l'un de ces coteaux, il est vrai, domine et fume le Vésuve, mais le laurier du tombeau de Virgile s'élève et verdit sur l'autre.

Ce château qui s'avance au milieu de la mer, ces palais qui la bordent, ces coteaux qui la dominent, ce Vésuve, dont la réverbération l'enflamme, ces barques qui la sillonnent, ces vents qui la tourmentent, cette île de Caprée qui la termine, et enfin ce brillant soleil, qui tous les jours, pour aller d'un rivage à l'autre, passe.... Tout cela forme un tableau, une situation, un enchantement qu'il est impossible de rendre.

J'arrive à Naples, et déjà je conçois que Virgile a composé à Naples ses *Géorgiques*; que des hommes sensibles et délicats, la comparant à une belle vierge, l'ont appelée *Parth-nope* : je conçois enfin qu'il lui ont donné le surnom d'oisive. Eh! qu'y a-t-il à faire à Naples, si ce n'est de jouir et de vivre?

[redacted]

LETTRE XCIV.

A Naples.

Le château *Capo-di-Monte* mérite moins sa réputation que son nom.

Il prend fantaisie un jour à je ne sais quel roi de Naples de placer un château sur la crête de la montagne, à laquelle est adossé Naples. On creuse, on porte des pierres, on taille, on élève, on couvre. On aperçoit alors que tout ce vaste édifice pose entièrement sur une carrière; et on a recours, pour le soutenir, à des travaux prodigieux. Enfin, quand l'édifice peut tenir debout: on découvre qu'il n'y a point d'eaux aux environs, point de chemin facile pour les voitures, que le château est éloigné de tout. On l'abandonne. Seulement on jette dans les appartemens des poignées de livres; on accroche aux murailles quelques centaines de tableaux; on établit un médailler dans une salle; et voilà le château devenu musée. Vous riez! Avez-vous fini le Louvre?

Le château *Capo-di-Monte* ne mériterait guère la peine que les étrangers sont obligés de prendre pour obtenir la permission de le voir, sans la *Danaé* du Titien, et quelques tableaux du Corrège qui les appellent.

Danaé est belle, il est vrai, mais c'est toujours la même femme que le Titien nous présente, tantôt sous le nom de Vénus, tantôt sous le nom de Danaé, tantôt sous un autre nom. Le Titien n'avait-il jamais vu qu'une femme, ou n'en avait-il aimé qu'une? Quoi qu'il en soit, ce peintre me semble, jusqu'à présent, le seul qui ait vraiment peint la nature humaine; les autres ne font que la dessiner plus ou moins mal, et qu'enluminer leurs dessins.

Ce n'est pas l'imagination seule qui trouve, dans les tableaux du Titien, la nature humaine; c'est l'œil lui-même; et l'œil n'a pas besoin, pour l'y trouver, d'être aidé par la mémoire et par l'habitude, car elle y est L'imitation est tellement complète, qu'elle [illegible] fait pas illusion.

Si ce savant pinceau; qui a réussi à fa[illegible] la nature humaine, comme d'autres à fa[illegible] le ciel, ou l'eau, ou les fleurs, eût servi

imagination plus sensible, quels tableaux il eût enfantés ?

Mais le Titien saisissait beaucoup mieux le corps que l'âme. Il entendait peu la langue des passions, et savait mal la parler.

La nature avait réservé ce don à l'incomparable Corrège. Le Corrège! comme il entendait particulièrement la tendresse! c'est sur cette aimable affection qu'il versait, pour ainsi dire, toutes les autres, elle en était comme le fond. On dirait que tous les personnages qu'il a introduits dans ses tombeaux, ou aimaient, ou avaient aimé.

Avec quelle bonne foi rit cet enfant! avec quelle vérité sourit cette jeune fille! les joues et la bouche de cette charmante fille (regardez bien) s'épanouissent.

Sur ces fronts en repos ne voyez-vous pas une âme tendre! Sous ces traits en mouvement, ne suivez-vous pas une âme amoureuse?

Je voudrais baiser ce jolie enfant, et le prendre sur mes genoux.

Je ne sais par quel enchantement le cœur s'attendrit devant les tableaux du Corrège; il se remplit d'une douce complaisance. On

rève, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête.* Le Corrège travaillait *de cœur;* il ne composait pas, il exprimait. Peindre, pour lui, c'était aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille? Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux! C'est bien son cœur qui joint ses mains! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! le regard passe avecdédain; il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! les beaux et célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur

les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel! il serait dangereux, pour l'innocence, de voir trop long-temps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; et tout auprès (suivant un usage des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et, dans quelques-uns, son âme.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *Charité*, par le Schidone.

Que de grâce et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain! Quelle attention et quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Carrache; je n'aime point sa mort de Tancrède; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien; il fallait les traiter en poète.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de

rêve, en les quittant, aux objets qui nous sont chers.

Les autres peintres travaillent d'imagination, de raison, de mémoire, travaillent de tête. Le Corrège travaillait *de cœur;* il ne composait pas, il exprimait. Peindre, pour lui, c'était aimer.

Jamais je n'oublierai son charmant tableau de sainte Catherine, de la Vierge et de l'enfant Jésus.

Et peut-on oublier cette touchante fille? Avec quelle complaisance tendre, mais respectueuse, elle implore le divin enfant! On voit qu'elle le prie, uniquement pour la douceur de prier; parce que prier, c'est aimer. Elle est bien volontairement à genoux! C'est bien son cœur qui joint ses mains! L'enfant regarde, en souriant, sa mère, qui regarde elle-même l'enfant, et lui sourit. Peut-on peindre, dans aucune langue, ces deux sourires?

A côté de cela, des batailles, des incendies, des orgies! le regard passe avec dédain; il ne peut s'arrêter que devant la Madeleine du Guide, ou la Rachel de l'Albane.

Les beaux visages! les beaux et célestes visages! Quelle virginité dans les yeux, sur

les lèvres, et sur le front de la jeune Rachel! il serait dangereux, pour l'innocence, de voir trop long-temps ce portrait de l'innocence.

On voit, à côté, un amour du Guide, qui est nu, qui dort, qui est charmant; et tout auprès (suivant un usage des anciens) une tête de mort et des roses.

J'ai vu encore avec plaisir plusieurs tableaux du *Schidone*, élève du Corrège. Ce peintre a montré, dans presque tous ses ouvrages, l'esprit de son maître, et, dans quelques-uns, son âme.

Il s'en faut bien peu qu'il ne soit du Corrège, ce charmant tableau de la *Charité*, par le Schidone.

Que de grâce et de bonté dans la jeune femme qui donne à ces pauvres enfans des morceaux de pain! Quelle attention et quelle joie dans les enfans!

Je n'aime point la Vénus du Carrache; je n'aime point sa mort de Tancrède; je n'aime point son Armide et son Renaud. Le Carrache traite ses sujets en historien; il fallait les traiter en poète.

Il a eu beau mettre Vénus au milieu de

tous les Amours, pas un seul ne l'accompagne.

Comme tout cela est matériel! Il est des sujets qu'il ne faut presque pas penser pour les bien rendre ; il faut uniquement les rêver.

Voici plusieurs manuscrits, dignes non pas d'être lus, mais d'être vus : un entre autres contenant l'office de la Vierge, écrit sur du vélin, et orné de copies, en miniature, des tableaux des plus grands maîtres. C'est l'ouvrage d'un certain Clovio. Rien de plus parfait que les vignettes. Vous cueilleriez ces fraises et ces roses qui ont trois siècles ; un enfant tâcherait d'attraper ces papillons.

Ce manuscrit arabe est curieux; il est écrit sur des feuilles d'arbres.

Je n'ai point vu de bloc de cristal d'une grosseur si prodigieuse. Il étincelle des plus purs et des plus riches feux du soleil.

J'ai remarqué plusieurs instrumens de différens arts en usage à Otaïti, surtout une flûte dont les Otaïtiens jouent avec le nez.

La collection des médailles en cuivre et en or est considérable. Elle vaut, dit-on, celle de Florence : elle rassure l'imagination, ou plutôt la raison, qui, de plus en plus, a

de la peine à croire aux Grecs et aux Romains.

Je me suis plu à examiner ces médailles, à passer entre elles les années qui les séparent. Ces médailles sont comme des petits points dans le temps sur lesquels la mémoire se repose.

Une d'elles surtout est frappante ; elle montre ce fameux Mithridate, que d'un corps prodigieux la nature avait armé.

La collection des *camés*, n'a pas moins de prix. Ces camées sont des miniatures parfaites. Mais comment la main de l'homme a-t-elle pu atteindre à tant de petitesse ? Sur le plus petit de ces camées on voit Alexandre.

Enfin j'ai encore parcouru, avec intérêt, une collection en 16 vol. *in*-fol. des dessins des plus grands peintres, d'esquisses et d'ébauches de leurs tableaux. On aime à voir, à examiner ces germes des productions du génie.

LETTRE XCV.

A Naples.

J'ai fait hier une promenade charmante.

J'ai d'abord été en pélerinage sur la montagne du *Pausilippe*, au tombeau de Virgile.

Je l'ai trouvé tombant en ruines, enseveli parmi des ronces qui achèvent de le détruire.

Un laurier s'élève au milieu d'elles.

Je suis entré dans le tombeau; je m'y suis assis sur des fleurs : j'ai récité l'églogue de *Gallus*; j'ai lu le commencement du quatrième livre de l'Enéïde; j'ai prononcé les noms de Didon et de Lycoris; j'ai coupé une branche de laurier, et ensuite je suis descendu, plein des sentimens que ce lieu doit faire éclore dans toutes les âmes qui sont sensibles à la nature, à l'amour et à Virgile.

En continuant ma promenade, j'ai traversé la grotte du Pausilippe, c'est-à-dire, un chemin de 500 toises, très-haut, très-large, creusé à travers la montagne, pour abréger

la route de Naples à Pouzzol. Effort prodigieux de travail et de constance! Ce chemin, est pavé de lave : il est l'ouvrage des Romains.

Au sortir de la grotte, je me suis avancé dans des champs couverts de hauts peupliers, unis l'un à l'autre par des vignes qui se suspendent à leurs fronts, sous lesquels croissent et passent, pour ainsi dire, tour à tour, dans la même année, trois ou quatre moissons différentes.

Tout à coup une montagne énorme ouvre ses flancs; et au milieu de coteaux noirs, de châtaigniers et d'arbres sombres, je trouve un vallon enchanteur.

Ici sont les étuves sulfureuses de Saint-Germain; là des ruines de châteaux antiques; plus loin, la célèbre grotte du chien; partout des allées percées dans des bois d'une profondeur et d'une étendue immense; enfin au milieu du vallon, dans la bouche d'un volcan éteint, un lac, le lac d'Agnano, dont la moitié est couronnée de deux rangs de hauts peupliers, le lac d'Agnano qui roule les flots les plus purs, et que mille oiseaux aquatiques peuplent, animent, et sillonnent sans cesse à l'envi.

J'entrai d'abord dans les étuves de St.-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le degré de maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine avait-il ouvert la grotte, que le malheureux voulut fuir; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions, il avait perdu le mouvement, il expirait. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi: tiré à deux pouces de terre, il a parti;

ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords, j'ai regardé les flots; en les regardant j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer que je venais de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon! Le ciel était parfaitement beau, quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelaient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne manquez pas « d'aller vous asseoir sur les bords du lac « d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs, mais par sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve dans ses laves ; la mer dans ses flots ; Herculanum au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui décorent son péristile, surtout pour les statues équestres des deux Balbus, monument de la reconnaissance ou de la flatterie, car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils ; il est placé

naturellement à cheval ; mais il a une figure ignoble; mais il se tient en paysan ; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets 1).

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes de lampes sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquels le goût s'est plu, ou l'imagination s'est enjouée.

---

1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé des affaires de France à Napies, a fait une collection très-précieuse de vases antiques. On connait le goût, les talens et les connaissances de cet amateur des arts.

J'ai remarqué, entre autres, celle-ci : à l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieil arbre ; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches ; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs, et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélabres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium*, surtout dans un trépied formé par trois satyres, qui portent sur leur tête une large cuvette ; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux. On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout ; la nature était pour eux trop étroite ; ils tâchaient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres ; il fallait bien que toutes les autres fussent exagérées pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin, comme aussi des réchauds, avec leurs charbons et cendres.

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être en-

core davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il fallait de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement avec une lenteur, et une précaution infinies, chaque couche de cendre : et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache : elle reçoit une ligne, et puis une autre, quelquefois au bout d'un mois elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent; et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils sont tous nus, ils vont lutter ; on a peur, car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux l'Amour forma vos âmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïques trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier.

Ces cendres, pressées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et

moulé parfaitement. Plusieurs fragmens de cet enduit conservent l'empreinte des formes particulières qu'ils ont reçues. L'un possède la moitié du sein; il est d'une beauté parfaite; l'autre une épaule; l'autre une portion de la taille : ils nous révèlent de concert, que cette femme était jeune, qu'elle était grande, qu'elle était bien faite, et même qu'elle fuyait en chemise; car des morceaux de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompeïa à Salerne est délicieuse.

On marche d'abord sur une lave qui coula il y a quelques années, depuis le sommet du Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, surtout depuis un petit bourg qu'on nomme *la Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente dans un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! comme

elles sont bien cultivées ! Les charmantes maisons semées çà et là ! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux, qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent ; on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison située au haut de la montagne ? A des moines. Et celle-ci sur le penchant ? A des moines. Et cette autre au pied du coteau ? A des moines. — Les moines possèdent donc Salerne.

Il y a dix couvens de moines, cinq paroises, un évêché, deux séminaires, un chapitre et dix mille âmes à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs ! Toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

J'entrai d'abord dans les étuves de St.-Germain.

Dans une maison bâtie exprès, s'élèvent de la terre, en plusieurs endroits, des vapeurs de soufre plus ou moins fortes. On reste au milieu de ces vapeurs plus ou moins de temps, suivant le degré de maladie. C'est ainsi qu'on prend les bains secs. J'avais peine à respirer dans certaines chambres. La vapeur me brûlait la plante des pieds. Les murailles sont enduites de soufre.

A quelques pas de ces étuves, vous trouvez la grotte du Chien ; c'est une excavation dans le rocher, qui peut contenir trois personnes.

Mon guide avait amené un chien. A peine avait-il ouvert la grotte, que le malheureux voulut fuir ; mais son maître le prit par les quatre pattes, et le coucha sur le côté. Au bout d'une seconde, la vapeur qu'en cet endroit exhale la terre, commença à agir sur l'animal. Il enfla, se roidit, eut des convulsions, il avait perdu le mouvement, il expirait. On le traîne hors de la grotte, on l'expose au grand air. — Il court.

L'expérience du pistolet n'a pas réussi : tiré à deux pouces de terre, il a parti ;

ordinairement, à cette distance, il ne part pas.

En sortant de la grotte, j'ai laissé mon escorte, et j'ai fait seul, à pied, le tour du lac. Je me suis assis sur les bords, j'ai regardé les flots; en les regardant j'ai rêvé.

J'ai été ému du contraste de ce calme heureux, de ce doux murmure, de ces ondulations insensibles des eaux du lac, avec l'agitation, avec les vagues, avec le bruissement de la mer que je venais de quitter tout à l'heure.

Combien je me suis plu dans ce charmant vallon! Le ciel était parfaitement beau, quelques légers nuages, d'une teinte argentée, en adoucissaient l'azur. J'aimais à les voir passer sur ma tête. Aimable union des couleurs et de ces eaux, et de ce ciel, et de ces montagnes, et de ces rayons vifs du soleil couchant, qui étincelaient.

Je dirai aux cœurs mélancoliques et tendres qui iront à Naples : « Ne manquez pas « d'aller vous asseoir sur les bords du lac « d'Agnano. »

LETTRE XCVI.

A Portici.

Il faut voir Portici, non pour le château du roi, qui n'a rien de bien important ni en architecture, ni en ornemens extérieurs, mais par sa situation pittoresque.

Portici est assis sur Herculanum, au milieu des gazons et des fleurs, entre le Vésuve qui, au-dessus de sa tête, fume, et la mer qui, à ses pieds, bouillonne.

Herculanum, le Vésuve et la mer, menacent tous les trois d'engloutir Portici : le Vésuve dans ses laves ; la mer dans ses flots ; Herculanum au milieu de ses ruines.

Portici mérite encore d'être vu pour quelques statues de marbre qui décorent son péristile, surtout pour les statues équestres des deux Balbus, monument de la reconnaissance ou de la flatterie, car on a prostitué les statues dans tous les temps. Ce n'est pas que je sois aussi enthousiaste que beaucoup d'amateurs, de celle du fils ; il est placé

naturellement à cheval ; mais il a une figure ignoble; mais il se tient en paysan ; mais le cheval, qui est de marbre, paraît de marbre.

Les objets les plus dignes de votre curiosité sont deux cabinets, l'un de peintures antiques, et l'autre de vases, d'instrumens et de statues, également antiques.

Un volume entier ne décrirait pas tout ce qui intéresse dans le second de ces cabinets 1).

Tout y est en effet, ou ingénieusement inventé, ou élégamment travaillé, ou formé de matières précieuses, et d'ailleurs antique et romain.

Les Romains avaient travaillé les lampes avec un soin singulier. Tous les ornemens, toutes les formes de lampes sont animés de figures d'hommes et d'animaux, dans la composition desquels le goût s'est plu, ou l'imagination s'est enjouée.

---

1) M. le chevalier de Non, ci-devant chargé des affaires de France à Napies, a fait une collection très-précieuse de vases antiques. On connait le goût, les talens et les connaissances de cet amateur des arts.

J'ai remarqué, entre autres, celle-ci : à l'extrémité d'une table de bronze, s'élève le tronc d'un vieîl arbre; il a déjà perdu ses feuilles, et il va perdre ses branches; à toutes ses branches sont négligemment attachées, par des chaînes légères qui les suspendent à différentes hauteurs, et à différens intervalles, sept à huit petites lampes de bronze, toutes variées dans leur volume et dans leurs formes, toutes ciselées avec un art, avec une élégance admirables.

Cette élégance et cet art ne se font pas moins admirer dans les candélabres, dans les trépieds, dans les *lecti-sternium*, surtout dans un trépied formé par trois satyres, qui portent sur leur tête une large cuvette; ils respirent : c'est avoir coulé la vie en bronze.

Voilà presque nos instrumens d'agriculture et de chirurgie. La nécessité a dicté à peu près les mêmes arts et les mêmes lois par toute la terre.

Cette collection d'instrumens de chirurgie, d'agriculture, de cuisine, de musique, de guerre, de religion offerts ensemble à l'imagination et à l'œil, présente un tableau bizarre.

La forme des vases, et particulièrement des coupes, est délicieuse : on veut y boire.

Je me suis assis dans une chaise curule.

Je n'avais jamais vu de *lacrymatoires*, de ces petites fioles où l'on recueillait les larmes qui avaient coulé sur les tombeaux. On les ferait aujourd'hui plus petites. Il vaut bien mieux n'en pas faire. Les Romains avaient outré tout; la nature était pour eux trop étroite; ils tâchaient d'en sortir de tous les côtés. L'idée de la conquête du monde, qui était la première idée romaine, avait donné le ton à toutes les autres; il fallait bien que toutes les autres fussent exagérées pour être d'accord avec celle-là.

Qui ne serait surpris, en parcourant les restes d'Herculanum, de rencontrer des œufs entièrement conservés, ainsi que du pain, du blé, de l'huile, du vin, comme aussi des réchauds, avec leurs charbons et cendres.

On est étonné et ravi que quelque chose de si périssable ait échappé à tant de siècles qui ont passé dans Herculanum.

On aime à voir un grain de blé triompher du temps, comme la statue de bronze, et partager avec elle l'éternité.

Mais ce qui frappe et étonne peut-être en-

core davantage, ce sont des manuscrits brûlés qui gardent dans cet état les pensées qui leur ont été confiées. Le feu s'est arrêté à elles, et leur a laissé tout juste ce qu'il faisait de matière pour leur conserver l'existence. Mais comment les tirer de là? Comment rétablir entre elles la communication interrompue par le feu?

Le moyen a été trouvé; mais il exige une patience inimaginable, une dextérité extrême, et beaucoup d'années. On déroule insensiblement avec une lenteur, et une précaution infinies, chaque couche de cendre: et à mesure qu'on la déroule, une feuille d'un papier léger comme le souffle, la suit par derrière, la saisit, se l'applique, se l'attache: elle reçoit une ligne, et puis une autre, quelquefois au bout d'un mois elle s'est emparée d'une page.

Quel soin pour empêcher que toutes ces cendres, quand on les remue, ne se confondent; et pour que ces signes de la pensée conservent entre eux leur vraie place, qui fait toute leur existence!

La partie de ces manuscrits conservée est celle qui a été brûlée; l'autre, que le feu n'a pas touchée, a péri.

On est parvenu à ressusciter un manuscrit grec sur la musique. L'opération eût pu être moins lente, mais elle dépend du gouvernement.

Les bustes et les statues de bronze sont la plupart du meilleur goût et du plus beau travail. Rien n'est comparable surtout à un *Faune* qui dort. Il est véritablement endormi.

J'ai admiré aussi deux jeunes lutteurs : ils sont tous nus, ils vont lutter ; on a peur, car on oublie qu'ils sont de bronze. J'ai été tenté de leur adresser ce vers de M. Roucher :

Pour des combats plus doux l'Amour forma vos âmes.

Tous les appartemens du cabinet sont pavés de débris de mosaïques trouvés dans Herculanum.

Je ne dois pas omettre un des monumens les plus curieux de ce cabinet célèbre ; ce sont des fragmens d'un enduit de cendres, qui, lors d'une éruption du Vésuve, surprirent une femme, et l'enveloppèrent en entier.

Ces cendres, pressées et durcies par le temps autour de son corps, l'ont pris et

moulé parfaitement. Plusieurs fragmens cet enduit conservent l'empreinte des forı particulières qu'ils ont reçues. L'un poss la moitié du sein; il est d'une beauté ; faite; l'autre une épaule; l'autre une por de la taille : ils nous révèlent de conc que cette femme était jeune, qu'elle é grande, qu'elle était bien faite, et m qu'elle fuyait en chemise; car des morce de linge sont attachés à la cendre.

LETTRE XCVII.

A Salerne.

La route de Pompeïa à Salerne est ‹ cieuse.

On marche d'abord sur une lave qui c il y a quelques années, depuis le somme Vésuve jusqu'à la mer.

Ce n'est plus ensuite de tous les côtés, tout depuis un petit bourg qu'on nomn *Cave*, qu'une allée d'arbres qui serpente un pays enchanté.

Que ces montagnes sont vertes ! co

elles sont bien cultivées! Les charmantes maisons semées çà et là! Le voyageur ne peut s'empêcher de croire que c'est là qu'on est heureux, qu'on l'est du moins pendant l'été. On voudrait s'arrêter partout. Mille ruisseaux se cachent dans ces montagnes et murmurent; mille ruisseaux se montrent dans ces vallons, et murmurent; on n'entend que ruisseaux et qu'oiseaux. On respire à midi la fraîcheur du soir : l'été ici ne fait que passer.

Mais déjà j'aperçois Salerne.

A qui appartient cette jolie maison située au haut de la montagne? A des moines. Et celle-ci sur le penchant? A des moines. Et cette autre au pied du coteau? A des moines. — Les moines possèdent donc Salerne.

Il y a dix couvens de moines, cinq paroises, un évêché, deux séminaires, un chapitre et dix mille âmes à Salerne : il y a tant de couvens dans la ville, qu'il n'y a pas un vaisseau dans le port.

Misérable ville dévorée par des insectes blancs, noirs, gris, rouges, de toutes les couleurs! Toutes les maisons en sont pleines. Le temps viendra où les Italiens, en se décrassant, secoueront aussi cette vermine.

Salerne n'offre aucun monument curieux; seulement la cathédrale est précédée d'un portique qui fait admirer des colonnes.

On admire encore, dans l'église, des bas-reliefs. L'un d'eux représente la mort d'Adonis : un Christ mourant n'est pas loin.

Les murs qui environnent l'autel sont chargés d'*ex-voto*, et de membres du corps humain, en cire, affectés chacun de la maladie dont l'*ex-voto* l'a guéri. On dirait qu'il y a eu là, pendant quelque temps, une manufacture de miracles.

La manie d'avoir des coureurs s'est étendue de Naples jusqu'à Salerne. J'ai vu deux misérables coureurs devant un misérable carrosse attelé à deux misérables chevaux qui traînaient deux misérables gentilshommes.

La misère, fardée de luxe, est effroyable.

LETTRE XCVIII.

A Pœstum.

Sur le fronton d'un temple.

Non, je ne suis point à *Pœstum*, dans une ville de Sybarites.

Jamais les Sybarites n'ont choisi pour habitation un si horrible désert, n'ont bâti de villes au milieu des ronces, sur un sol aride, dans un lieu où le peu d'eau qu'on rencontre est croupissant et salé.

Menez-moi dans un de ces bosquets de roses qui fleurissent encore dans les vers de Virgile 1). Montrez-moi des bains d'albâtre; montrez-moi des palais de marbre; offrez-moi partout la volupté, l'élégance et l'amour, et vous pourrez me faire croire que je suis à *Pœstum*.

Il est pourtant vrai que ce sont les Sybarites qui ont bâti ces trois temples dans

1) Biferique rosaria Pœsti.

l'un desquels j'écris cette lettre, assis sur les débris d'un fronton qui a vaincu deux mille ans.

Des Sybarites et des ouvrages de deux mille ans!

Comment donc des Sybarites ont-ils imaginé et mis debout des colonnes d'un nombre si prodigieux, d'une matière si vile, d'un travail si brut, d'une masse si lourde et d'une forme si monotone?

Les colonnes grecques n'avaient pas coutume d'écraser le sol; elles montaient avec légèreté dans les airs; elles s'élançaient: celles-ci, au contraire, s'affaissent avec pesanteur sur la terre; elles tombent. Les colonnes grecques avaient une taille élégante et svelte, autour de laquelle le regard fuyait toujours; celles-ci ont une taille évasée et pesante, autour de laquelle les yeux ne sauraient tourner: nos crayons et nos burins, qui flattent tous les menumens, ont cherché vainement à l'amincir.

Je suis de l'avis de ceux qui pensent que ces temples sont les premiers essais de l'architecture grecque, et n'en sont pas les chefs-d'œuvre. Lorsqu'elle a construit ces piliers, elle cherchait encore la colonne.

Cependant il faut convenir que, malgré leur rusticité, ces temples offrent des beautés ; ils offrent du moins la simplicité, l'unité, l'ensemble, qui sont les premières des beautés : l'imagination peut suppléer presque toutes les autres ; elle ne peut suppléer celles-ci.

On ne pénètre pas dans ces lieux sans émotion. J'avance à travers des campagnes désertes, dans un chemin affreux, loin de toutes traces humaines, au pied de montagnes décharnées, sur des rivages où la mer est seule ; et tout à coup voilà un temple, en voilà deux, en voilà trois : j'approche à travers les herbes, je monte sur le socle d'une colonne, ou sur les débris d'un fronton ; une nuée de corbeaux prend son vol, des vaches mugissent dans le fond d'un sanctuaire ; la couleuvre, entre les colonnes et les ronces, siffle et s'échappe : cependant un jeune pâtre, appuyé nonchalamment sur une corniche, remplit des sons d'un chalumeau le vaste silence de ce désert.

On peut juger combien cet endroit est sauvage ; il n'y a pas quarante ans qu'un chasseur, en suivant un sanglier, rencontra ces ruines ; il les trouva.

Aujourd'hui Pœstum n'est, pour ainsi habité que par des voyageurs français glais, russes, et non par des Napolitain

Le propriétaire du sol n'a pas été for ché de la découverte : c'est un prince laissé ces temples à la destruction.

Quel dommage qu'il faille sitôt quitt lieux, qu'il faille déjà finir cette lettre! la chaleur est extrême ; il n'y a d'abri part. Je voudrais pourtant bien recuei remporter dans mon cœur toutes les s tions que je viens d'éprouver. — Qu'o laisse puiser encore, dans cette soli dans ce désert, dans ces ruines, je n quelle horreur qui me charme. — Oui, à reculer de deux mille ans dans le au milieu des ruines d'une ville grec parmi les Sybarites.

LETTRE XCIX.

A Naples.

J'ARRIVAI hier de Salerne, où j'ava coucher en quittant Pœstum.

J'ai fait toute cette course avec une célérité prodigieuse, dans un de ces cabriolets qui sont en si grand nombre à Naples. Il était traîné par un seul cheval. J'ai fait, en deux jours et demi, cent vingt milles.

Je me suis arrêté à Portici, pour voir le cabinet des peintures antiques, et le théâtre d'Herculanum.

Le Vésuve, dans une éruption, couvrit Herculanum, non-seulement de cendres comme Pompeïa, mais de couches de laves très-épaisses. Herculanum est resté enseveli pendant seize siècles. Le hasard, qui, avec le génie, a seul le privilége de déchirer les voiles de la nature et du temps, l'a découvert.

Pour voir le théâtre d'Herculanum, il faut descendre à la lueur d'un flambeau, sous une voûte humide. Il faut errer long-temps dans les corridors d'un amphithéâtre circulaire.

On admire en passant la solidité et la masse de ce grand monument bâti pour des milliers de siècles, mais non pas pour le Vésuve.

Après bien des détours, on arrive devant

la scène : à chaque coin on voit un piédesta
avec cette inscription :

Claudio et Papirio consulibus Herculanenses po suére post mortem.

C'est exactement l'inscription : *A Loui XIV, après sa mort.*

Le cabinet des peintures antiques, tirée des fouilles d'*Herculanum*, de *Pompeïa*, e de *Stabia*, est intéressant. Cependant ce peintures, les unes à fresque, les autres à l'huile, plusieurs incrustées dans le marbre sont placées ou dans un jour peu favorable ou hors de la portée de l'œil, et échappent à l'admiration.

Les animaux sont rendus avec une élé gance et une vérité qui étonnent. A-t-on cueilli ces fruits et ces fleurs?

Les ornemens sont véritablement des orne mens ; car à peine en sont ils. On les prendrai la plupart pour des jeux du goût de Ra phaël ; quelques-uns pour des fantaisies de l'imagination chinoise.

J'ai remarqué un petit chariot traîné par deux abeilles : un papillon est assis sur le

siége en cocher ; il tient les rênes avec ses pattes.

J'en ai remarqué un autre traîné par un perroquet et guidé par une cigale.

Un troisième, chargé d'une aiguière entrelacée de roses, est conduit par deux petites sirènes.

Le pinceau a très-heureusement réalisé ces jolis rêves.

La plupart des grands tableaux sont aussi d'une composition grecque, c'est-à-dire, fort simple, mais infiniment délicate. — C'est un centaure dompté par l'Amour. — Une nymphe qui cueille une fleur. — Une bacchante nue et jolie, couchée sur un monstre marin, à qui elle présente à boire. — Une dryade surprise dans le sommeil, et embrassée par un faune. — Un danseur qui, sur une corde, déploie toute l'adresse et toute la vigueur du corps de l'homme. — Une belle danseuse qui, sous le voile le plus transparent, développe toute la grâce et toute la souplesse voluptueuse d'un corps de femme. — C'est encore le vieux Silène, élevant entre ses bras un petit enfant qui tend ses mains vers une grappe de raisin, que lui présente d'un air tendre, par-dessus la tête

du vieillard, une fille charmante. — Enfin un jeune homme, tandis que lui parle en souriant une jeune beauté, suit d'un regard amoureux, sur ses lèvres, le sourire et la parole.

Chacun de ces tableaux, vous le voyez, n'est qu'une pensée, comme chaque ode d'Anacréon, qu'un sentiment.

LETTRE C.

AU SOMMET DU VÉSUVE.

A la lueur d'une éruption, à minuit.

J'AI tracé ces deux lignes sur le sommet du Vésuve, à la lueur d'une éruption.

C'est comme une médaille que j'ai frappée pour constater mon voyage; pour rappeler un jour à ceux de mes enfans qui viendraient assister aussi à cet admirable incendie, ce moment de la vie de leur père; pour embellir encore à leurs yeux, de ce souvenir un tableau si magnifique.

Arrivé vers les six heures du soir à *Résina*,

petit village au-delà de *Portici*, je quitte la voiture qui m'a conduit, et je monte sur un mulet. Trois hommes robustes m'accompagnent avec une provision de flambeaux.

Je commence par monter entre deux champs couverts de peupliers, de mûriers, de figuiers entrelacés de vignes souples et vigoureuses, qui tantôt s'appuient et se suspendent à ces arbres; tantôt montent et se soutiennent d'elles-mêmes au milieu des airs.

On me fit remarquer, en passant, la maison où Pergolèse vint essayer d'adoucir cette mélancolie si heureuse et si fatale, à laquelle il dut, à vingt-sept ans, son *Stabat* immortel et sa mort.

Après avoir traversé pendant une heure de beaux vergers, j'arrive à une *lave* immense.

Le Vésuve la vomit dans une éruption, il y a environ soixante ans.

Elle fit pâlir toute la ville de Naples; mais après l'avoir menacée un moment, elle s'arrêta là.

Quoique arrêtée et éteinte, elle effraie encore et menace.

Les bords de cette lave sont tapissés, comme

les bords de la Seine, de gazons et de fleurs, et ombragés çà et là de jeunes arbustes qu'une cendre féconde arrose, pour ainsi dire, et nourrit toujours.

Après avoir suivi quelque temps un sentier très-difficile, je me trouvai sur des rochers affreux, au milieu de la cendre mouvante.

Là, la terre cesse pour le pied des animaux, mais non pas pour celui de l'homme, qui a trouvé presque toutes les bornes que lui avait prescrites la nature, et souvent les a franchies.

Là il fallut gravir péniblement des monceaux de scories qui s'écroulaient sous mes pas.

Je m'arrêtai un moment pour contempler.

Devant moi, les ombres de la nuit et les nuages s'épaississaient de la fumée du volcan, et flottaient autour du mont; derrière moi, le soleil, précipité au-delà des montagnes, couvrait de ses rayons mourans la côte de Pausilippe, Naples et la mer; tandis que sur l'île de Caprée la lune à l'horizon paraissait; de sorte qu'en cet instant je voyais les flots de la mer étinceler à la fois des clartés

du soleil, de la lune et du Vésuve. Le beau tableau!

Lorsque j'eus contemplé cette obscurité et cette splendeur, cette nature affreuse, stérile, abandonnée, et cette nature riante, animée, féconde, l'empire de la mort et celui de la vie, je me jetai à travers les nuages, et je continuai à gravir. — Je parviens enfin au cratère.

C'est donc là ce formidable volcan qui brûle depuis tant de siècles, qui a submergé tant de cités, qui a consumé des peuples, qui menace à toute heure cette vaste contrée, cette Naples, où dans ce moment on rit, on chante, on danse, on ne pense seulement pas à lui. Quelle lueur autour de ce cratère! Quelle fournaise ardente au milieu! D'abord, ce brûlant abîme gronde; déjà il vomit dans les airs avec un épouvantable fracas, à travers une pluie épaisse de cendres, une immense gerbe de feu : ce sont des millions d'étincelles; ce sont des milliers de pierres que leur couleur noire fait distinguer, qui sifflent, tombent, retombent, roulent : en voilà une qui roule à cent pas de moi. L'abîme tout à coup se referme; puis tout à coup il se rouvre, et vomit encore un autre incendie : ce-

pendant la lave s'élève sur les bords du cratère; elle se gonfle, elle bouillonne, coule.... et sillonne en longs ruisseaux de feu, les flancs noirs de la montagne!

J'étais vraiment en extase. Ce désert! cette hauteur! cette nuit! ce mont enflammé! Et j'étais là.

J'aurais voulu passer la nuit auprès de cet incendie, et voir le soleil, à son retour, l'éteindre de l'éclat de ses rayons éblouissans.

Mais le vent qui soufflait avec impétuosité, m'avait déjà glacé; je descendis; avec quel chagrin! il en coûte de détacher d'un pareil tableau le regard qui sera le dernier!

Adieu Vésuve, adieu lave, adieu flamme dont resplendit et se couronne ce profond abîme! adieu, enfin, mont si redoutable et si peu redouté! Si tu dois submerger dans tes cendres, ou ces châteaux, ou ces villages, ou cette ville, que ce ne soit pas du moins dans le moment où mes enfans y seront.

Mes guides avaient allumé leurs flambeaux. Je descendis, ou plutôt je roulai, enfoncé dans la cendre jusqu'à mi jambes; je roulai si vite (on ne peut faire autrement), que je

ne mis qu'une demi-heure à descendre un espace que j'avais mis trois heures à gravir. Un de mes souliers, déchiré en mille pièces, m'abandonna à moitié chemin; l'autre à l'endroit où j'avais quitté les mulets.

En descendant, je rencontrai des Anglais qui montaient au cratère; nous nous arrêtâmes, nous parlâmes du Vésuve; nous troublâmes un moment de la clarté de nos flambeaux, la nuit étendue sur ce fleuve de lave, et du son de nos voix ce profond silence.

Nous nous dîmes adieu, et je poursuivis ma route. Enfin j'arrivai à *Portici* bien harassé; je me couchai, en arrivant, et dormis d'un profond sommeil.

Mais à six heures du matin je me réveillai, en retrouvant le sommet du Vésuve, et son cratère, et son incendie, et sa lave devant mon imagination. Mon âme frémissait encore de toutes les émotions qu'elle avait éprouvées la veille.

L'éruption du Vésuve est un de ces spectacles que ni le pinceau, ni la parole ne sauraient reproduire, et que la nature semble s'être réservé de montrer seule à l'admiration de l'homme comme le lever du soleil, comme l'immensité des mers.

LETTRE CI.

A Naples.

VOICI quelques aperçus sur les habitans du royaume de Naples.

La première chose qui m'a frappé, après avoir regardé l'espèce humaine dans l'Italie, c'est que l'espèce humaine est presque la même dans tous les États civilisés, excepté pourtant en Angleterre, car elle y est libre. Elle est la même pour le fond; elle est aussi peu différente dans les formes; seulement elle varie par des *plus* ou des *moins*, difficiles, à la vérité, à déterminer, à cause de l'imperfection des signes et du défaut des mesures.

On ne réfléchit pas assez que la plupart des phrases faites, qui roulent depuis long-temps dans le commerce de la pensée, ne peuvent presque plus aller aux choses, tant les choses ont partout changé.

Les phrases usitées dans le langage d'une nation n'auraient pas moins besoin que les monnaies, d'être de temps en temps refon-

dues, mais les grands écrivains et les philosophes, qui seuls possèdent le coin propre à les frapper, sont infiniment rares.

La population du royaume de Naples, dans les endroits habités, est prodigieuse; c'est que le climat, le sol, la mer et les mœurs y sont naturellement très-féconds. On y vit à peu de frais, on vit de peu, on vit long-temps.

On vit à peu de frais : la chaleur du climat émousse singulièrement la faim, et si elle aiguise la soif, elle multiplie en même temps les moyens de la satisfaire ; les Apennins désaltèrent le Napolitain de leurs neiges ; la mer le nourrit de ses poissons et de ses coquillages ; la cendre du Vésuve, de fruits et de blé : on est vêtu du climat.

On vit de peu : en effet, point de travail et beaucoup de sommeil.

On vit long-temps : à Naples, la sobriété et le repos économisent singulièrement la vie. La vie s'use beaucoup plus vite en France, où sans cesse les travaux, les passions et la misère la fatiguent. D'ailleurs les maladies ici sont très-rares ; car le relâchement, causé par la chaleur, y prévient les maladies chroniques ; et la transpiration, causée également

par la chaleur, y guérit les maladies aiguës : et puis, presque partout des eaux thermales, et presque nulle part des médecins.

La végétation humaine a donc à Naples toute sa fécondité, toute sa vigueur et toute sa durée naturelle. Aussi l'abondance de la population est-elle extrême à Naples. On la voit. Partout on fend la foule; partout on craint d'écraser un enfant : les places, les rues, les boutiques, les maisons semblent inondées d'habitans.

Cette population, toujours courante, pour ainsi dire, à travers la ville, est continuellement sillonnée par une multitude de carrosses, et surtout de petites calèches, qui ne vont pas, mais qui volent.

Cependant il arrive dans les rues fort peu d'accidens.

Le mouvement de la rue St.-Honoré, à Paris, n'est pas comparable au mouvement de la rue de Tolède, à Naples.

Lorsque le soir vous allez dans la rue de Tolède, la multitude des flambeaux portés par la multitude des coureurs, devant la multitude des voitures, vous présente l'aspect d'un grand convoi funèbre.

LETTRE CII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le climat a ici toute son influence, ici règne, sans aucune contradiction, la législation du soleil, c'est-à-dire, un relâchement universel dans tous les rapports et dans toutes les parties de la vie ou civile, ou politique, ou naturelle.

Rien ne se fait, de tout ce qui ne peut se faire, sans un certain degré de tension dans la fibre, comme il y a des voix qui n'arrivent point à l'octave.

La religion n'est que de la superstition; elle est d'ailleurs très-commode. Dire qu'on a de la religion, c'est en avoir. Un quart du peuple se passe de la messe. On se met rarement à genoux dans les églises. On n'y va que lorsqu'il y a des illuminations et de la musique; lorsqu'il y a opéra dans les églises. Il est permis à tout le monde de parler, de

prêcher, de déclamer hautement contre toutes les religions, et même contre la catholique. La religion va jusqu'à la superstition, mais non pas jusqu'au fanatisme; car le fanatisme est une vigueur. Le flambeau de la religion n'éclaire ici ni ne brûle.

Le sexe, à Naples, semble être dans le commerce. Les pères, les mères, les maris, les frères, les moines, tout le monde hautement en trafique.

On se trompe à Naples, avec une fourberie singulière, mais en riant.

Tout le commerce de la vie est pour les Napolitains, un *jeu au plus fin*. Ailleurs, c'est un combat *au plus fort*.

On avoue ici qu'on a trompé, et on s'en vante, comme on avoue et on se vante ailleurs qu'on a gagné.

Ce jeu ralentit prodigieusement la marche des affaires; on y médite à chaque pas, comme à chaque coup aux échecs. Il se fait aussi très-peu d'affaires. Les promesses ne sont que des paroles; on n'est lié que par des écrits, et chaque écrit recèle un procès.

La chicane, au reste, est une passion, on l'aime comme une sorte de jeu : on plaide pour se désennuyer et pour tromper.

Nulle morale dans les idées, pas même dans les sentimens. La probité parait aux Napolitains une duperie d'esprit; la franchise, une vivacité de tempérament : l'esprit est de tâcher de tromper; l'habileté, de réussir : les vertus sont des impuissances; les vices naissent du climat.

La sensibilité est machinale. A l'aspect de l'homme assassiné et de l'assassin, c'est par le premier que la pitié commence; mais elle passe bientôt au second.

La vengeance ici est de droit naturel; c'est la seule passion qu'on connaisse. La paresse exclut l'avarice. L'amour n'est qu'un besoin; une femme n'est qu'un meuble; un amant n'est que l'homme qui l'achète.

On n'aime pas ses enfans, mais ses petits : et cet amour-là va fort loin.

La débauche ne donne pas par an, dans l'étendue du royaume, plus de mille enfans trouvés.

Très-souvent les époux qui n'ont pu faire d'enfans, en vont prendre aux enfans trouvés; on leur en vend. D'abord ils en font des jouets, ensuite des esclaves, à la fin des héritiers. La tendresse filiale n'est que de l'ha-

bitude; l'amitié, que de l'espérance; la reconnaissance, qu'un mot.

Le peu qu'on travaille, c'est pour parvenir à ne rien faire. Ne rien faire est ici le bonheur.

Les cafés, les boutiques, les promenades; les lieux publics sont pleins dès le matin, et jusqu'à midi, de toutes sortes de gens, moines, abbés, militaires, qui lisent, en bâillant, la gazette, et regardent passer le monde.

Ne pouvant exciter en eux-mêmes des sensations par la pensée, les Napolitains demandent des sensations à tous les objets.

Il faut absolument les faire sentir, comme on fait marcher les enfans.

A midi on va dîner. Peu de gens, comme on dit, *mettent la nappe.* Après que la vanité a bien fermé la maison, on mange un morceau dans un coin. Quand l'estomac est rempli, on se couche, on se couche tout nu; et une heure avant la nuit, on se lève, on se rhabille, on retourne au café, ou bien l'on monte en voiture pour la promenade.

C'est dans ce moment que l'essaim des coureurs prend l'essor, et remplit la ville. La profession, ici, de quinze mille personnes,

c'est d'être devant un carrosse ; la profession de quinze mille autres, c'est d'être derrière.

On va se promener au *Môle* ou à *Kiaia*, ou le long de la côte de Brésilique ; jamais hors de Naples, jamais à pied. Un gentilhomme n'oserait paraître le soir dans les rues, à pied : il serait déshonoré.

On reste à l'opéra, où à la promenade, ou à la taverne, ou à l'académie, jusqu'à cinq heures du matin.

Vous ne trouvez sur les visages, ni joie, ni plaisir, ni contentement : à la vérité, vous n'y trouverez point de peine.

Le souverain bien, comme je l'ai dit, c'est, pendant le jour, de ne rien faire ; le soir, c'est de respirer. Le soir, la fièvre de la chaleur se relâche, cela suffit au bien-être.

Peu de personnes savent jouir de la nature, qui est admirable ; on n'en a pas la force. La nature ici n'a pas d'amans. Le peuple entier est blasé. La plus grande partie du peuple ne travaille tout juste qu'autant qu'il faut pour ne pas mourir de faim. On appelle ces gens-là : *Lazaroni*.

Les Lazaroni ne font pas de classe à part ; il y en a dans tous les états : ce sont tout

simplement des fainéans. Au reste, s'ils travaillent moins, c'est qu'ils ont moins besoin de travailler pour vivre. Chez eux, ce n'est pas vice, c'est tempérance. Eh! quel homme travaille sur la terre, si ce n'est pour ne plus travailler?

Quand un *Lazaroni* a gagné pendant quelques heures, de quoi vivre pendant quelques jours, il se repose, ou se promène, ou se baigne; il vit.

Le sexe est très-laid à Naples. La beauté du sexe est une fleur qui demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux, que la nature semble avoir choisis pour former la beauté, s'altèrent ici très-promptement, attaqués à la fois par le climat, l'éducation et les mœurs.

Au reste, ces mêmes influences, en ôtant la beauté aux femmes, semblent l'avoir transportée aux hommes: ils sont en général assez beaux.

LETTRE CIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Les beaux arts ne sont plus connus à Naples, si vous en exceptez pourtant la musique; car dans un grand nombre de conservatoires, on travaille plus que jamais la voix, on la cultive à l'envi. Des lois, des bulles, et la nature ont défendu, mais en vain, de pousser, par la castration, jusqu'au *si naturel*, la voix de l'homme : ce son là est payé si cher! ceux qui ont le bonheur de pouvoir le former, sont si honorés! Farinelli a gouverné les Espagnes.

Naples a encore de grands hommes, ce sont des castrats.

Les arts mécaniques sont ici dans l'enfance.

Les arts mécaniques manquent ici des instrumens les plus communs aujourd'hui dans le reste de l'Europe. Ici on met huit jours à

faire un ouvrage qui, en France, coûterait une heure.

Le commerce, le service militaire, une grande partie de l'industrie et de la culture sont dans les mains des étrangers.

Cependant les nationaux commencent, depuis peu de temps, à s'en mêler. On attend, dans ce moment, le premier vaisseau qui ait jamais tenté d'aller s'approvisionner directement dans nos ports, de sucre et d'indigo. Le capitaine de ce vaisseau sera, pour Naples, un Colomb.

Cette année a vu la première gazette napolitaine.

Mais comment se fait-il qu'un petit État puisse subsister, surchargé d'une extrême population, d'une nombreuse mendicité, d'une domesticité prodigieuse, d'un clergé séculier et régulièr considérable, d'un militaire de plus de vingt mille hommes, d'un peuple de nobles, et d'une armée de trente mille gens de justice.

La mer, le climat et le sol résolvent ce problème : le climat, en reduisant tous les besoins; la mer, en apportant de tous côtés ses coquillages et ses poissons; le sol, en donnant quatre récoltes différentes.

Remuer un peu la terre ou plutôt la cendre, c'est labourer.

Cette cendre est très-féconde au pied du Vésuve; elle le serait bien davantage si elle était non pas sollicitée, mais aidée.

Ce devrait être l'œuvre du gouvernement, mais il n'y est pas disposé. Loin de combattre la mollesse des Napolitains, il la favorise au contraire.

Le climat, sans doute, pousse ici l'espèce humaine à la paresse, mais pas avec assez de violence pour que des influences morales et politiques ne puissent la retenir et la repousser au travail.

On pourrait, par des moyens législatifs, tendre l'esprit.

On pourrait, par l'éducation et par des bains, neutraliser, pour ainsi dire, l'excès de la chaleur, comme les Romains l'avaient fait. Mais il n'y a pas même ici un seul bain public.

L'esprit n'est point rare à Naples; le climat est favorable, ainsi que la situation physique. Cette mer, cette terre, ce soleil, un regard d'Auguste, et la lecture d'Homère, ont produit l'Enéide.

Mais aujourd'hui, sur cent personnes, deux

tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits, et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime, et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, *l'instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'Univers ; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très - peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats, peu d'enfans trouvés. La vie y est si facile! elle y est si naturelle!

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol : quand le peuple en voit faire une, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques; mais elles n'ont rien qui les distingue, elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que partout ailleurs; elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure, du corps humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel, dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais surtout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas; c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société, suivant que, dans ses commencemens, les forces y

sont plus ou moins divisées ; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

C'est surtout en Sicile, que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchait que les véritables souverains, c'étaient les barons : on priait pour les barons à la messe.

Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons

viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout opprimer et détruire; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimait la chasse: pour le malheur des habitans de la petite île de *Procida*, il vint des faisans dans cette île: aussitôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfans dans leur berceau. Ils rongeaient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères? Les mères pleurèrent; — et les maris? ils se plaignirent! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut, et dans l'île de *Procida* il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de ***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai Ils priaient Dieu (c'était leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches! que n'endurcissaient-ils le leur! ou plutôt que ne l'avaient-ils plus tendre pour leurs enfans!

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les princes la tyrannie?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvait encore rien pour protéger et créer.

Que peut en effet un monarque avec des revenus très-modiques, avec un peuple ignorant, avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi

que l'habitude de souffrir de ce maître telle ou telle chose : elle finit ou innove.

D'ailleurs cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien, il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les désirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer ?

Aussi a-t-on essayé vainement un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici en établissemens, elle l'a fait, elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement au monde mieux organisé.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre poli-



tique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil : tous les deux des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient! Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut cependant s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est faible ici pour faire du bien, elle est très-puissante pour faire le mal; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. Que dis-je? Les impôts ne sont ici que des contributions: on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les procès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une chose cependant modère le despotisme des ordres, c'est la contrariété des ordres : au

milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre; et n'exécute rien, à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre; chacun se sert du roi tour à tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A Naples.

Suite de la précédente.

Avec ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne, elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane, ils se sont embarqués

pour Livourne : il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies? celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine ici est inutile; mais M...., qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme en France le maréchal de Cas...., *notre marine*; et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit dans ce moment un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe!

Le commerce du moins est-il bien administré? J'ai tous les vices, dit publiquement

tout au plus savent lire. Il existe des provinces entières où il n'y a pas de maîtres d'école.

Le peu de littérature qui circule parmi un petit nombre de personnes, se borne à des traductions d'ouvrages français. C'est nous qui, dans l'Italie, fournissons maintenant des modes aux femmes et des opinions aux hommes. Tous nos grands écrivains sont connus, sont traduits, et sont compilés.

J'ai trouvé l'ouvrage de M. Necker dans la tête, dans l'estime, et dans les entretiens de tout ce qui veut prendre la peine de penser, ou qui s'en est fait un besoin. On proclame ici M. Necker, comme le fera la postérité, *l'instituteur des assemblées provinciales en France.*

On parle sans cesse de Paris à Naples. Les Français sont aujourd'hui les Grecs de l'Univers ; les Anglais en sont les Romains. L'éloignement, l'imagination, et surtout le mécontentement nous prêtent beaucoup d'avantages.

Mais tout ce que je viens de dire n'a lieu que dans une sphère très - peu nombreuse.

Disons encore un mot de la condition du peuple.

La misère ne fait point de mendians à Naples, point de soldats, peu d'enfans trouvés. La vie y est si facile! elle y est si naturelle!

La misère commet ici très-peu de vols caractérisés, et très-peu d'assassinats.

La filouterie y est plus une tromperie qu'un vol : quand le peuple en voit faire une, il rit, et il laisse faire.

La vengeance seule assassine.

La débauche fait plus partie de l'oisiveté que de la volupté. Il y a beaucoup de femmes publiques; mais elles n'ont rien qui les distingue, elles sont mêlées dans leur sexe.

La débauche a moins de crimes et de malheurs à Naples que partout ailleurs; elle en a moins qu'à Paris. C'est qu'elle n'est à Naples ni une profession ni un art.

On n'a encore, à Naples, rien épuré, rien dépravé, rien perfectionné. Les vices, les vertus, tout cela est brut encore, et sort, pour ainsi dire, tout à l'heure, du corps humain.

Naples ne cherche encore les regards ni de l'Europe ni de l'avenir.

LETTRE CIV.

A Naples.

Suite de la précédente.

Le gouvernement est tel, dans ce royaume, qu'il n'y est souvent qu'un désordre de plus.

L'autorité souveraine est encore incertaine, en grande partie, entre le roi, le pape et les barons, mais surtout entre les barons et le roi.

Le combat de ces petites forces individuelles des barons contre la force prépondérante du roi n'est pas terminé encore.

Mais cela ne tardera pas; c'est le sort général de toutes les forces : dès qu'il en existe une qui domine, elle attire et dévore, à la longue, toutes les autres. L'histoire de toutes les sociétés civilisées n'est que l'histoire de ce phénomène, pour lequel, à la vérité, il faut plus ou moins de temps, suivant les élémens primitifs de chaque société, suivant que, dans ses commencemens, les forces y

sont plus ou moins divisées ; car toutes les sociétés, à travers la démocratie, ou l'aristocratie, ou la monarchie, vont plus ou moins rapidement au despotisme, comme tous les fleuves, à travers les vallons, ou les coteaux, ou les montagnes, vont à la mer.

Les barons peuvent encore faire emprisonner leurs vassaux par des ordres qui portent cette clause : *Pour des causes à nous connues.*

Ils peuvent encore faire tuer, sous leurs yeux, leurs vassaux impunément.

C'est surtout en Sicile, que les barons sont tyrans.

Il n'y a pas un an qu'on y prêchait que les véritables souverains, c'étaient les barons: on priait pour les barons à la messe.

Le marquis de Caraccioli, vice-roi actuel, travaille avec succès, mais non sans danger et sans courage, à fondre le reste de la puissance des barons dans l'autorité souveraine.

Avec plus de fermeté ou plus d'adresse de la part du gouvernement, cela serait déjà fait.

Le monarque désarmera les barons, quand il voudra, avec des cordons, des emplois, des pensions, et sans Richelieu : les barons

viennent d'eux-mêmes à la cour. Il faudra, il est vrai, ruiner le peuple.

Mais quand l'autorité du monarque serait devenue souveraine, en serait-elle plus absolue? Non, car elle est despotique.

Le roi, sans doute, peut déjà presque tout opprimer et détruire; car il a des troupes, et ses sujets sont des lâches; mais il ne peut encore presque rien pour protéger et créer.

Je ne donnerai qu'une preuve de la lâcheté des Napolitains. Un de leurs vice-rois aimait la chasse : pour le malheur des habitans de la petite île de *Procida*, il vint des faisans dans cette île : aussitôt une loi martiale ordonne aux habitans un massacre général de tous les chats. On tue. Les rats multiplièrent au point qu'ils attaquaient impunément les enfans dans leur berceau. Ils rongeaient le nez et les oreilles de ces malheureux. Que firent alors les pères et les mères? Les mères pleurèrent; — et les maris? ils se plaignirent! Voilà la lâcheté de ces hommes-là. Heureusement le vice-roi mourut, et dans l'île de *Procida* il ne fut plus affreux d'être mère.

M. de***, qui semble n'avoir voyagé que pour flatter, a dit que le vice-roi fut touché des larmes et des plaintes des habitans.

Cela n'est pas vrai Ils priaient Dieu (c'était leur terme) d'amollir le cœur du vice-roi. Les lâches! que n'endurcissaient-ils le leur! ou plutôt que ne l'avaient-ils plus tendre pour leurs enfans!

De quoi se plaignent les peuples, quand ils poussent plus loin la servitude, que les princes la tyrannie?

LETTRE CV.

A Naples.

Suite de la précédente.

J'AI dit que le roi ne pouvait encore rien pour protéger et créer.

Que peut en effet un monarque avec des revenus très-modiques, avec un peuple ignorant, avec une nation dont la soumission est plutôt l'habitude de souffrir un maître, que la nécessité sentie d'avoir un roi?

La soumission d'un tel peuple n'étant que l'habitude de souffrir un maître, n'est aussi

que l'habitude de souffrir de ce maître telle ou telle chose : elle finit ou innove.

D'ailleurs cette soumission du peuple étant moins une oppression qu'une mollesse, il ne faut pas que le roi la dérange.

L'opinion publique ici ne retient pas pour le mal, ne seconde pas pour le bien, il n'existe pas encore ici d'opinion publique. L'autorité ne contient qu'avec des baïonnettes, ne paie qu'avec de l'or, ne punit qu'avec des supplices.

Enfin le climat empêche toute tension dans les organes, toute énergie dans les désirs, toute suite dans les idées. Comment donc créer ou améliorer ?

Aussi a-t-on essayé vainement un grand nombre de changemens dans l'administration générale : les instrumens qu'on emploie sont les premiers à la combattre. Le despotisme peut bien avoir des satellites, mais non pas des serviteurs.

Tout ce que l'autorité a pu faire jusqu'ici en établissemens, elle l'a fait, elle en a créé les noms. Il n'y a pas de gouvernement au monde mieux organisé.... sur l'almanach.

Naples n'a point encore de constitution, et n'en aura peut-être jamais. Tout l'ordre poli-

tique n'y est encore que de fait, ainsi que l'ordre civil : tous les deux des conséquences du climat, de la fortune et de la position.

Le soleil veut un roi à Naples, et peut-être même un despote.

Naples a toujours cédé à la force, de quelque côté qu'elle vînt. Mais il faut qu'elle soit présente, et qu'elle agisse immédiatement.

J'ai entendu féliciter le prince, de l'état des choses que je viens de tracer. Quel malheur pour les princes, ai-je dit, quand ils préfèrent une soumission de nécessité à une obéissance d'opinion; quand aucun corps politique ne contient, pour ainsi dire, l'autorité souveraine dans son orbite, et ne l'y retient! Les princes n'aiment pas les résistances; mais on ne peut cependant s'appuyer que sur quelque chose qui résiste.

Si l'autorité souveraine est faible ici pour faire du bien, elle est très-puissante pour faire le mal; elle exile, elle dépossède, elle impose à volonté. Que dis-je? Les impôts ne sont ici que des contributions : on les exige.

L'autorité ne laisse guère finir les procès; car qui peut tout, ne veut jamais rien.

Une chose cependant modère le despotisme des ordres, c'est la contrariété des ordres : au

milieu d'eux on respire. Le roi, à force de parler, ne se fait plus entendre; et n'exécute rien, à force de commander.

Tous les ministres sont en guerre; chacun se sert du roi tour à tour; quelquefois ils se le prêtent.

LETTRE CVI.

A Naples.

Suite de la précédente.

Avec ce peuple, ces moyens et ces ministres, l'administration ne peut être que vicieuse.

Je me bornerai à dire, relativement aux affaires étrangères, que la politique de ce cabinet flotte sans cesse entre l'Autriche et l'Espagne, elle incline du côté de l'Autriche.

Voulez-vous savoir le poids de la France à la cour de Naples?

Le roi et la reine viennent de faire un voyage en Toscane, ils se sont embarqués

pour Livourne : il a été question de mettre des estampes dans la chambre du roi. Quelles estampes a-t-on choisies ? celles qui représentent les avantages des Anglais, dans la dernière guerre, sur l'Espagne et sur la France....

Dépouiller les provinces et piller le trésor public, voilà ici, comme dans beaucoup de pays, l'administration des finances.

Les commis composent avec les contrebandiers.

Quant à la marine, la grande marine ici est inutile ; mais M...., qui est à la tête de ce département, voudrait pouvoir dire aux Anglais, comme en France le maréchal de Cas...., *notre marine* ; et l'argent du trésor coule dans la mer.

On construit dans ce moment un vaisseau de quatre-vingts canons. Ce vaisseau touche à sa fin ; le port destiné à le recevoir est commencé.

Le département de la guerre est ruineux.

A Naples, une cour, un opéra, une armée, quel luxe !

Le commerce du moins est-il bien administré ? J'ai tous les vices, dit publiquement

l'abbé G....; il faut donc que chacun d'eux soit payé; il me faut donc beaucoup d'or. L'abbé G.... est à la tête du département du commerce.

LETTRE CVII.

A Náples.

Suite de la précédente.

De toutes les parties de l'administration, la plus vicieuse c'est, sans contredit, celle de la justice.

Il y a trop peu ici de ce qu'il y a beaucoup trop en France; de magistrats supérieurs.

Ils sont en tout vingt et un.

Ils forment cinq chambres, composées chacune de quatre membres, et présidées successivement par le chef.

Il y a en outre un premier tribunal, appelé la *Vicairie*, et un tribunal suprême, appelé la *Chambre Royale*.

Les autres cours sont les tribunaux des barons.

La majeure partie des procès est obligée de parcourir six degrés de *juridiction*, avant d'arriver au trône, qui les renvoie souvent errer encore devant les mêmes tribunaux.

Les magistrats vendent publiquement la justice : c'est que la cour les fait ; c'est que le roi les paie ; c'est qu'ils sont en petit nombre ; c'est qu'ils sont pris dans l'ordre des avocats, où ils étaient accoutumés à gagner beaucoup ; c'est qu'enfin (et cette raison est décisive) les ministres s'accommodent mieux de magistrats corrompus.

Nulle part la magistrature souveraine n'est aussi généreuse, aussi honorable, aussi pure qu'elle l'est en France : nulle part elle ne se sent davantage.

« — Mais, en France, la vénalité des charges? me dit un avocat napolitain. » — « Malheur aux républiques, lui répondis-je, où les magistrats doivent être pris parmi les riches ; et malheur aux monarchies où ils peuvent être pris parmi les pauvres! Certes, avec des officiers roturiers et des magistrats pauvres, le monarque est bientôt un despote, et le despote un tyran!

J'ai assisté à plusieurs jugemens. Cinq juges

sont autour d'une table, dans une salle assez étroite, et des avocats crient.

Les juges, pendant ce temps, s'amusent à prendre tour à tour l'éventail, le mouchoir et le bouquet, qu'ils ont chacun devant eux.

Après que les avocats ont plaidé, un des juges fait le rapport du procès à haute voix; mais les juges ne l'écoutent pas, car celui-ci ne se fait que pour la forme.

Dès qu'il est fini, on fait retirer le public, et on recommence le rapport : les juges alors écoutent, et rendent ensuite un jugement, qu'ils se donnent d'autant moins la peine de mûrir, qu'il subira peut-être dix révisions.

Ces malheureux juges sont aux ordres de tous les ministres ; ils balayent toutes les anti-chambres; ils passent leur vie à rendre compte de leurs jugemens : ils font pitié.

Ils ne font pas corps entre eux, mais c'est tout ce qu'il y a de bien dans la composition des tribunaux.

On prend ordinairement les juges dans la dernière vieillesse, comme on les prend ailleurs dans l'enfance. Trois des cinq conseillers de la chambre royale ont à présent quatre-vingts ans, l'un d'eux quatre-vingt-quatorze.

Leur âge nuit nécessairement à la célérité

de l'expédition : la multiplicité des formes y nuit aussi ; mais rien n'y nuit davantage que l'incertitude d'une procédure uniquement formée d'une jurisprudence douteuse, et des ordres arbitraires du roi.

Aussi les gens de loi pullulent. On compte pour le seul royaume de Naples (la Sicile à part), c'est-à-dire, pour environ quatre millions de justiciables, près de trente mille avocats ou procureurs.

Il y en a qui gagnent cinqnante mille livres par an, non par leur savoir et leur intégrité, mais par leur talent pour l'intrigue et leur accès près des juges.

Les écrits que j'ai vu sortir de ce barreau sont érudits et enflés. Nulle éloquence; car nulle vertu ; nulle vertu, car point de liberté. Ce n'est point le barreau de France.

Les procès sont innombrables, et durent souvent plusieurs siècles : ils finissent ordinairement, comme les incendies, par consumer les plaideurs.

Toute la noblesse cadette s'adonne au barreau : chaque famille noble a besoin d'un chevalier qui sache la chicane, pour la défendre en justice.

On ne peut rendre le vacarme qui règne dans les salles de la Vicairie tous les matins. Tous les gens de loi, sans exception, conseillers, greffiers, procureurs, avocats, y ont un établissement. L'antre de la chicane est là.

Les avocats du premier ordre, qui sont au nombre de quatre cents, ont une supériorité marquée. J'ai vu les autres, ainsi que les cliens, leur prendre la main et la baiser.

Ces avocats ont une censure qui reçoit et proscrit à volonté. Chose étrange ! le régime d'un ordre chargé de défendre les citoyens contre l'oppression, est despotique, mais il n'est assurément pas sévère. Un avocat a eu l'audace de dire, dans un mémoire imprimé : *Eh ! ne sait-on pas que notre roi est un polichinel qui n'a pas de volonté !* Ce mémoire n'a pas même été attaqué.

La justice criminelle n'est pas mieux administrée que la justice civile.

On vend l'impunité.

On emprisonne beaucoup, par conséquent légèrement : mais, soit corruption, soit indolence, soit esprit national, soit toutes ces raisons réunies, on ne punit que très-rarement, et presque jamais du dernier supplice.

On compte dans ce royaume, par an, environ quatre à cinq mille assassinats, et deux à trois exécutions à mort.

Mais en revanche, un supplice terrible, c'est la prison. Nul accusé n'en sort guère avant quatre ans; les trois quarts y périssent; le reste, que la longueur des procès et l'horreur des cachots n'ont pu consumer, la justice le rejette aux galères.

La loi exige l'aveu du coupable, pour autoriser une condamnation capitale; mais tant qu'il n'a pas avoué, on l'enferme dans un cachot: où on le prive de toute lumière; on lui ôte jusqu'à la paille; le malheureux ne peut se coucher que sur la pierre, et ne vit que de pain et d'eau, si c'est là vivre.

Je me suis fait ouvrir un de ces tombeaux. Dans l'instant trois ou quatre spectres à longue barbe, les yeux caves, le visage hâvre, le corps décharné, moitié nus, étonnés et éblouis d'un rayon de jour, qui m'éclairait à peine, se sont élancés sur le seuil. J'ai reculé d'effroi.... Une vapeur pestilentielle s'est exhalée : ils étaient ensevelis là depuis plus de dix ans. — J'ai été tenté de leur crier : *Vivez-vous?*

Un d'eux s'est avancé d'un air furieux et

s'est écrié : « Non, je n'ai point assassiné mon père. » Il avait assassiné son père, mais il n'avait point avoué.

Dès qu'un malheureux est condamné au dernier supplice, on l'enferme pendant trois jours de suite avant l'exécution, dans une chapelle souterraine, entre un confesseur et des pénitens, en présence, pour ainsi dire, de sa mort : elle est bien longue ! quel supplice ! car la plus grande partie de la peine de mort, c'est de l'attendre 1).

L'hôpital est une des chambres de la prison : c'est encore un tombeau.

Il faut cependant rendre une justice aux lois de Naples, elles donnent un défenseur aux accusés ; c'est un magistrat : on l'appelle l'avocat des pauvres, mais il ne communique qu'avec le procès, et non avec l'accusé ; il n'est pas non plus à son choix. Nulle part la justice criminelle n'est entièrement généreuse.

---

1) Cette réflexion semble contredire le *répit* d'un mois pour les exécutions à mort ; mais en respectant les intentions et l'opinion du gouvernement sur cet objet, nous nous en rapportons à l'expérience, et nous lui soumettons nos craintes.

Que dis-je? Souvent dans ses duels avec les accusés, elle qui punit l'assassinat, les assassine. Il est bien à désirer que partout on la réforme.

Quels tyrans que les mauvaises lois! et surtout les mauvaises lois criminelles!

LETTRE CVIII.

A Naples.

Suite de la précédente.

Je n'ai point parlé jusqu'ici du gouvernement de la Sicile, qui est sous des lois, sous des mœurs, sous une administration absolumens différentes.

Cette belle partie de la domination du roi de Naples où fleurit une population d'un million d'hommes, à qui la nature a prodigué ses trésors, qui nourrissait autrefois les Romains, qui donna à Athènes, à Rome, à l'Univers, tant de chefs-d'œuvre de tous les beaux-arts, est abandonnée depuis des siècles à des vice-rois, et à l'Etna.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrais-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète ?

Quels beaux caractères de têtes, je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont des chefs-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvre de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai, mais il est très-vigoureux : on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances ; il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ail-

climats tempérés, au contraire, le bonheur positif est nécessaire : dans les pays chauds, il suffit au désir du bien-être de ne pas souffrir; dans les pays tempérés, il lui faut encore du plaisir : et il est constant que la plus grande partie des délits graves est produite, non par la fuite de la douleur, mais par l'ambition du plaisir.

Voilà en partie ce qui concilie, dans ce royaume, le peu de police et le peu de désordre.

Le climat, à Naples, fait la police, comme à Rome le couteau, et l'espionnage à Paris.

Le roi, qui est la bonté même, s'attache depuis peu à bien gouverner.

La reine passe pour avoir autant d'esprit que de grâces, et elle a beaucoup de grâces.

Si ces souverains ont commis des fautes dans le commencement, ils ne sont que trop excusables. Abandonnés dès l'âge de quinze ans à la jeunesse et au trône, ils sortaient des mains de vieux ministres espagnols qui leur apprenaient à jouer avec la couronne, et non pas à la porter; qui leur dérobaient leur règne.

LETTRE CIX.

A Naples.

Je vais réunir dans cette lettre plusieurs objets isolés.

Comment pourrais-je omettre, par exemple, ces douze prophètes que l'Espagnolet a peints sur la voûte de l'église des Chartreux, ou plutôt qu'il y a placés, tant l'illusion est complète ?

Quels beaux caractères de têtes, je crois avoir vu des prophètes.

Ces tableaux sont des chefs-d'œuvre de ce grand peintre, et un des chefs-d'œuvre de la peinture. Le pinceau de l'Espagnolet est sévère et sombre, il est vrai, mais il est très-vigoureux : on voit qu'il a pris à tâche, comme celui du Carravage, d'effrayer et d'étonner l'œil par des contrastes, plutôt que de l'émouvoir ou de le flatter par des gradations et des nuances ; il prodigue la lumière et l'ombre.

Le couvent des Chartreux, si riche d'ail-

leurs, le serait assez de ces douze tableaux. Le gouvernement paraît penser ainsi, car il le met de temps en temps à contribution.

Pourquoi tant vanter ce tableau de Solimenès, qui représente Héliodore chassé du temple? Il est immense, car il occupe toute la largeur de la nef de l'église de *Giesu nuovo;* mais que cette composition est confuse! Nul choix, nul effet, aucun intérêt: ce sont des figures et de la couleur.

Quelle épitaphe on a osé tracer sur le tombeau de Sannazar, qui passa sa vie sur le Parnasse, dans les cours, dans les champs, et mourut dans un couvent; qui composa, en vers empruntés à Virgile, à Ovide, à Tibulle, un poëme sur l'enfantement de la Vierge, et des poésies érotiques, vantées encore aujourd'hui, parce qu'on a cessé de les lire.

Da sacro cineri flores. Hic ille Maroni
Sincerus 1) musâ, proximus ut tumulo.

Qui? lui, Sannazar, aussi près de Virgile, par son tombeau que par son poëme.

---

1) C'est le surnom de Sannazar.

Voilà ce que fait la manie du bel esprit et l'affection de l'antithèse. Que de vérités elles immolent ! que de monstres elles accouplent ! Elles rapprochent Sannazar et Virgile !

Je vous parlerais des catacombes de Naples, si je ne vous avais parlé des catacombes de Rome. La sensation qu'on y éprouve en fait tout le mérite. Ces lieux plairont toujours aux imaginations mélancoliques, qui aiment à s'approcher de la mort, et à en sentir les ténèbres.

Je ne peux vous rien dire de l'opération du miracle annuel de la liquéfaction du sang de saint Janvier; elle ne se fait pas dans cette saison, elle y est trop naturelle : je vous dirai seulement que ce miracle est, depuis peu de temps, discrédité; il cessera, dit-on, bientôt tout à fait. Il n'y aura peut-être bientôt plus dans tout l'univers, qu'un seul miracle, l'univers.

LETTRE CX.

A Naples.

Il a fait hier toute la journée un temps affreux ; je n'ai pu sortir.

Ne vous attendez donc à aucun détail sur Naples ou ses environs ; mais pour vous en dédommager autant qu'il dépend de moi, voici l'imitation d'une élégie de Tibulle, que j'ai fini hier.

C'est une espèce d'hymne que ce poète avait composée pour les *Céréales*, ou fêtes de Cérès.

Tibulle suppose que le peuple est processionnellement en marche dans la campagne.

FÊTES CÉRÉALES.

Pasteurs, faites silence : écoutez tous mes chants.
Le voici l'heureux jour où chaque dieu des champs
Attend, pour se montrer à nos travaux propice,
Le tribut annuel d'un pieux sacrifice.

Viens, Bacchus, viens, Cérès, venez tous deux parés,
Bacchus, de pampres verts, Cérès, d'épis dorés.
Laboureur, que le soc, en ce jour tutélaire,
Oisif dans tes sillons, fasse grâce à la terre!
Que, libre en son étable, à l'abri des chaleurs,
Repose, en ruminant, le bœuf orné de fleurs:
Et toi-même, ô bergère, en l'honneur de la fête,
Que le fuseau roulant, que l'aiguille s'arrête.
Soyons tout à Cérès: mais loin d'elle en ce jour,
Quiconque aura veillé dans les bras de l'amour!
Cérès veut un cœur chaste, elle veut des mains pures;
Cérès ne permet point de profanes parures.

Cependant vers l'autel où brûle un feu sacré,
D'enfans ceints de festons l'agneau marche entouré.
Nous voici, dieux des champs! dieux! voilà nos domaines!
Détournez les fléaux qui menacent nos plaines.
Que le froid Aquilon, que l'Auster pluvieux
N'offensent point la vigne et ses bourgeons frileux;
Ne la contraignent point à s'épuiser en larmes:
Que la jeune Pomone ose étaler ses charmes.
Daigne aider, ô Cérès! ce tuyau faible encor,
A porter le poids mûr de ta couronne d'or!
Que ton pied triomphant tue une herbe ennemie.
Oh! puisse encor, le soir, au bord de la prairie,
La houlette indulgente, et le chien complaisant
Ne point hâter le pas de l'agneau languissant!
Nos vœux sont exaucés! au sein de la génisse,
La fibre prophétique annonce un ciel propice.

Je vous rends grâce, ô dieux ! nos guérets sont sauvés.
Amis, qu'à longs ruisseaux le vin coule....!, et buvez.

Le soir d'un jour de fête, un buveur qui chancelle,
N'offense point des dieux la bonté paternelle.
Buvez donc, buvez tous. Moi je vais dans mes vers,
Bénir les dieux des champs de leurs présens divers.

Chacun d'eux, à l'envi, de sa main fortunée,
Enrichit ou para le cercle de l'année.
Phébus préside aux jours, Phébé préside aux nuits :
Si Flore a soin des fleurs, Pomone a soin des fruits :
Palès règne au vallon, et Cérès dans les plaines :
Bacchus aime à mûrir les grappes déjà pleines :
Chaque Faune a ses bois, chaque Nymphe a ses eaux;
Un dieu léger s'enfuit sur les légers roseaux.
Oui, l'homme doit aux dieux tous les biens de la vie,
Il leur doit de vingt arts la rivale industrie :
L'osier avec le chaume en cabane tressé,
Le fer, en soc tranchant, dans la terre enfoncé,
Le tremblant charriot qui sur son axe crie,
Et mille autre bienfaits que l'univers publie.
Déjà de nos aïeux le chêne nourricier
N'offre plus qu'au vil porc un mets vil et grossier;
Un arbre d'un autre arbre adopte la famille :
Où croissait le chardon, la rose s'ouvre et brille.
Tout prospère, tout rit à travers le vallon;
L'eau court, en murmurant, abreuver le gazon.
L'été, lorsque son frère a perdu sa couronne,
Livre au fer recourbé des champs d'or qu'il moissonne;

Puis des feux du soleil, le raisin tout brillant,
Promet au vendangeur un nectar pétillant.
Bacchus parait : soudain, enluminé de lie,
Par des jeux, par la danse égayant sa folie,
Le pâtre immole un bouc, qui lui-même jadis
Avait servi de pâtre aux crédules brebis.
Pomone ensuite arrive, et riante et vermeille,
Aux pieds du sombre hiver épanche sa corbeille.

D'abord le laboureur, en traçant un sillon,
Pour charmer ses travaux, fredonna quelque son.
Bientôt, en temps réglés, la voix avec aisance,
Modula des sons doux, frappa l'air en cadence;
Enfin, par ses tuyaux qu'interrogent les doigts,
Le roseau fit entendre une seconde voix.
O jours heureux! l'enfant, de couronnes rustiques,
L'enfant orne le front de ses lares antiques;
L'enfant, dans la prairie, en gardant les agneaux,
Façonna la houlette et creusa des pipeaux;
Tandis qu'à ses côtés la bergère innocente
Soulagea la brebis de sa toison pesante.
Alors tous s'empressa, pour servir nos besoins;
Le sexe eut des travaux, et l'enfance des soins.
Du haut de la quenouille, alors la laine humide,
Descendant lentement sous le doigt qui la guide,
Arrive en fil léger au fuseau qui l'attend;
Le fuseau la rassemble et s'enfuit en roulant.

C'est alors nous dit-on que l'amour prit naissance :
Au milieu des troupeaux il passa son enfance.

jour il essaya (qu'il l'apprit aisément!)
tendre l'arc léger qu'il tend incessamment.
abord, au fond des bois, sa flèche encore peu sûre,
ursuit les cerfs errans qu'il frappe à l'aventure;
is voulant s'illustrer par de plus nobles coups,
quitta les forêts et vint vivre avec nous.
ise à tout moment au cœur léger des belles;
traits les plus aigus, il les lance aux cruelles,
s'il voit un héros que Mars n'a pu blesser,
un dard, enfant terrible! il aime à le percer.
st par son ordre encor que la jeune Glicère,
ompant furtivement le sommeil de sa mère,
un pied hardi d'amour, et de peur incertain,
rs son amant, dans l'ombre étudie un chemin:
qu'enfin le vieillard, au seuil d'une maîtresse,
butie, en pleurant, sa dernière tendresse.
lheur à ceux qu'Amour voit d'un œil irrité!
ureux celui qu'Amour d'un sourire a flatté!
ours donc, Dieu puissant! prends place à cette table,
s traits et sans flambeaux, sans ton arc redoutable,
mais encore armé. Pasteurs, priez-le tous,
it haut pour vos troupeaux et puis tout bas pour vous;
r vous aussi tout haut, car la flûte résonne,
a foule, en tumulte, autour de vous bourdonne.
sez, chantez, buvez; hâtez-vous, Phébé luit.
astres amoureux le chœur brillant la suit;
léjà le sommeil, les yeux clos, en silence,
un songe appuyé, d'un pied douteux s'avance.

LETTRE CXI.

A Naples.

J'ai vu dans l'église de Saint-Janvier, le tombeau de ce malheureux André II, roi de Naples, fiancé, dès l'âge de sept ans, à Jeanne Ire, et victime, à dix-huit, au milieu de sa Cour, la veille de son couronnement, de la perfidie de sa jeune épouse, dont le crime fut conseillé par l'amour, hasardé par la jeunesse, excusé par la beauté, légitimé par la politique, et justifié à prix d'or par un pape, mais auquel jamais ne pardonna ni la nature, ni la conscience, ni Louis II, roi de Hongrie, qui, pour venger son frère, accourut, du fond de l'Allemagne, un étendard noir à la main; et, pendant quarante ans, poursuivit, ou menaça, ou épia cette tête coupable, qui enfin, blanchie dans le malheur et le remods, tomba avec sa couronne, teinte encore du sang du premier de ses quatre époux, sous le fer de la vengeance.

Cet infortuné André II fut assassiné à

Averse, et jeté par une fenêtre. Sa nourrice chercha et découvrit son cadavre au bout de trois jours. De concert avec un chanoine de l'église de Saint-Janvier, elle le transporta la nuit dans cette église, où le généreux prêtre, après l'avoir arrosé de larmes fidèles, l'hinhuma furtivement, et lui fit ériger dans la suite, à ses frais, ce monument mémorable.

Puisque je vous ai parlé de Jeanne Ire, et du tombeau de son époux, c'est le lieu de vous parler aussi de Jeanne II, et du tombeau de son amant, que l'on voit dans l'église *San-Giovani;* de ce Jean Caraccioli, dont la destinée fut presque semblable à celle du célèbre Essex. Jean Caraccioli eut, comme Essex, le malheur de plaire, jeune encore, à une reine déjà âgée; de vouloir se dédommager, par l'ambition, des ennuis d'un pareil nœud; de se fier trop à la dernière passion d'une femme, et d'insulter grièvement une reine, en croyant ne quereller qu'une maîtresse; et, comme Essex, il rougit aussi l'échafaud d'un sang versé par l'ordre d'une amante, qui malheureusement pouvait tout. Jeanne, de son côté, ainsi qu'Élisabeth, mourut peu de temps après la mort de son amant, con-

sumée d'amour et de regrets, devant cette tête adorée et sanglante que nuit et jour elle voyait.

En quittant ces tombeaux (c'était le soir), je fus me promener le long de la côte de Pausilippe, sur le bord de la mer, et je passai devant un antique palais de Jeanne, abandonné aux flots qui le baignent, et au temps qui le détruit. Là, je m'arrêtai; je m'assis sur une pierre, et je me mis à écouter, au clair de la lune, le bruissement des vagues qui expiraient à mes pieds. Je ne saurais vous rendre quelle profonde et délicieuse mélancolie s'empara alors de moi, au souvenir de ces tombeaux, de ces amours royales et sanglantes, à ce nom tragique de Jeanne, à la vue de ce palais antique et désert, à ce clair de lune éliséen, à cette fraîcheur de la soirée, enfin à ce murmure des vagues qui accouraient vers moi, se brisaient et retentissaient dans l'intérieur du palais; parmi ces ruines, mes yeux laissèrent échapper des larmes.

~~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~~

LETTRE CXII.

A Pompéïa.

Je suis tout étonné de me promener de maisons en maisons, de temples en temples, de rues en rues, dans une ville bâtie il y a deux mille ans, habitée par des Romains, exhumée par un roi de Naples, et parfaitement conservée; c'est-à-dire, à Pompéïa.

Ses habitans dormaient. Tout à coup un vent s'élève, détache une portion de la cendre qui couvrait le sommet du Vésuve, et la pousse en tourbillons dans les airs, sur Pompéïa; elle fut ensevelie toute vive en un quart d'heure, avec Herculanum, avec Sorente, avec une foule de villages et de villes, avec des milliers d'hommes, et Pline.

Quel réveil pour les habitans! Ils maudirent sans doute mille fois le Vésuve, et sa cendre, et sa lave. Hommes imprudens, qui avaient bâti Pompéïa au pied du Vésuve, sur sa lave et sur sa cendre!

En vérité les hommes ressemblent aux

fourmis, qui, après qu'un accident a détruit une de leurs fourmillières, le moment d'après la refont.

La cendre couvrit Pompéia. Les descendans de ceux qui périrent dans cette cendre, y plantèrent de la vigne, des mûriers, des figuiers, des peupliers; les toits de cette ville étaient des vergers et des champs. Un jour on bêche : on enfonce la pioche plus avant, quelque chose résiste; c'était une ville, Pompéia.

Le roi de Naples ordonna de fouiller. Mais, soit mauvaise administration, soit indifférence des maîtres, soit qu'en effet l'air attaque et détruise ses ruines aussitôt qu'il les a touchées, on n'est encore parvenu, depuis trente ans, qu'à exhumer un tiers de cette ville.

En arrivant à Pompéia, le premier objet qui se présente, c'est le quartier des soldats.

Figurez-vous un carré long de bâtimens qui renferme une foule de chambres isolées, et dont la façade s'appuie sur un portique qui règne autour.

Ces colonnes sont cannelées, assez minces, peintes en rouge; elles font un joli effet.

J'ai visité plusieurs chambres. J'ai trouvé

dans l'une un moulin qui servait aux soldats à moudre le blé pour faire du pain; dans celle-ci, un moulin qui leur servait à écraser les olives pour faire de l'huile. Le premier ressemble à nos moulins à café; le second est formé de deux meules qu'on remue, à la main, dans un vaste mortier, autour d'un noyau de fer.

J'ai vu, dans une autre chambre, des fers qui étaient encore attachés à la jambe d'un criminel; dans une autre, des monceaux d'ossemens; dans une autre, un collier d'or.

En sortant du quartier des soldats, mon guide me mena dans la ville.

Comment appelle-t-on cette rue?

Il faudra bientôt refaire ce pavé.

Cette ornière que les charriots ont tracée en rouleant sur ces gros quartiers de laves, fera verser des voitures.

J'aime ces deux trottoirs qui règnent le long des maisons.

Où sont donc allés tous les habitans? On ne voit personne dans les boutiques! personne dans la rue! toutes les maisons sont ouvertes!

Commençons par visiter les maisons qui sont à droite.

Celle-ci n'est pas un édifice privé; cette quantité prodigieuse d'instrumens de chirurgie atteste un monument analogue à leur objet : c'est sûrement une école de chirurgie.

Ces maisons sont bien petites, elles sont bien mal distribuées ; tous les appartemens sont isolés ; mais aussi quelle propreté! quelle élégance! Dans chacune, un portique intérieur, un pavé en mosaïque, une colonnade carrée, et au milieu, une citerne pour recueillir l'eau qui découle des toits; dans chacune, des thermes, des étuves et partout des peintures à fresque du meilleur goût, sur les fonds les plus agréables. Raphaël est-il venu copier ici ses arabesques?

Passons de l'autre côté de la rue. Ces maisons-ci ont trois étages elles sont appuyées sur la lave qui a formé ici comme une montagne au penchant de laquelle on a bâti. Le troisième donne en haut sur une rue, et le premier donne en bas sur un jardin. Descendons par cet escalier. Cette colonnade, autour du jardin, est agréable ; on peut s'y promener pendant le soleil, on peut s'y promener pendant la pluie.

Qu'est-ce que j'aperçois dans cette cham-

bre? Ce sont dix têtes de morts. Les malheureux se sauvèrent ici, où ils ne purent être sauvés. Cette tête est celle d'un jeune enfant son père et sa mère sont donc là?

Remontons; le cœur ici n'est pas à son aise.

Entrons un moment dans le temple, puisqu'on la laissé ouvert Quel est ce dieu dans le fond de cette niche? C'est le dieu du Silence, qui, d'un signe du doigt, le commande, en montrant la déesse Isis dans le fond du *sacrarium*.

Le parvis offre trois autels. C'est ici qu'on égorgeait la victime; le sang coulait par cette rigole: il allait se rendre au milieu, dans ce bassin, d'où il tombait sur la tête des prêtres. Cette petite chambre, auprès de cet autel, c'est sans doute la sacristie. Les prêtres se purifiaient dans cette baignoire. Montons à présent au sanctuaire; il est bien étroit. Combien de colonnes? Six. Elles sont petites. Ce fronton est élégant. Pourquoi ces deux portes aux deux coins de l'autel? J'entends; c'est par-là que les imposteurs se glissaient pour aller, entre l'autel et la muraille, faire parler la Divinité. On t'a toujours trompé, pauvre peuple! Viens voir comme

ils ont soupé hier à tes dépens. Le couvert n'est pas encore ôté ; ils ont mangé des œufs frais ; ils ont bu de bon vin.

Voici des inscriptions : *Popidi ambleati*, *Corelia celsa*. C'est un monument érigé à la mémoire de ceux qui ont fait du bien à Isis, c'est-à-dire, à ses prêtres ; ces prêtres les appellent *pieux*, singulier synonyme de *dupes*.

En sortant du temple d'*Isis*, je passe devant......... Puisque je n'achève pas, vous le devinez.

Le temple de *Priape* est tout près du temple d'*Isis*.

Les anciens avaient, sur cet objet, d'autres opinions, et par conséquent d'autres mœurs.

Je ne dois pas être loin de la maison de campagne d'*Aufidius*, car voilà les portes de la ville. Voilà le tombeau de la famille de *Diomède*. Reposons-nous un moment sous ces portiques, où les philosophes venaient s'asseoir.

On ne m'a pas trompé. La maison de campagne d'*Aufidius* est charmante ; les peintures à fresques sont délicieuses. Que ces fonds bleus sont piquans ! Avec quelle éco-

nomie, et par conséquent quel goût; on a distribué les figures dans les panneaux! Flore elle-même a tressé cette guirlande. Mais qui a peint cette Vénus? cet Adonis dans ce bain? ce jeune Narcisse, ici, ce charmant Mercure? Il n'y a pas huit jours, sans doute qu'on les a peints.

J'aime ce portique autour du jardin; et autour du portique, cette cave carrée et couverte. Est-ce du Falerne que renferment ces *amphores*? Combien le vin a-t-il de consuls?

Il est tard. Voici l'heure du spectacle. Allons au théâtre couvert; il est fermé. Allons au théâtre découvert; il est fermé.

Je ne sais si je vous ai donné une idée de Pompéïa.

LETTRE CXIII.

A Naples.

QUEL dommage que ce pays soit si mal administré!

C'est le cri qu'on ne peut s'empêcher de

pousser, quand on embrasse ce pays d'un regard, du haut des montagnes qui le couronnent, soit du sommet du Pausilippe, soit de la cime du Vésuve, soit de la maison des Yéronimites à Renella, soit du couvent des Chartreux.

C'est dans ce couvent que fut dit un mot bien profond. Un voyageur, à l'aspect de cette vue magnifique, s'écria devant un chartreux : *Le bonheur est ici! Oui*, répartit le solitaire, *pour ceux qui passent.*

Je préfère la vue qu'on découvre à Renella: Quel tableau! il est digne du pinceau des Vernet, des Robert, des Delille, des Roucher et des St.-Pierre : des rivières, des vallons, des forêts, des montagnes, des coteaux, des volcans et la mer, la ville où naquit le Tasse, la ville où mourut Virgile.

Réunion admirable des couleurs les plus fraîches, les plus vives et les plus belles, avec lesquelles la nature peint l'Univers! de l'or le plus étincelant des astres, de l'émail le plus animé des fleurs, des flammes les plus ardentes des volcans, des flots les plus azurés des mers, du bleu le plus sombre des cieux, des rayons les plus purs du soleil! Joignez à ce tableau tout ce que les Heures y ajoutent

ou en retranchent, lorsque, dans leur fuite légère, elles traversent cette belle contrée; toutes ces ombres, toutes ces clartés, toutes ces nuances, en un mot, dont chacune d'elles, prenant à son tour le pinceau de la nature, touche et modifie le globe. Quelles matinées fraiches! quels midis brillans! quels soirs calmes et silencieux! enfin quelles nuits amoureuses!

LETTRE CXIV.

A Naples.

A MON FILS.

DANS mon avant-dernière lettre à votre mère, mon cher Charles, j'ai dit un mot de la mort de Pline l'ancien, c'est-à-dire, du premier Buffon. J'imagine que ce mot aura éveillé votre intérêt et votre curiosité, mais sans les satisfaire ni l'un ni l'autre. Si vous étiez un peu plus versé dans l'étude de la langue latine, je vous inviterais à les satisfaire vous-même, en lisant deux lettres de

Pline le jeune à Tacite, sur ce funeste évènement; mais puisque cette entreprise, mon cher fils, serait encore au-dessus de vos forces, c'est à moi à vous suppléer.

Voici donc en abrégé le récit de Pline.

Pénétrez-vous d'abord, mon cher Charles, de tout l'intérêt que renferme une lettre où le panégyriste de Trajan raconte à l'historien Tacite la mort du grand philosophe Pline, victime, au commencement du règne de Titus, de la première éruption du Vésuve 1).

« Vous me demandes des détails sur la mort de mon oncle, afin de pouvoir, dites-vous, la transmettre toute entière à l'avenir. Je vous rends grâces de votre intention. Sans doute le souvenir éternel d'un fléau par lequel mon oncle a péri, avec des peuples, promettait à son nom l'immortalité ; sans doute ses ouvrages aussi l'en flattaient : mais une ligne de Tacite la lui assure. Heureux celui à qui les dieux ont accordé de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues. Plus heureux celui qui en obtient à la fois ces deux faveurs. Tel

---

1) Première éruption connue.

a été le sort de mon oncle. J'obéis donc avec empressement à vos ordres que j'aurais sollicités.

« Mon oncle était à Misène, où il commandait la flotte.

« Le 23 août, une heure environ après midi, comme il était sur son lit, occupé à étudier, après avoir, suivant sa coutume, dormi un moment au soleil et bu de l'eau froide, ma mère monte à sa chambre. Elle lui annonce qu'il s'élève dans le ciel un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Mon oncle se lève; il examine le prodige, mais sans pouvoir reconnaître, à cause de la distance, que ce nuage montait du Vésuve : il ressemblait à un grand pin; il en avait la cime, il en avait les branches. Sans doute un vent souterrain le poussait avec impétuosité, et le soutenait dans les airs. Il paraissait tantôt blanc, tantôt noir, tantôt de diverses couleurs, suivant qu'il était plus ou moins chargé ou de cailloux ou de cendres.

« Mon oncle fut étonné; il crut ce phénomène digne d'être examiné de près. Vîte une galère, dit-il; et il m'invite à le suivre. J'aimai mieux rester pour étudier. Mon oncle

sort donc seul, et, ses tablettes à la main, il s'embarque.

« Cependant je continuai à étudier. Je prends le bain, je me couche, mais je ne pouvais dormir. Le tremblement de terre, qui, depuis plusieurs jours, agitait aux environs tous les bourgs et les villes mêmes, augmentait à tout moment. Je me lève pour aller éveiller ma mère : ma mère entre soudain dans ma chambre pour m'éveiller.

« Nous descendîmes dans la cour. Nous nous assîmes. Pour ne pas perdre mon temps, je me fis apporter Tite-Live. Je lis, je médite, j'extrais comme j'aurais fait dans ma chambre. Était-ce fermeté ? était-ce imprudence ? Je l'ignore : j'étais si jeune 1) ! Dans le moment arrive un ami de mon oncle, parti nouvellement d'Espagne pour le voir. Il reproche à ma mère sa sécurité ; à moi, mon audace. Je ne levai seulement pas les yeux de dessus mon livre. Cependant les maisons chancelaient à un tel point, que nous résolûmes de quitter Misène. Le peuple épouvanté

1) Il n'avait alors que dix-huit ans.

nous suivit; car la frayeur imite quelquefois la prudence.

« Sortis de la ville, nous nous arrêtons. Nouveaux prodiges, nouvelles terreurs. Le rivage qui s'élargissait sans cesse, couvert de poissons demeurés à sec, s'agitait à tout moment et repoussait fort loin la mer irritée, qui retombait sur elle-même, tandis que devant nous s'avance, des bornes de l'horizon, un nuage noir, chargé de feux sombres qui incessamment le déchirent et jaillissent en larges éclairs.

« L'ami de mon oncle revient alors à la charge. Sauvez-vous, nous dit-il; c'est la volonté de votre oncle, s'il est vivant; et son vœu, s'il est mort. — Nous ignorons le sort de mon oncle, répondîmes-nous; et nous nous inquiéterions du nôtre! — A ces mots l'Espagnol part.

« Dans l'instant la nue s'abat des cieux sur la mer, et l'enveloppe; elle nous dérobe l'île de Caprée et le promotoire de Misène. Sauve-toi, mon cher fils, s'écrie ma mère; sauve-toi, tu le dois, et tu le peux, car tu es jeune; mais moi, chargée d'embonpoint et d'années, pourvu que je ne sois pas la cause de ta mort, je meurs contente. — Ma mère, point de

salut pour moi qu'avec vous. — Je prends ma mère par la main, et je l'entraîne. — O mon fils, disait-elle en pleurant, je te retarde.

« Déjà la cendre commençait à tomber. Je tourne la tête ; une épaisse fumée qui inondait la terre comme un torrent, se précipitait vers nous. Ma mère, quittons le grand chemin ; la foule va nous étouffer dans ces ténèbres qui accourent. A peine avions-nous quitté le grand chemin qu'il était nuit, la nuit la plus noire. Alors, ce ne furent plus que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. On entendait à travers les sanglots et avec les divers accens de la douleur : — *Mon père!* — *Mon fils!* — *Ma femme!* — On ne se reconnaissait qu'à la voix. Celui-ci déplorait sa destinée; celui-là le sort de ses proches ; les uns imploraient les dieux ; les autres cessaient d'y croire : plusieurs appelaient la mort même contre la mort. On disait que l'on était maintenant enseveli avec le monde dans la dernière des nuits, dans celle qui devait être éternelle. — Et au milieu de tout cela, que de récits funestes! que de terreurs imaginaires! la frayeur outrait tout et croyait tout.

« Cependant une lueur perce les ténèbres ;

c'était l'incendie qui approchait : mais il s'arrête ; s'éteint ; la nuit redouble, et avec la nuit la pluie de cendres et de pierres. Nous étions obligés de nous lever, de moment en moment, pour secouer nos habits. Le dirai-je ? Au milieu de cette scène d'horreur, il ne m'échappa pas une plainte. Je me consolais de mourir dans cette pensée : *l'Univers meurt.*

« Enfin, cette épaisse et noire vapeur peu à peu se dissipe et s'évapore. Le jour ressuscite, même le soleil, mais terne et jaunâtre, tel qu'il se montre ordinairement dans une éclipse. Quel spectacle s'offrit alors à nos regards encore incertains et troublés ! Toute la terre était ensevelie sous la cendre, comme elle l'est, en hiver, sous la neige. Le chemin était perdu. On cherche Misène, on le retrouve ; on y retourne, on le reprend, car on l'avait en quelque sorte abandonné. Nous reçûmes bientôt après des nouvelles de mon oncle. Hélas ! nous avions toute raison d'en être inquiets !

« Je vous ai dit qu'après nous avoir quittés à Misène, il était monté sur une galère. Il dirigea sa route vers *Rétine* et les autres bourgs menacés. Tout le monde en fuyait ;

il y entre. Au milieu de la confusion gé
il observe attentivement la nue : il en s
les phénomènes, et à mesure il dictai
déjà une cendre épaisse et brûlante s'
sur sa galère; déjà des pierres tomb
l'entour; déjà le rivage était comblé d
tiers entiers de montagne. Mon oncl
s'il retournera sur ses pas, ou s'il gag
pleine mer. *La fortune seconde le*
(s'écrie-t-il) ; *tournez vers Pompo*
Pomponianus était à Stabie. Mon
trouve tout tremblant : il l'embrasse
courage; et pour rassurer son ami pa
curité, il demande un bain, se met e
table, et soupe gaîment; ou du moi
qui ne prouverait pas moins de car
avec toutes les apparences de la gaîté.

« Cependant le Vésuve s'enflamm
toutes parts dans la profondeur des té
« Ce sont des villages abandonnés q
lent, » disait mon oncle à la foule, p
cher de la rassurer. Ensuite il se cou
s'endort. Il dormait du sommeil le pl
fond, lorsque la cour de la maiso
mença à se remplir de cendres : toute
sues s'obstruaient. On court à lui; i
d'éveiller. Il se lève, il rejoint Pompo

et délibère avec lui et sa suite sur le parti qu'il faut prendre. Resteront-ils dans la maison? fuiront-ils dans la campagne? S'ils restent, comment échapper à la terre qui s'entr'ouvre? et s'ils fuient, comment échapper aux pierres qui tombent? On choisit le dernier parti, la foule, persuadée par la crainte; mon oncle, convaincu par la raison.

« On sort donc à l'instant de la ville, et, pour toute précaution, on se couvre la tête d'oreillers. Le jour recommençait partout ailleurs; mais là continuait la nuit, nuit horrible! La nue en feu l'éclairait. Mon oncle voulut s'approcher du rivage, malgré la mer qui était encore grosse. Il descend, boit de l'eau, fait étendre un drap, et se couche; tout à coup des flammes ardentes, précédées d'une odeur de soufre, brillent et font fuir au loin tout le monde. Mon oncle, soutenu par deux esclaves, se lève; mais soudain, suffoqué par la vapeur, il tombe: — et Pline est mort.... »

Mon fils, la veille de cette éruption, des naturalistes agitaient sur le sommet du Vésuve, en s'y promenant parmi les fleurs, si ce mont était un volcan.

Quel récit, mon cher Charles! il vous montre tout à la fois la première éruption connue du Vésuve, une des scènes les plus lamentables, une des morts les plus malheureuses, une des passions de connaître les plus intrépides, un des plus beaux esprits de l'antiquité; et il pourrait vous apprendre encore tout ce qu'est la tendresse d'une mère, si vous n'aviez pas la vôtre.

LETTRE CXV.

A Naples.

Je me suis embarqué hier avant l'aurore, et je suis allé visiter, avec le soleil, les îles semées dans la mer de Naples.

J'ai vu le soleil sortir de la mer, en séparant les cieux et les flots; les cieux, qui semblaient se relever, et les flots qui s'étendaient. On aurait dit que le soleil s'était reposé au milieu d'eux, pendant la nuit. Je l'ai vu s'élancer sur le sommet du Pausilippe; courir sur le promontoire de *Misène;* étinceler dans les ondes qui baignent les îles *Procita*, *Ischia*

et *Nizida* ; et, s'avançant ensuite vers la borne horizontale où le ciel confine à la mer, effleurer de ses rayons les plus doux, Baïes et Pouzzole, et le golfe qui les sépare ; et le *Monte Nuovo*, formé, en une seule nuit, par l'éruption d'un volcan ; et le *Monte Barbaro*, où jadis mûrissait le Falerne ; enfin les Champs-Elysées, les débris de *Cumes*, et les ruines de sept cités qui florissaient sur ses rivages.

Arrête-toi un moment, soleil ! Laisse-moi parcourir tous ces beaux lieux que la nature semblait avoir créés exprès pour délasser les Romains de la conquête de l'univers, ou la leur faire oublier.

Me voici, avec les flots de la mer, sous le second portique de l'amphithéâtre de *Misène*. Après l'avoir parcouru, je monte dans le portique supérieur ; et là je contemple ce pas que la mer a mis huit cents ans à faire pour entrer dans cet amphithéâtre. Combien de siècles la nature a-t-elle donc à elle pour faire ses révolutions !

Redescendu, j'ai erré à pied sec dans cette piscine, nommée, à si juste titre, *piscina admirabile ;* dans ce vaste réservoir, soutenu, de distance en distance, sur tant d'énormes

piliers qui ressemblent, par leur élévation, par leur masse, par leur nombre, par leur ciment indestructible, par leur voûte immense et leurs ruines, aux fondemens de l'empire romain.

J'ai passé devant trois rangs de tombeaux, élevés l'un sur l'autre et entr'ouverts par le temps à la lumière.

On venait donc déposer cadavres des habitans de Misène, sur les bords de cette onde, séparée par un canal du reste de la mer de Naples, qui, là, privée de tout mouvement, est noire, hideuse, fétide, ne vit réellement plus, est *morte.*

Voici les Champs-Elysées. Quel silence! quelle tranquillité! quelle fraîcheur! quelle soirée mélancolique et délicieuse, sous ces ombrages épais et dans ces sentiers solitaires!

Mais à cent pas voilà les Enfers. Admirable contraste! comme il est fidèlement rendu dans les vers suivans de Tibulle, que ces lieux me rappelèrent!

Dans l'éternelle nuit qui remplit ces lieux sombres,
Gémit, emprisonné, le peuple errant des ombres.
Là, tourne incessamment, pour punir Ixion,
La roue inexorable où l'attacha Junon.

Là, de l'affreux Cerbère, acharné sur sa proie,
Épouvantablement la triple gueule aboie.
Sysiphe, en haletant, gravit, roidit ses bras,
Et pousse au haut du mont un roc qui roule en bas.
Ô fureur! ô supplice! ô vengeance inouie!
Entendez-vous crier l'infortuné Titie;
Son cœur rongé renait sous le bec d'un vautour.
Et Tantale? Il est là. Du lac qui dort autour,
L'eau s'offre au malheureux sur le bord de sa bouche;
Mais l'eau trompe Tantale, et fuit dès qu'il la touche.
Tout mortel en ces lieux aborde avec horreur.
Pour moi, du tendre Amour, fidèle adorateur,
Je trouve, en descendant de la barque fatale,
Vénus qui m'attendait sur la rive infernale,
Qui me sourit, m'appelle, et me tendant la main,
Conduit mon ombre heureuse au bois éliséen.
Là, parmi les lilas, Philomène amoureuse,
Mêle aux voix des oiseaux, sa voix mélodieuse;
Là, l'œillet et la rose émaillant des vallons,
Boivent l'eau qui murmure et fuit sous les gazons;
Le jour y luit plus doux, et le jeune Zéphire
Épure, en l'embaumant, l'air frais qu'on y respire.
On n'y voit que des jeux, que d'aimables débats,
Et l'Amour qui sans cesse anime aux doux combats
Mille couples errans, mille bandes errantes
De beaux adolescens et de filles charmantes.
Mais quel est, ô Vénus! ce jeune favori,
Dont le front brille au loin, ceint d'un myrte fleuri;

Qui s'avance à pas lents, en suivant le rivage ?
Est-ce un fils d'Apollon ? est-ce un héros, un sage ?
Le ciel est juste enfin, c'est un fidèle amant,
C'est un tendre mortel qui mourut en aimant.

En sortant des Champs-Elysées, je suis allé visiter les restes des temples de Vénus-Génitrix, de Diane, de Mercure, les débris des bains de Néron, les ruines d'une foule de maisons de campagne, d'étuves où l'on trouvait la santé, de thermes où l'on trouvait mille délices, et surtout ces charmans rivages, si funestes à la pudeur, et si favorables à l'amour, où les zéphyrs, où la mer, où l'air, où tout détachait les esprits et les cœurs du joug des pensées austères; où parmi les chants voluptueux de voix et d'instrumens efféminés, mêlés au souffle des zéphyrs et aux accens des oiseaux, venaient se perdre les accens des trompettes guerrières, qui, dans tous les pays du monde, célébraient les victoires de Rome, et en sollicitaient de nouvelles; où enfin, pendant que des généraux, des consuls, des empereurs chantaient, dansaient, soupiraient, toutes les nations essuyaient leurs larmes, et respiraient un moment.

Oui, je conçois, au milieu de ces ruines, dans l'état même où sont ces rivages, que lorsque ces temples étaient entiers, qu'on y célébrait des fêtes et les mystères de Vénus, qu'on y sacrifiait à Mercure; que lorsque tous ces thermes, toutes ces étuves, tous ces bains, tous ces lieux de délices, de santé et de force, étaient incessamment fréquentés; que tous ces théâtres étaient remplis de l'élite des grands de Rome et des beautés de l'Italie; que ce golfe était couvert de voiles de pourpre, de banderoles flottantes, et de mâts ornés de fleurs, qui emportaient et rapportaient sans cesse, sur une mer jonchée de roses, une jeunesse folâtre et brillante; qu'enfin, à l'heure où le soleil descendait des cieux dans la mer, à cette heure, la plus corrompue des heures de toute la soirée, lorsque tout s'abandonnait ici à la volupté, comme à une convenance même du soir et du lieu: oui, je conçois qu'alors ce fut un reproche à faire à Cicéron d'avoir une maison de campagne à Baies; que Sénèque, en voyageant, craignit d'y dormir une nuit; et que Properce crut sa Cinthie infidèle dès qu'elle y fut arrivée. Moi-même je trouve ce séjour, quoique tant changé par les siècles et les volcans, quoique

désert, quoique couvert de ruines qui pendent, et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes; je le trouve encore dangereux: il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague et légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières heures du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand, de moment en moment, sur ces rivages, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlemens des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les ces dangereux rivages, et rem-

barquons-nous pour Naples. — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI ET DERNIÈRE.

A MADAME DUPATY.

De Marseille, le 8 mars 1785.

Je te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire, de M. de Castillon, qui fait seul, dans ce moment, l'ornement et le mérite de la ville d'Aix. C'est peut-être le premier homme que je n'aie pas trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois ; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut, et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la na-

ture, et non pas la nature dans la société; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale universelle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux, affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle; loin de les effrayer, les rassure; loin de les alarmer, les console; et il le voile par sa modestie. Cependant, il ne l'a pas assez bien voilé pour qu'il ait échappé à l'envie, et il vérifie le proverbe que *nul n'est prophète dans son pays*. Il ne l'est pas du moins dans son parlement : on accuse sa doctrine de philosophie, et son cœur d'humanité. À la vérité, ce ne sont pas les bons et vrais magistrats de cette compagnie qui lui font ce reproche; ils l'honorent au contraire infiniment sous ces deux rapports : mais les bons et vrais magistrats ne sont pas plus communs au parlement d'Aix que dans les autres parlemens du royaume.

La jurisprudence criminelle de ce tribunal est excessivement sévère; on m'en a cité des exemples récens qui font frémir. Toutes les maximes barbares de nos criminalistes y sont

encore dans toute leur vigueur. On y est tout prêt à nier que M. de Castillon soit vertueux, parce qu'il veut continuellement les adoucir, parce qu'il se montre humain en toute occasion. Il a pourtant fait quelques prosélytes, qui ne laissent pas quelquefois de remporter quelques petits triomphes sur l'ignorance, l'habitude, l'orgueil et le naturel dur des Provençaux.

Le caractère distinctif de l'esprit, ou plutôt de la raison de M. de Castillon, est de douter de tout, beaucoup même (dit-il plaisamment) de la vérité. Il y a du vrai, dit-il, dans tout ce qui est faux, et du faux dans tout ce qui est vrai.

Ce magistrat, que l'on accusait de porter dans la place d'avocat-général un esprit ardent, un zèle fanatique, et qui peut-être n'a pas toujours été exempt de ce reproche, est aujourd'hui, dans celle de procureur-général, un mélange incroyable d'activité et de modération, de zèle et de mesure. Enfin, il fait tout le bien qui n'est pas mal, et ne se permet jamais qu'à la dernière extrémité le mal qui quelquefois est un bien.

J'ai encore admiré dans un magistrat de cet âge, et surtout dans sa place, un attachement

constant aux vrais principes de la vraie magistrature. Les bienfaits et les grâces de la cour n'ont point fait disparaître le peuple à ses yeux : il le voit toujours, il le voit partout, il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les parlemens n'ont pas adopté le systéme de rappeler toujours les états-généraux aux souverains; d'abdiquer la prétention d'être les états-généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfans. Point de faste, point de luxe; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire : il juge ou concilie à lui seul plus de différends que tout le parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur et son image et ses bontés. Il m'en a accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais, pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui devait porter la parole dans une cause intéressante. Le parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au devant de moi, et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de

moi ; et, après mille complimens, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siége, quoique je fusse en habit de voyage. J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar, mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon parlement n'avaient point fait impression sur lui ; mais ce qui m'a flatté encore plus et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étaient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le monde, mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable, pas un monument, pas un édifice. Elle est assez bien bâtie, mais d'une tristesse affreuse : on se sauve tant qu'on peut à Marseille. .... Adieu.

FIN DES LETTRES SUR L'ITALIE.

LETTRE

DE M. C***, A L'ÉDITEUR.

Ce 4 mars 1790.

Vous me demandez, monsieur, si je reconnais la lettre que vous m'avez communiquée, pour être de M. Dupaty. Il m'avait lu la plupart de celles qu'il avait écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinait pas à l'impression, il la gardait sans doute dans son porte-feuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensées, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il semblait voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchait le premier ; il observait tout avec finesse ; il répandait et recueillait les idées. L'esprit littéraire suivait, pour peindre les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magis-

tral n'était pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcourait, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer le sang-froid des abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur était ému à l'aspect de la moindre oppression, et il notait en passant les bons et mauvais juges. M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle lettre, a dû, en effet, produire la sensation mémorable que cette lettre peint si bien. L'enthousiasme est en quelque sorte l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des disgrâces, des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience n'est plus l'esclave de la sensibilité; elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions. M. Dupaty avait celle de la gloire, mais il pressentait les maux qu'elle prodigue à ses plus brillans élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des grands hommes le frappaient d'une sublime terreur. Il devenait peintre et poète aussitôt que compatissant. Les malheurs de l'innocence ennoblissaient à ses yeux quiconque en

était la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition. Il répondit : Eh bien ! c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il fallait attaquer ; on lui dit : Songez que le parlement de Paris tient à toutes les familles. Il répondit : Mes cliens tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. En prononçant le mot d'humanité, il semblait au-dessus d'un homme ; sa voix devenait sonore et touchante ; son regard lumineux et vaste : on eût dit qu'il contemplait et embrassait le genre humain. Le jour qu'il eut rendu sa première visite aux trois prisonniers, il fondait en larmes, et faisait fondre en larmes tous ses amis. Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec eux. Il les sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres qui pensaient comme lui, s'étaient dévoués, s'il succombait, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devait éclater le jour même qu'il était menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seraient enfermés dans sa prison. Cette prison aurait fait

trembler tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, aurait été forcée en ce moment. Le parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Dupaty remporta un triomphe complet ; mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue. Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie allait devenir plus utile, et plaider la cause de l'humanité, non au parlement de Paris, mais au parlement de la nation. La France le regrette, sa famille le pleure, l'amitié le célèbre. Vous m'avez demandé mon jugement sur sa lettre : je devais vous répondre quatre lignes, mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudrait. J'ai l'honneur d'être, etc.

C[tte].

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

I.

désert, quoique couvert de ruines qui pendent, et tombent, et disparaissent incessamment dans les ondes, je le trouve encore dangereux : il me semble que cet air a retenu quelque chose de son ancienne corruption, dont il n'est pas épuré : je sens mes pensées s'amollir à ces aspects, à cette situation, à cette ombre vague et légère, qui successivement éteint dans le ciel, sur la mer, sur toutes les montagnes, sur tous les sommets des arbres, les dernières heures du jour; mes pensées s'amollissent surtout à ce silence qui se répand, de moment en moment, sur ces rivages, et du sein duquel s'élève, par degrés, le touchant concert du soir, composé du bruit mélancolique des rames qui sillonnent des flots éloignés, des bêlemens des troupeaux répandus dans les montagnes, des ondes qui expirent en murmurant sur les rochers, du frémissement des feuilles des arbres, où les zéphyrs ne se reposent jamais; enfin de tous ces sons insensibles, épars au loin dans les cieux, sur les flots, sur la terre, qui forment en ce moment comme une voix incertaine, comme une respiration mélodieuse de la nature endormie!

Quittons-les ces dangereux rivages, et rem-

barquons-nous pour Naples — Après-demain nous retournerons à Rome.

LETTRE CXVI ET DERNIÈRE.

A MADAME DUPATY.

De Marseille, le 8 mars 1785.

Je te dois compte, ma chère amie, de la ville d'Aix, c'est-à-dire, de M. de Castillon, qui fait seul, dans ce moment, l'ornement et le mérite de la ville d'Aix. C'est peut-être le premier homme que je n'aie pas trouvé inférieur à sa réputation : je crois même qu'il la passe. Il est du petit nombre des magistrats qui ont porté le flambeau de l'esprit philosophique dans l'étude, les travaux et l'application des lois ; il joint à une érudition immense un grand choix d'érudition, et, ce qui est plus incompatible, ou du moins plus rare, l'art de l'apprécier ce qu'elle vaut, et de n'en jamais abuser. Il voit la société dans la na-

ture, et non pas la nature dans la société; la morale particulière dans la morale universelle, et non la morale universelle dans la morale particulière. Il réunit l'expérience de près de cinquante ans de travaux, de vertus et de malheurs. Enfin, il orne son mérite par un extérieur simple, noble, doux, affable, qui, loin de repousser les malheureux, les appelle; loin de les effrayer, les rassure; loin de les alarmer, les console; et il le voile par sa modestie. Cependant, il ne l'a pas assez bien voilé pour qu'il ait échappé à l'envie, et il vérifie le proverbe que *nul n'est prophète dans son pays*. Il ne l'est pas du moins dans son parlement : on accuse sa doctrine de philosophie, et son cœur d'humanité. A la vérité, ce ne sont pas les bons et vrais magistrats de cette compagnie qui lui font ce reproche; ils l'honorent au contraire infiniment sous ces deux rapports : mais les bons et vrais magistrats ne sont pas plus communs au parlement d'Aix que dans les autres parlemens du royaume.

La jurisprudence criminelle de ce tribunal est excessivement sévère; on m'en a cité des exemples récens qui font frémir. Toutes les maximes barbares de nos criminalistes y sont

encore dans toute leur vigueur. On y est tout prêt à nier que M. de Castillon soit vertueux, parce qu'il veut continuellement les adoucir, parce qu'il se montre humain en toute occasion. Il a pourtant fait quelques prosélytes, qui ne laissent pas quelquefois de remporter quelques petits triomphes sur l'ignorance, l'habitude, l'orgueil et le naturel dur des Provençaux.

Le caractère distinctif de l'esprit, ou plutôt de la raison de M. de Castillon, est de douter de tout, beaucoup même (dit-il plaisamment) de la vérité. Il y a du vrai, dit-il, dans tout ce qui est faux, et du faux dans tout ce qui est vrai.

Ce magistrat, que l'on accusait de porter dans la place d'avocat-général un esprit ardent, un zèle fanatique, et qui peut-être n'a pas toujours été exempt de ce reproche, est aujourd'hui, dans celle de procureur-général, un mélange incroyable d'activité et de modération, de zèle et de mesure. Enfin, il fait tout le bien qui n'est pas mal, et ne se permet jamais qu'à la dernière extrémité le mal qui quelquefois est un bien.

J'ai encore admiré dans un magistrat de cet âge, et surtout dans sa place, un attachement

constant aux vrais principes de la vraie magistrature. Les bienfaits et les grâces de la cour n'ont point fait disparaître le peuple à ses yeux : il le voit toujours, il le voit partout, il le voit jusque dans le roi. Il s'afflige de ce que les parlemens n'ont pas adopté le systême de rappeler toujours les états-généraux aux souverains; d'abdiquer la prétention d'être les états-généraux, ou de les remplacer, ou de les suppléer.

Ce respectable magistrat est à Aix comme un père au milieu de ses enfans. Point de faste, point de luxe; il ne marche jamais accompagné que de ses vertus. J'ai été témoin de la joie, de la vénération et du véritable respect que sa présence inspire : il juge ou concilie à lui seul plus de différends que tout le parlement réuni. Je conserverai toute ma vie au fond du cœur et son image et ses bontés. Il m'en a accablé. Il m'est venu prendre ce matin à mon auberge, et m'a conduit au palais, pour entendre le fils du célèbre Monclar, qui devait porter la parole dans une cause intéressante. Le parlement m'a comblé d'honneurs. Le premier président est venu au devant de moi, et m'a présenté à tous les conseillers, qui se sont empressés autour de

moi; et, après mille complimens, m'ont forcé à prendre place avec eux à l'audience, sur le même siége, quoique je fusse en habit de voyage. J'ai entendu le plaidoyer du jeune Monclar, mais je n'ai pas entendu son père. Je t'avouerai que l'accueil que j'ai reçu de ce parlement m'a fait grand plaisir, parce qu'il m'a prouvé que les calomnies de mon parlement n'avaient point fait impression sur lui; mais ce qui m'a flatté encore plus et réellement, c'est le succès qu'a eu dernièrement, dans une accusation de vol, la lettre que je publiai il y a quelque temps. Plusieurs magistrats m'ont avoué qu'ils s'en étaient prévalus. A la vérité, elle n'est pas du goût de tout le monde, mais c'est beaucoup qu'elle n'ait pas déplu à tous.

La ville d'Aix n'a rien de remarquable, pas un monument, pas un édifice. Elle est assez bien bâtie, mais d'une tristesse affreuse : on se sauve tant qu'on peut à Marseille. .... Adieu.

FIN DES LETTRES SUR L'ITALIE.

LETTRE

DE M. C***, A L'ÉDITEUR.

Ce 4 mars 1790.

Vous me demandez, monsieur, si je reconnais la lettre que vous m'avez communiquée, pour être de M. Dupaty. Il m'avait lu la plupart de celles qu'il avait écrites sur l'Italie. Je ne me souviens pas d'avoir entendu la lecture de celle-ci. Comme il ne la destinait pas à l'impression, il la gardait sans doute dans son porte-feuille. Je ne doute pas un moment qu'elle ne soit de lui : style, pensées, tout l'annonce. C'est sa manière d'écrire, de voir, de louer. Il semblait voyager avec plusieurs esprits. L'esprit philosophique marchait le premier; il observait tout avec finesse; il répandait et recueillait les idées. L'esprit littéraire suivait, pour peindre les objets nouveaux, pour rajeunir les tableaux anciens, pour traduire les sensations en images et les récits en spectacles. L'esprit magis-

tral n'était pas moins occupé à étudier les lois du pays qu'il parcourait, à démasquer l'hypocrisie de la jurisprudence, à considérer le sang-froid des abus, à confronter le langage de la justice avec les habitudes de la barbarie. Son cœur était ému à l'aspect de la moindre oppression, et il notait en passant les bons et mauvais juges. M. de Castillon, qui est le sujet de la nouvelle lettre, a dû, en effet, produire la sensation mémorable que cette lettre peint si bien. L'enthousiasme est en quelque sorte l'adolescence du véritable génie, et la modération en est l'âge mûr. Celle-ci est le fruit des lumières, des disgrâces; des résultats d'une vie occupée autant que vertueuse. L'amour du travail et l'amour du vrai demeurent seuls. La conscience n'est plus l'esclave de la sensibilité; elle s'est fortifiée en sacrifiant l'une après l'autre, non pas les vertus, mais les illusions. M. Dupaty avait celle de la gloire, mais il pressentait les maux qu'elle prodigue à ses plus brillans élèves. Les ruines de l'antiquité et l'infortune des grands hommes le frappaient d'une sublime terreur. Il devenait peintre et poète aussitôt que compatissant. Les malheurs de l'innocence ennoblissaient à ses yeux quiconque en

était la victime. Jamais cette légitime prédilection ne s'est mieux manifestée en lui que dans la cause des trois roués. On lui représenta la bassesse de leur condition. Il répondit : Eh bien! c'est un préjugé de plus que j'ai à vaincre. On lui représenta le pouvoir du tribunal qu'il fallait attaquer ; on lui dit : Songez que le parlement de Paris tient à toutes les familles. Il répondit : Mes cliens tiennent à une plus grande famille, à l'humanité entière. En prononçant le mot d'humanité, il semblait au-dessus d'un homme ; sa voix devenait sonore et touchante ; son regard lumineux et vaste : on eût dit qu'il contemplait et embrassait le genre humain. Le jour qu'il eut rendu sa première visite aux trois prisonniers, il fondait en larmes, et faisait fondre en larmes tous ses amis. Je les sauverai, s'écria-t-il, ou je périrai avec eux. Il les sauva, après avoir risqué de périr. Cinq hommes de lettres qui pensaient comme lui, s'étaient dévoués, s'il succombait, à être immolés des mêmes coups. Cette généreuse conspiration devait éclater le jour même qu'il était menacé d'être décrété de prise de corps. Les cinq amis inséparables se seraient enfermés dans sa prison. Cette prison aurait fait

annuller tous les tribunaux de l'injustice. La réforme des lois criminelles, sollicitée vainement depuis un siècle, aurait été formée en ce moment. Le parlement de Paris n'osa braver la voix du peuple. Celle de M. Dupaty remporta un triomphe complet; mais ce triomphe se changea bientôt en une catastrophe imprévue. Succombant sous l'impression des chagrins et des succès, sous le poids des travaux et de la maladie, il expira dans la force de l'âge et du génie, au moment où ce génie allait devenir plus utile, et plaider la cause de l'humanité, non au parlement de Paris, mais au parlement de la nation. La France le regrette, sa famille le pleure, l'amitié le célèbre. Vous m'avez demandé mon jugement sur sa lettre : je devais vous répondre quatre lignes, mais le plaisir de parler de lui m'a entraîné. Quand on est devant le tombeau d'un ami, on s'y arrête plus qu'on ne voudrait. J'ai l'honneur d'être, etc.

C***.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES.

I.

II.

III.

